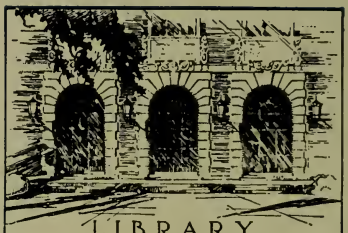
823
M47mFd
v.3-4



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

823
M47mFd
v.3-4

Joan S. Bruzi

LE MYSTÉRIEUX.

LE MARI MYSTÉRIEUX,

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Par M. DAV...

Le meilleur mariage est encore hasardeux ;
Mais on peut le risquer, quand il comble nos vœux.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez RENARD, Libraire, rues de Caumartin, N°. 750, et de l'Université, N°. 922.

AN XII. -- 1804.

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

http://www.archive.org/details/lemarimystrieu34meek

823
M47m Fol
v.3-4

LE MARI MYSTÉRIEUX.

CHAPITRE PREMIER.

Entre huit et neuf la voiture qui conduisait Idamia s'arrêta à la petite porte d'un jardin entouré de murailles élevées et qui donnait sur une ruelle très-peu pratiquée. Le postillon, et celui qui s'était placé sur le siège, jettèrent deux ou trois cris, et on vit bientôt paraître une femme avec une lanterne qui parut fort contente en voyant le paysan qui lui dit: -- Ma femme, nous voilà enfin arrivés à

bon port. — Je commençais à vous trouver en retard, reprit-elle : je craignais qu'il ne vous fût arrivé quelque chose, car ces chemins-ci sont bien mauvais la nuit ; mais, graces à Dieu, vous voilà tous sains et saufs.

La portière fut aussi-tôt ouverte, Idamia fut priée de descendre et reçut les complimens de la maîtresse dont le mari l'avait accompagnée depuis Brompton. Celui-ci dit à sa chère moitié : — Voilà la Dame, qui nous est confiée avec sa gouvernante, qui est une bien bonne personne. — Fort bien, répondit-elle : j'ai toujours entendu dire que plus on est de fou, plus l'on rit. Ces Dames seront reçues comme les fleurs au mois de mai et elle les conduisit avec sa lanterne

pendant que son mari prenait soin des paquets, car madame Dupré avait eu l'attention de se munir de tout ce qui pouvait leur être nécessaire. Elles entrèrent dans une grande chambre à coucher au premier étage. Elle était boisée en chêne et la cheminée était à l'antique. Une petite grille, peu proportionnée à la grandeur du foyer et qui avait l'air d'être du siècle précédent, contenait un feu qui était cependant assez bon, et dont la clarté aidait à faire remarquer la tristesse de cet appartement. La fenêtre, ou pour mieux dire, la lucarne, était, comme il arrive souvent dans les vieux bâtimens, si élevée que, même sur la pointe du pied, on avait peine à voir au dehors; et la quantité de pierres,

de fer et de plomb, qui entrait dans sa composition, semblait plutôt devoir obstruer le jour, que le laisser passer. En effet, dans les plus beaux tems on appercevait à peine les rayons du soleil. Le ciel du lit paraissait contemporain de ce vaste logement. Ce lourd ornement soutenait des rideaux verds brodés en jaune, qui roulaient sur des tringles de fer attachées à sa pesante masse ; les pentes étaient chargées de la même broderie qui représentait des bêtes, des oiseaux et des fleurs : cette broderie était si épaisse qu'elle avait l'air d'une sculpture. Après avoir fait examiner à Idamia la prison qu'on lui destinait, la maîtresse de la maison qui tirait vanité de la magnificence de ce logement, lui dit : — Eh

bien ! Miss, comment trouvez-vous cet appartement ? Je me flatte qu'il n'y en a pas beaucoup de pareils dans ce pays ; c'était celui des enfans quand cette maison servait de château ; mais, depuis quelque tems, on l'a louée avec la ferme, et une bien belle ferme sûrement, le père de mon mari la tenait avant nous. Ce lit était celui du bisayeul du dernier Seigneur, et voilà ses meubles, dit-elle en montrant une demi-douzaine de chaises de cannes vermoulues, à dossier élevé. Je ne crois pas qu'on puisse trouver un meilleur lit, même avant que j'eusse refait le lit de plume moi-même, et je suis sûre que vous ne dormirez nulle part mieux qu'ici.

— Je suis persuadée, Madame,

que je n'aurai à me plaindre, ni de vous, ni de votre lit. Tout me paraît très-propre et c'est à quoi je tiens le plus. — Pour cela, vous pouvez en être bien sûre, je nettoye tout moi-même et je ne crains pas que personne me le dispute pour frotter un plancher, une table, ou une chaise. Quoique j'aie deux servantes, je fais toujours moi-même tout ce qui est essentiel.... Mais, je vous prie, quand voulez-vous souper ? Je suppose que vous êtes fatiguée et que vous vous coucherez de bonne heure. -- Quand vous voudrez, Madame. — En ce cas, je vais sur-le-champ vous faire griller un morceau de bœuf. J'aime à avoir toujours quelque chose qui soit prêt promptement et mon feu est bien allumé ; mais

peut-être préférerez-vous le *Beefs-take* à la poële avec des oignons ? — Comme vous voudrez, Madame, mais, comme je mange rarement de la viande à souper, si vous voulez m'envoyer un peu de beurre ou du fromage avec du pain, cela me suffira parfaitement. — Non, non, Miss, vous n'êtes pas venue ici pour mourir de faim ; après la course que vous avez faite, vous devez avoir besoin de manger. Je sais l'appétit que j'ai, quand je reviens du marché. Ce n'est pas qu'on ne puisse bien souper avec mon pain et mon beurre, car je les fais moi-même, et je puis dire qu'ils sont bons ; mais votre gouvernante ne veut-elle pas autre chose ? — Je ne mange pas beaucoup le soir, dit madame Dupré ;

mais je vous serai obligé de m'envoyer quelques œufs à la coque. — Cela se peut encore ; ne voudriez-vous pas aussi un peu de jambon ? — Ah ! mon Dieu, je ne pourrais pas dormir, ayez soin seulement que les œufs soient bien cuits. — Les voulez-vous durs ou mous ? — Ma jeune Demoiselle ne les aime pas trop cuits.

Elle partit et revint bientôt mettre le couvert et apporter de la bière qu'elle assura être excellente ; et elle leur promit pour après souper une bouteille de vin de cerises qu'elle avait fait elle-même pour boire à leur santé, espérant bien qu'elles resteraient quelque tems ensemble.

Idamia avait peu d'envie de lui faire raison. Madame Dupré n'a-

vait pas non plus grand desir de rester long-tems dans cette solitude. On lui avait promis de l'en délivrer au plus tard dans deux mois ; car, le Lord se proposait, si sa pupille se refusait absolument à ses vues, d'employer d'autres mesures pour l'y forcer, mais Idamia n'en était pas encore instruite.

Pendant que la maîtresse de la maison avait soin du ménage, madame Dupré examinait attentivement la fermeture de la porte, les barres de fer dont la fenêtre était garnie et qui auraient à peine donné passage à un chat de taille ordinaire. Ensuite, elle examina le lit, et l'hôtesse l'y voyant occupée, lui fit remarquer que les draps étaient presque neufs, que la courtepointe avait été magnifique-

ment brodée, et que, quoiqu'un peu vieille, elle n'avait encore que quelques trous. Après avoir mangé quelques œufs frais, les Dames burent chacune un coup de l'excellent vin de cerises, et leur hôtesse leur souhaita une bonne nuit. Madame Dupré ferma soigneusement la porte après elle, et mit la clef dans sa poche; après quoi elles se couchèrent. La gouvernante essaya de prouver à son ancienne pupille qu'elles étaient fort bien dans cette maison. Elle l'assura que le Comte viendrait la voir dans une quinzaine, qu'il ne tiendrait qu'à elle qu'il l'emmenât à Londres; qu'elle finirait par se convaincre qu'il n'était pas de son intérêt de le pousser à bout, car elle ne doutait pas qu'il n'eût

recours aux mesures les plus violentes, plutôt que de la laisser retomber dans les mains de son séducteur.

Idamia ne répondit point à cette ennuyeuse harangue. Enfin, fatiguée de lui entendre toujours répéter les propositions du Comte, elle lui dit : — Si nous ne devons sortir d'ici, que quand j'épouserai Deterville, vous pouvez vous arranger pour y rester prisonnière toute votre vie, ainsi bon soir ; que Dieu vous pardonne votre trahison envers moi !

Madame Dupré continua à justifier sa conduite ; mais, ne recevant aucune réponse, fatiguée de la route et d'avoir veillé la nuit précédente, elle prit le parti de s'endormir, ce que fit aussi Ida-

mia, qui ne se réveilla que quelque tems après que le soleil eût fait pénétrer quelques-uns de ses rayons dans son triste appartement, qui était beaucoup plus sombre le jour que la nuit.

Elle quitta le lit si vanté, et trouva qu'elle était beaucoup plus resserrée qu'elle ne croyait l'être; car madame Dupré, qui était sortie pour donner l'ordre d'apporter du feu et le déjeûner, avait fermé la porte après elle. Elle rentra avec la maîtresse qui apportait du feu. Celle-ci demanda à Idamia si elle avait bien dormi et ce qu'elle desirait pour déjeûner; qu'elle avait du thé et du café à son service, même du chocolat, si elle le préférait; mais qu'elle était moins bien fournie de ce dernier article,

parce que, depuis quelque tems, il avait été plus difficile de s'en procurer.

Idamia la remercia et lui dit qu'elle n'avait pas de préférence pour le chocolat, quoiqu'elle n'eût jamais entendu dire que ce fût une denrée rare. _ Je pourrais bien, Miss, en trouver dans les boutiques; mais il est horriblement cher, et je tâche de m'en procurer à la côte, où on l'a à un prix raisonnable.

Idamia ne répondit rien, elle fut seulement étonnée que le grand Comte de Clarancourt fût lié avec un contrebandier, car ces dernières paroles lui apprenaient que c'était la profession de ses hôtes. Ce fut alors qu'elle regretta l'asyle hospitalier du Saint-Bernard, même

en l'absence de Tancrède. Elle y aurait joui de la société de sa chère Elmire, qui peut-être était, en ce moment, encore plus malheureuse qu'elle. . . . Cependant, cela n'était guère possible ; elle n'était point séparée d'un mari qu'elle adorait, qui, ne sachant point combien elle avait été trompée, pourrait la soupçonner d'avoir quitté volontairement le Baron de Dervat. Cette dernière pensée la désespérait. Il la soupçonnerait bien dans les mains du Lord Clarancourt, mais celui-ci le nierait ; quel moyen aurait-il alors de le lui prouver et de la secourir. Elle ne doutait pas qu'il ne fît tous ses efforts pour la retrouver, mais la position critique dans laquelle il se trouvait lui-même, lui permet-

tait-elle d'agir ? Cependant, l'argent ne lui coûtait rien, et les agens du Comte pouvaient se laisser gagner. Telles étaient ses espérances et ses craintes, pendant qu'elle regardait par distraction le jardin par lequel elle était entrée. Il était entouré de hautes murailles, et plus loin on appercevait les collines de Mendix; mais elle n'en connaissait pas le nom, et savait seulement qu'elle était dans le Comté de Somerset.

Nous n'entrerons point dans les détails de son séjour dans cette ferme. Pendant la première quinzaine, il ne lui fut pas permis de quitter sa chambre un seul instant. Elle ne vit absolument personne que madame Dupré et l'hôtesse qui les servait toujours elle-même, et

qui venait passer avec elles une partie de la soirée, pour leur conter des histoires de revenans, leur parler de ses talens supérieurs pour tous les détails du ménage et pour faire le fromage et le beurre. Comme personne n'était dans le cas de la contredire, ordinairement elle parlait toute seule. Idamia remarqua seulement qu'elle ne se nommait jamais, ni sa maison, ni le marché voisin. Elle présuma donc, vu son bavardage, qu'on lui avait donné à ce sujet des ordres bien précis. Sans cela, Idamia aurait certainement découvert quel lieu elle habitait. Quelquefois, le silence de sa prison était encore interrompu par les chants des servantes qui étendaient le linge dans le jardin, et qui élevaient la voix

tant qu'elles pouvaient pour l'attirer à sa fenêtre, n'ayant pas d'autre moyen de la voir. On leur avait dit que la personne qu'on avait amenée, était trop malade pour quitter sa chambre ; que le médecin avait ordonné qu'on la menât à la campagne pour changer d'air. Mais, madame Dupré, les soupçonnant d'agir par le penchant de notre première mère, et craignant qu'il n'en résultât quelque communication avec Idamia, s'en plaignit à l'hôtesse comme d'un bruit désagréable. En conséquence, on leur défendit de chanter, sous peine de perdre leurs places ; et Idamia perdit la seule distraction qu'elle avait eue jusqu'alors dans sa prison.

CHAPITRE II.

Le Comte de Clarancourt, après avoir vu partir madame Dupré et sa pupille, retourna à Londres fort content du succès de ses mesures, qu'il jugeait dignes du plus grand politique de l'Europe. Il se crut à l'abri de toute découverte, s'étant bien assuré de l'intérêt de ses agens pour lui, par le leur propre. L'argent, on le sait, est tout puissant, il n'est rien qu'il ne procure. Milord le savait bien, il avait prévu que les maris, ou amans de ses victimes chercheraient à découvrir leurs traces. Pour se mettre à l'abri de toute découverte, il avait donc fait venir de Wirks-

worth le garde-chasse et son fils qui lui avaient déjà servis d'espions précédemment auprès des jeunes demoiselles, lors de leur séjour dans le Cumberland.

Après s'être ainsi assuré de deux postillons sur le zèle et la fidélité desquels il pouvait compter, il alla chez un marchand de chevaux dans un faubourg de Londres ; il dit au maître qu'il avait besoin de quatre bons chevaux de service. Après les avoir choisis, il offrit d'en déposer le prix, à condition que celui-ci les reprendrait avec perte de cinq guinées, si ils ne lui convenaient point, et il promit de les rendre alors avant la fin de la semaine.

La vieille chaise de poste qu'Idamia avait reconnue, avait été mise

dans un magasin pour y être vendue, quand il avait quitté l'Angleterre. Mais, personne n'en ayant eu envie, il l'envoya reprendre par son garde, et François se procura pour lui et Elmire une chaise de louage avec laquelle le Lord et lui suivirent l'autre voiture à travers Kensington. Le garde servit de postillon en partant, son fils avait été envoyé avec un relai à Hounslon, avec l'ordre de les attendre sur la commune, à l'heure que Milord avait indiquée.

Le lecteur sait que tout avait réussi à la plus grande satisfaction du Comte, qui fut cependant un peu embarrassé d'apprendre d'Idamia, qu'elle était mariée à quelqu'un de sa connaissance ; ses agens seuls pouvaient savoir qu'il

fût

fût complice de l'enlèvement des jeunes personnes ; mais il se douta bien que, si elle lui avait dit la vérité, il serait soupçonné par son mari. Il espérait qu'on ignorerait sa demeure. On ne pouvait la connaître que par son procureur qui n'avait pas la moindre notion de cette dernière aventure. Cependant, il n'aimait pas qu'un homme de l'importance du Baron de Dervat fût mêlé dans cette affaire. Il tacha de se persuader que les précautions qu'il avait prises suffiraient pour le sauver. Au surplus, il n'était plus tems de reculer.

De retour à Londres, sans avoir rencontré personne de connaissance, son premier soin fut de faire repartir le garde de Wirksworth et son fils. Il rendit après

les chevaux, sous prétexte qu'il ne les trouvait pas assez légers. Croyant alors n'avoir plus rien à craindre, il se déguisa pour aller épier à Brompton, s'il pourroit voir ce mari dont Idamia l'avait menacé, mais il ne vit que le Baron de Dervat. Le maître du café où il jasait ordinairement lui dit que le Baron remuait ciel et terre pour découvrir l'auteur de l'enlèvement des deux jeunes dames qui étaient sous sa protection; qu'il avait offert de si fortes récompenses, qu'il était probable que quelqu'un de ses complices le trahirait; et qu'alors, malheur à lui, car il avait entendu dire, que la plus jeune des dames était mariée à un très-grand Seigneur.

Le Comte ne fut pas très-con-

tent de ces informations ; il eut cependant l'air d'entrer dans le sens de cet homme ; et lui promit de revenir sous peu de jours, étant curieux de savoir, si les récompenses promises auraient fait découvrir quelque chose. Mais il était réellement inquiet, que quelques-uns de ses agens eussent connaissance de ces offres ; sachant, par sa propre expérience, quelle était l'influence de l'argent sur eux. La loi lui donnait certainement bien de l'autorité sur sa fille pendant sa minorité, mais il avait retenu son bien, au mépris des dispositions de sa mère, et on pouvait lui demander compte de la contrainte avec laquelle il l'avait élevée. Mais, ce qu'il pouvait craindre de ce côté n'était rien en com-

paraison de ce qui avait rapport à Idamia, si elle était, en effet, mariée à un homme de grand nom : car le testament de son père, ne l'autorisait en aucune manière à la conduite qu'il avait tenue, ce que son mari saurait fort bien. La joie de son succès était donc bien troublée par la crainte de l'avenir. Ses terreurs furent encore augmentées en rentrant à Londres, et en lisant dans tous les papiers un avertissement qui disait que : deux jeunes dames, dont on donnait le signalement, avaient été enlevées de leur maison à Brompton, à tel jour et telle heure, par une vieille femme qui les avait emmenées dans une chaise à deux chevaux ; on promettait cinq mille guinées à celui qui pourrait les découvrir

et en donner nouvelles à M..... avocat, cour du Temple et le pardon au complice de cet infâme complot, si il le dénonçait.

Le Comte présuma, que cet avertissement venait du Baron de Dervat, et il trembla de le voir tomber dans les mains de quelques-uns de ses agens, et surtout du fermier qui gardait Idamia. Il se repentit de l'avoir mis dans sa confidence. Il avait cru en être sûr, mais une pareille récompense n'avait pu se prévoir. Toutes ces réflexions, jointes aux mauvaises nouvelles de son procès, le mettaient au désespoir; déjà, son procureur lui avait annoncé qu'il ne conservait plus d'espoir; déjà, les papiers publics en parlaient d'une manière qui compromettait son

honneur. Ce procès le perdait absolument de réputation, en même tems qu'il le ruinait. Il avait à craindre qu'il ne fût suivi d'un autre procès criminel dans lequel toutes ses infâmies seraient mises au jour par ses adversaires. Enfin, quoiqu'il fût parvenu à se rendre maître de sa pupille, personne, en ce moment, n'eût envié la position du Comte de Clarancout. Pour surcroit de peines, son procureur lui apprit qu'il avait reçu la visite d'un vieux Seigneur qui, sur son refus de lui donner son adresse, lui avait dit qu'il le soupçonnait violemment d'être l'auteur de l'enlèvement de deux jeunes dames à Brompton ; que, si ces soupçons pouvaient se prouver, Milord, malgré tout son crédit, pourrait

se trouver dans une situation fâcheuse, leur protecteur devant s'adresser au lord Chancelier ; qu'il lui conseillait comme ami, avant qu'on en vînt aux dernières extrémités, de rendre ces dames à ceux qui, en raison de sa parenté avec une d'elles, desiraient ménager sa réputation, que s'il se refusait à ce conseil, ils prendraient promptement d'autres mesures pour obtenir leur liberté, étant bien convaincus qu'on les en avait privées.

Quand l'homme de loi eut fini son discours, le Lord affecta d'être étonné ; il défia, qu'on pût lui prouver de s'être mêlé de cette affaire, ajoutant qu'il avait bien assez des siennes, sans s'occuper de celles des autres.... Mais qui est cet impertinent ? Monsieur, et de

quelles filles vaut-il parler ? — Je vous laisse, Milord, la solution de ces deux questions; mais, permettez-moi de vous demander, à mon tour, si vous n'avez pas fait des propositions aux témoins de vos adversaires ?.... si cela était, et qu'on pût le prouver, je suppose que vous en connaissez les conséquences ? — Je me moque de ce que vous voulez dire, Monsieur Clément, je ne sais pas ce dont votre vieille visite a voulu parler; s'il revient, priez-le d'être un peu plus clair si il veut que je le comprenne. Mais je devine ce que c'est; mes adversaires veulent me noircir et augmenter mes inquiétudes. Je vous ai déjà dit, qu'ils étaient capables de tout. — C'est ce qui se verra bientôt, Milord, mais cet

étranger n'a pas dit un mot de votre procès. — S'il a dit quelqu'impertinence sur mon compte, je saurais l'en faire repentir. Quoiqu'il en soit, je vous prie de ne plus vous charger de ses commissions.

Ils parlèrent ensuite de son procès, et, sur quelques remarques du procureur, le Lord s'écria : tout l'enfer paraît déchaîné contre moi !

Presque désespéré, il résolut, puisqu'aucun mari ne l'avait encore réclamée, de faire encore un effort auprès d'Idamia pour l'engager à seconder ses mesures. S'il n'y pouvait réussir, aussi-tôt la perte de son procès, il comptait l'emmener avec lui, et l'enfermer, pour sa vie, dans quelque retraite sûre ; espérant, par-là, pouvoir

s'emparer de sa fortune qui serait sa seule ressource.

En conséquence de ce vertueux projet, il partit pour la ferme où elle était détenue, qui faisait partie du bien de sa femme, et que les fermiers tenaient depuis long-tems à très-bas prix. Le fermier actuel le tourmentait pour renouveller son bail; et, pour se l'attacher en cette circonstance, Milord le lui avait promit, avec une forte somme d'argent; mais il avait le projet de le tenir en suspens, jusqu'à ce qu'il ne fût plus en son pouvoir de le trahir.

Cet homme, comme Idamia le soupçonnait, était intimément lié avec des contrebandiers. Sa maison était sur le bord de la mer; il promit au Lord de lui procurer, en

peu d'heure, un bâtiment, s'il en avait besoin, pour transporter la jeune dame. Il était donc bien important au Comte de s'assurer de cet homme. Heureusement pour lui, il ne savait ni lire, ni écrire; on ne recevait pas de gazette dans le village, autrement, il n'eût pas été douteux que le fermier Harton, au hasard de perdre sa ferme, n'eût empoché les cinq mille guinées.

Pour garder l'incognitò, le Comte fit sa route à cheval. Il coucha une nuit et arriva le lendemain au soir à la ferme entre chien et loup. Horton et sa femme l'attendaient tous les jours. Ils ne manquaient pas d'énumérer tous les soins qu'ils s'étaient donnés pour empêcher Idamia de s'échapper ; disant, ce

qui n'était cependant pas vrai, qu'un des deux veillait toutes les nuits et qu'ils ne quittaient jamais la maison en même tems. . . . Milord leur prodigua les plus grands éloges, leur fit un joli présent et ils jurèrent de nouveau de faire et de dire tout ce qu'il voudrait ordonner. A sa demande, Mistriss Horton alla prévenir Idamia de sa visite et le conduisit chez elle.

Il desirait réussir par la douceur, il marqua donc beaucoup de joie de revoir sa chère pupille, il lui demanda de ses nouvelles avec intérêt. — Depuis mon arrivée, Milord, je n'ai, graces à Dieu, manqué que de liberté. — Je suis venu ici, ma chère enfant, pour vous la rendre. Alors il jetta un regard à madame Dupré, et lui

fit comprendre qu'elle devait s'éloigner avec la fermière.

Idamia crut alors qu'il avait vu son époux ; et, aussi-tôt qu'ils furent tête-à-tête, elle lui dit : — Sûrement, Milord a vu le Baron de Dervat ? — Non, ma chère enfant, je ne puis le dire ; il n'a pas jugé à propos de s'exposer à mes justes reproches et il est reparti pour la Suisse. — Impossible, dit-elle en fondant en larmes ; il ne m'a pas abandonnée. Et vous n'avez pas vu d'autre personne, Milord ? — Quel autre peut s'intéresser à vous ? — Mon époux, à moins que trompé par les apparences, il ne croye que je l'ai abandonné volontairement. Ah ! Milord, que n'aurez-vous pas à répondre ? — Je ne crois pas, mon enfant, que

vous ayez tant à vous plaindre de moi. Au surplus, je vous assure que lorsque je suis retourné à Brompton, j'y ai trouvé votre maison fermée, et j'ai dû croire que le Baron de Dervat était retourné en Suisse. Vous conviendrez que, si lui, ou votre époux anonyme avaient eu envie de me parler, ils auraient pu facilement me trouver à l'hôtel de Clarancourt. Croyez que, s'il avait pu me prouver votre mariage et qu'il méritât votre main, il n'aurait pas manqué de venir me demander la fortune de sa femme. J'avoue que, d'après ce que vous m'aviez dit à Maidenhead, je l'attendais tous les jours, et je peux en prendre Dieu à témoin, je n'en ai pas entendu parler.

Idamia fut un peu troublée de

ce discours ; mais, sachant combien elle avait déjà été dupe des artifices du Comte, elle ne crut pas devoir ajouter une grande confiance à ce qu'il lui disait. Elle prit le parti de garder le silence, et il continua ainsi. . . . . J'espère que vous ne vous regardez plus comme liée à un homme qui ne vous a caché son nom, que pour vous tromper plus aisément. Mais, à quelque point qu'il ait porté sa trahison, je veux sauver votre réputation. Mon fils vous adore et il ne vous fera jamais aucun reproche de votre crédulité ; il croira ce que je lui dirai. Je ne desire que votre bonheur, et celui qui vous a trompée sera assez sage pour se taire.

--Milord me paraît convaincu qu'il

peut m'insulter avec impunité. Il doit penser, cependant, que je suis autorisée à ne pas ajouter foi à tout ce qu'il me dit, comme il ne veut pas croire que j'ai disposé de mon cœur et de ma main. Mais, que je doive, ou non, retrouver celui en faveur de qui j'en ai disposé, jamais il ne sera au pouvoir de votre fils de me reprocher mon imprudence. — Vous refusez donc absolument mes offres? — Je croirais commettre un crime en les acceptant; depuis quatre mois, ma foi est engagée à un autre. -- Folie! ainsi, vous refusez de m'obliger? — Je ne peux plus être la femme de Lord Deterville. — Eh bien! Miss Forester, soyez sûre que vous vous repentirez long-tems de la manière insolente avec laquelle

vous me traitez. Croyez que, si vous persistez dans votre entêtement, je saurai vous mettre en un lieu où vous aurez tout le tems de vous en repentir. Le testament de votre père ne vous donne la jouissance de votre fortune, qu'autant que vous vous marierez avec mon consentement ; autrement, elle revient à moi et à mes héritiers ; et, après le scandale dont vous vous êtes rendue coupable, j'ai le droit d'en prévenir un semblable. — Il y a long-tems que je suis convaincue que ma fortune est tout ce que Milord desire. Dites-moi quels sont les moyens par lesquels je puis vous l'assurer, et je vous promets, au nom de mon époux, qu'il consentira à vous l'abandonner. — Vous mériteriez, enfant, que je vous

prîsse au mot ; mais je ne suis pas aussi intéressé que vous me le supposez. Enfin, encore une fois, voulez-vous ou non, être ma belle-fille ? — Je vous ai déjà dit ma façon de penser, Milord : je suis étonnée que vous me fassiez sans cesse répéter que je ne veux pas vous appartenir de plus près ; je suis mariée, je ne puis donc vous en dire davantage. — Je vous crois, répondit Milord en sonnant avec violence.

Madame Dupré arriva, le Lord leur dit adieu et sortit furieux de la chambre. Idamia, fatiguée des efforts qu'elle avait faits, tomba sur un siège où elle eût perdu connaissance, si un torrent de larmes n'était venue la soulager.

— On pèche, on s'en repent

après, c'est le vieux proverbe, dit Madame Dupré : vous pouvez en accuser que vous. Je m'en doutais, voilà le fruit de votre obstination. Je m'étonne que vous ayez pu croire que le Comte de Clarancourt céderait à une fille de votre âge ; cependant si vous vous repentez véritablement, je vais le rappeller.

Idamia ne répondant point, elle allait sortir, mais devinant son intention, elle lui dit : — Arrêtez, je vous prie, je n'ai nulle envie de revoir le Lord Clarancourt ni aucun de ses agens. J'espère que Dieu me délivrera de cette race sans pitié. — Très-bien, Miss Forester, continuez, je vous prie : je ne sais pas comment vous croyez que finira tout ceci ? — Je resterai enfermée, et

vous toucherez le prix de votre iniquité.--Comme vous vous formez, Miss, bientôt vous serez une vraie sorcière. Je suis sûre que, si Lord Deterville vous connaissait comme moi, il aurait moins de desir de s'unir à vous. — Plut à Dieu ! j'en serais peut-être un peu moins tourmentée.

Madame Horton vînt alors dire à la gouvernante d'aller prendre les ordres de Milord, et Idamia resté seule, se livra à ses réflexions mélancoliques. Elle ne doutait point de son mariage sur lequel le Comte avait voulu jetter des soupçons. Les témoignages du bon curé, de l'abbé du S. Bernard, du Baron de Dervat ne pouvaient lui laisser aucune inquiétude à ce sujet ; mais il était bien dur de ne

pouvoir imposer silence à son infâme tuteur en lui nommant son époux. Pouvait-elle croire, que le Baron de Dervat eût quitté l'Angleterre ? Elle avait l'air de s'être en allée volontairement, et que pourrait dire son cher Tancrède ? la condamnerait-il sans l'entendre ? l'abandonnerait-il volontairement ? Elle avait bien lu qu'il y avait des hommes qui avaient désavoués les liens qu'ils avaient formés, mais Tancrède pouvait-il en être capable ? Le Comte, qui voulait s'emparer de sa fortune et de celle de sa fille, devait seul former de pareils soupçons. Peut-être, Tancrède la cherchait-il par-tout ? Peut-être avait-il déjà fait des démarches auprès du Comte qui avait sûrement désavoué ses infâmes menées ? N'était-il

pas capable de tout pour s'assurer de sa fortune? Elle résolut donc de ne pas condamner le Baron de Dervat, ni son époux sur la parole de Lord Clarancourt, et de chercher les moyens de sortir de la triste prison où elle était détenue, pour se mettre sous la protection du premier Magistrat qu'elle pourrait trouver. Elle sentait qu'elle avait tout à craindre du Comte et de ses agens. Malheureusement, elle n'avait que quelques guinées et des bijoux de peu de valeur; elle en avait assez cependant pour se conduire à Londres, si elle pouvait s'échapper. Le retour de madame Dupré la tira de cette rêverie. Elle sut que Milord était parti très en colère, cependant, il renouvellait encore ses offres.

CHAPITRE III.

PENDANT la quinzaine qui suivit le départ du Lord, madame Dupré avait pris un tel goût pour les soins de la laiterie, qu'elle passait presque toute la journée avec Mistriss Horton qui lui apprenait à faire du beurre et du fromage. Idamia n'en était point fâchée, elle en avait plus de tems pour méditer ses projets. Après en avoir beaucoup formés et rejettés, elle s'arrêta à un fort hardi; mais, jugeant qu'elle ne pouvait craindre pire, elle l'adopta. Personne n'était dans sa confidence, et par conséquent ne pouvait la trahir; elle s'occupa donc, pendant que la

gouvernante s'instruisait sous Mistriss Horton, à en préparer l'exécution.

On se souvient que le ciel de son lit était d'une pesanteur énorme. Il était attaché au plafond avec des cordes. Cette pesanteur rendait son projet assez dangereux ; mais il servait son dessein, et aucune crainte ne pouvait égaler celle d'être enfermée le reste de ses jours dans quelque lieu où son cher Tancrède ne pourrait la découvrir, et où peut-être quelque destin plus fatal encore la menaçait. Elle crut donc que tout était pardonnable pour sortir de la captivité dans laquelle on la retenait. Elle ne voulait cependant pas blesser, si elle le pouvait, son infâme gouvernante, quoiqu'elle la detes-

tât

tât bien cordialement. Elle voulait aussi, si elle ne réussissait pas, que tout l'évènement qu'elle préparait pût être attribué au hasard. Après avoir bien combiné toutes ses mesures, elle plaça une chaise sur une table, et atteignit ainsi le plafond. Les cordes qui attachaient la pesante machine étaient triples; elle jugea qu'une seule pouvait suffire pour la soutenir quelque tems. Elle défit donc les deux avec lesquelles elle allongea celle qu'elle laissait et qui ne tenait plus que par un nœud coulant. Alors, les bouts cachés derrière les pentes la rendaient maîtresse de lâcher à volonté la partie qu'elle voudrait faire tomber. Cet arrangement fut l'ouvrage de plusieurs jours. Elle craignait d'être surprise

et elle avait toujours soin de tirer un verrou quand elle y travaillait. Enfin, elle réussit sans accident à tout ce qu'elle avait prémédité, et il était impossible de s'appercevoir d'aucun dérangement.

Idamia avait fini par apprendre de Mistriss Harton les usages de la maison. Elle savait que, le soir, elle restait seule, parce que les servantes allaient traire les vaches à près d'un mille et que les hommes allaient chercher aux champs. Ce fut donc le moment qu'elle choisit pour l'exécution de son projet, craignant de trouver tout fermé, si elle attendait la nuit.

Elle feignit donc un grand mal de tête, un peu avant le coucher du soleil. Madame Dupré lui témoigna un grand intérêt et lui demanda ce qu'elle pouvait faire

pour la soulager. – Vous me faisiez autrefois de si bonne eau de gruau, je me sens altérée et de la fièvre ; si vous pouviez m'en faire encore.

Réellement effrayée de cette maladie subite, la gouvernante eut pitié d'elle, elle alla chercher tout ce dont elle avait besoin ; et, pendant ce tems, Idamia examina avec soin si tout ce qu'elle avait préparé était bien en état, et la place où il fallait que fût madame Dupré pour obtenir un plein succès. Elle s'efforça aussi de prendre assez sur elle pour ne pas paraître trop agitée. La gouvernante revint bientôt, craignant de la laisser long-tems dans cet état de souffrance. A son retour, Idamia eut la satisfaction d'apprendre qu'elles étaient absolument seules dans la

UNIVERSITY OF ILLINOIS
LIBRARY

maison, la fermière étant allée visiter une vache nouvellement vélée. Cette nouvelle augmenta le courage de notre héroïne qui craignit, si elle ne profitait pas de cette occasion favorable, de ne plus la retrouver. Pendant l'absence de madame Dupré, elle s'était mise au lit toute habillée, elle se plaignit alors d'un grand froid aux pieds. La gouvernante, qui ne se méfiait de rien, lui offrit de les lui entourer avec un jupon de flanelle pour les lui réchauffer; et, pendant que penchée sur le pied du lit, elle s'en occupait, Idamia se saisit des cordes cachées derrière le chevet, et défaisant le nœud coulant qui soutenait le devant du ciel de lit, il tomba sur madame Dupré qui, ne pouvant

s'en débarrasser, se mit à jetter les hauts cris. Idamia sauta légèrement à bas, se hâta de défaire les autres cordons, et la gouvernante se trouva prise comme sous une trape. Elle jugea alors qu'elle n'avait pas un moment à perdre; elle sortit en fermant la porte à la clef qu'elle mit dans sa poche, pendant que la vieille criait de toutes ses forces; mais il n'y avait là personne pour la secourir, et ses cris étaient presqu'étouffés par cette énorme machine qui la couvrait entièrement.

Toute tremblante, et ses jambes pouvant à peine la porter, Idamia descendit l'escalier et se trouva dans le jardin dont heureusement la porte n'était fermée que par un verrou. Elle s'enfuit aussi

vîte que sa frayeur pût le lui permettre. Elle ne voulut suivre aucun chemin frayé, de peur de rencontrer quelqu'un qui la ramenât. Elle traversa de champ en champ et s'égara. Cependant la nuit était close, et elle commença à craindre de la passer en plein air par le froid qu'il faisait. Elle était tombée dans plusieurs fossés et ses jambes étaient toutes mouillées. Elle desirait donc de trouver quelque grange ou quelque hangard pour se mettre à l'abri jusqu'au lendemain matin. Pendant qu'à la lueur des étoiles, elle cherchait un lieu où elle pût se mettre à couvert, un gros chien s'approcha d'elle en aboyant. Elle fut si effrayée qu'elle jetta un grand cri. — Venez ici; ici, Tigre, vous

dis-je. Et celui qui avait appellé le chien s'approcha en criant ; --- Qui est-là ? — Sauvez-moi au nom de Dieu, ayez pitié de moi, répondit Idamia.

Un homme en sarot, avec une lanterne allumée, parut alors ; il s'approcha, accompagné de son chien, et lui dit : -- Qui êtes-vous?... N'ayez pas peur, mon chien ne vous fera pas de mal ; venez ici, ma femme, voilà une dame qui a perdu sa route. — Mon bon Monsieur, veuillez me donner quelque secours. — Volontiers, prenez mon bras ; mais, par quel hasard êtes-vous ici à cette heure ? — Je n'en sais rien, je suis presque morte de froid et de faim. --- Bien, bien, suivez-nous, nous vous réchaufferons.

La femme les rejoignit alors et demanda ce qu'il y avait. Ne voulant pas mettre tant de monde dans sa confidence, Idamia dit qu'elle allait à Bath ; qu'ayant cru raccourcir son chemin en prenant un sentier, elle s'était égarée ; que, si ils voulaient lui donner un asyle pour cette nuit, ou la conduire à Bath, ils en seraient bien récompensés. La femme, que ces mots rendirent très-compatissante, lui dit : — Allons, venez, Madame : combien il est heureux que notre vache fût au moment de véler, sans cela nous serions tous couchés depuis long-tems ! Je ne veux pas que vous restiez exposée au froid plus long-tems; il serait cependant fâcheux que notre humanité nous fît perdre notre vache qui est la

meilleure laitière de tout le pays. — Certainement, dit Idamia, j'en serais aussi fâchée que vous, mais, si ce malheur vous arrivait, comme je devrais m'en regarder comme la cause, je vous promets de la remplacer à votre choix ; et elle offrit sa bourse au fermier qui refusa de la prendre, en disant : — Il arrivera ce qui pourra à la vache, mais il est juste de secourir un chrétien de préférence. Faisons aux autres ce que nous voulons qui nous soit fait.

— Oui, oui, dit la femme, il faut se fier à la providence qui a déjà été si bonne pour nous. Venez, Madame, vous êtes bienheureuse ; car, Dieu sait si vous ne seriez pas morte de froid, si vous ne nous aviez pas rencontrés : al-

lons, Willington, éclairez-nous donc.

Willington ! dit en elle-même Idamia : serait-ce le fermier chez qui Tancrède a servi ! Elle se souvint qu'en effet il demeurait à peu de distance de Bath, assez près de la mer. Cependant, elle résolut de ne pas se confier à eux, sachant qu'ils étaient très-intéressés. Leur rencontre dans les champs à cette heure le lui prouvait encore. Elle ne douta bientôt plus que ce ne fussent eux ; mais son époux avait-il déjà exécuté ses vues bienfaisantes pour eux depuis son retour en Angleterre ? C'est ce qu'elle ne savait pas, et elle n'osait pas le demander.

D'après le récit de Tancrède, le mari n'était pas mauvais ; mais,

comme elle ne doutait pas que les gens de chez qui elle s'était enfuie ne promîssent beaucoup d'argent à ceux qui l'arrêteraient, tandis qu'elle n'avait à offrir que sept guinées et demie et quelques bijoux de peu de valeur, elle jugea plus prudent de ne pas se confier à l'avarice de Mistriss Willington. Enfin, ils arrivèrent, à sa grande satisfaction, à la très-modeste maison de ce couple lésineux. Elle y trouva un assez bon feu et la fermière ayant allumée une chandelle, les fils d'archal qu'elle vit attachés à la porte et qui avaient servi de premier instrument de musique à Tancrède ne la laissèrent pas douter qu'elle ne fût dans cette même maison, où son époux avait passé de si tristes années. Willington et

sa femme répondaient aussi parfaitement au portrait qu'il lui en avait fait. Ce fut pour elle une jouissance de se trouver sous le même toît qui l'avait abrité si long-tems; elle s'assit avec plaisir sur le banc qui lui avait servi. -- Comment, diable, nous avons fait une bonne croisière ! Allons, approchez-vous donc du feu. Femme, apportez-nous quelque chose pour réchauffer le dedans pendant que nous sécherons le dehors.

Eh bien! vous dites donc que vous alliez à Bath ? — Oui, Monsieur, le tems était beau, j'étais partie pour aller à quelques milles voir une de mes amies de qui je voulais prendre congé avant de retourner à Londres. Etant restée un peu tard, la nuit m'a gagnée, et je me suis

égarée. — Diable, vous devez avoir fait bien du chemin, car nous sommes à seize milles de Bath ? — Aussi, suis-je très-fatiguée. — Vous n'êtes donc pas de Bath? — Non, Monsieur. Alors elle fut heureusement délivrée de ces questions répétées par la femme qui entra avec un pain, du fromage et de la viande froide qu'elle posa sur la table. — Voilà, Miss, de quoi manger ; vous vous passerez bien de nappe, acceptez ce verre de bon cidre qui vous remettra. — Mille remercîmens, ma chère Dame, je suis fâchée de vous donner tant de peines. Vous pouvez être sûre que vous en serez bien récompensée. Véritablement j'avais besoin de quelque chose qui me redonnât des forces. — Je le

crois, dit le fermier, en faisant une rôtie qui devait, à son dire, rendre le cidre beaucoup meilleur. Donnes-moi un peu de gingembre, ma femme, et cela fera l'affaire. Courage, Madame, refaites-vous un peu, et puis vous vous coucherez jusqu'à demain matin.

Idamia ne savait que répondre, elle aurait bien voulu être sur le chemin de Londres ; mais il n'était pas possible de proposer de partir à l'heure qu'il était. Elle supposait de plus que Bath, étant le premier endroit par où elle devait passer, serait le premier lieu où ses ennemis la chercheraient. Elle pensa donc que le meilleur parti qu'elle eût à prendre, était d'attendre le point du jour. Elle éluda

les questions qui suivirent ; et, comme on la supposait très-fatiguée, elle obtint d'aller se mettre dans son lit.

La fermière regretta que ses draps ne fussent pas plus secs. Il me suffit des couvertures, dit Idamia. — Vous avez raison, Miss, dit Mistriss Willington ; vous risquerez moins de vous enrhumer ; et elle lui proposa en même tems une paire de bas de laine et une paire de sabots, en lui disant : — Prenez cela, je laverai vos bas pour demain matin, et Tom, quand il reviendra de voir son père qui se meurt, nettoyera vos souliers. Elle se mit à arranger, en attendant, le lit de Tom qu'elle destinait à Idamia.

Idamia témoigna encore sa reconnaissance de tous ces soins, quel-

ques grossiers qu'ils fûssent. Elle ne voyait que Tancrède qui s'était contenté, pendant tant d'années, du même lit. Elle le voyait, lui disant un dernier adieu, en mettant dans sa poche sa flûte chérie. Elle le voyait tirer son trésor du chaume qui allait la couvrir, et cette chétive retraite lui eût paru un palais, si Tancrède l'eût encore habitée.

Elle remercia avec reconnaissance ce pouvoir qui l'avait protégée, en lui faisant rencontrer les Willington sans lesquels elle courait risque de mourir de froid cette même nuit. Elle bénit la providence qui avait l'air de se déclarer en sa faveur et qui pouvait seule encore la sauver. Elle ne pouvait avoir trouvé une retraite plus sûre. Il était probable qu'on la

chercherait d'abord à Bath. Elle avait moins envie de dormir que d'aviser au parti qu'elle aurait à prendre. Si elle avait pu savoir à quelle distance elle était de son ancienne prison, elle aurait mieux combinée ses mesures ; mais, en faisant des questions sur cette maison, dont elle ne connaissait ni le nom, ni celui du fermier qui l'habitait, elle craignait de faire naître des soupçons, ce qu'elle desirait éviter. Elle fut, un moment, tentée de mettre Willington dans sa confidence. Elle voulait lui dire qu'elle était amie de son premier apprentif, l'engager à lui prêter de quoi se déguiser et à la prendre en croupe pour la conduire à Bath; mais elle craignit de se dénoncer elle-même, et elle n'avait encore arrêté aucun plan, lorsqu'elle en-

tendit le fermier se lever. Ne s'étant point déshabillée, elle sauta à bas de son lit et descendit le mauvais escalier qui conduisait à son galetas. Elle trouva Willington prêt à sortir pour aller voir sa vache. — Au nom de Dieu, Miss, lui cria-t-il aussi-tôt qu'il l'apperçut, pourquoi vous lever si matin? — Je voudrais partir le plutôt possible, mon bon Monsieur, je crains que mes amis ne soient inquiets de moi. — Restez jusqu'à mon retour, je verrai ce que je pourrai faire pour vous. Le feu n'est pas encore allumé remettez-vous au lit jusqu'à ce que ma femme se lève; et il sortit, en fermant la porte à la clef, et en répétant: remettez-vous au lit. Il lui fallut donc obéir et s'armer encore de patience.

CHAPITRE IV.

WILLINGTON et sa femme n'avaient pas mieux dormi qu'Idamia. Ils étaient dans l'inquiétude pour leur vache et ne savaient pas si, en cas d'accident, cette étrangère pourrait les dédommager. Qui était-elle ? d'où venait-elle ? Ces idées les tourmentèrent toute la nuit. Qui avait pu engager une si jolie personne et si bien mise à à courir les champs, à l'heure où ils l'avaient rencontrée ? Ils remarquèrent encore l'adresse avec laquelle elle détournait leurs questions. N'était-elle pas quelque coquine que son entreteneur aurait mise à la porte, ou quelque fille

de famille qui s'était enfuie de chez ses parens ? Elle avait de quoi payer sa dépense : ils résolurent donc de ne pas l'arrêter, à moins qu'on ne leur offrît pour cela une forte récompense ; mais de ne pas se déranger pour elle davantage de leurs affaires, si elle ne répondait pas d'une manière satisfaisante aux questions qu'ils se proposaient de lui faire. Ils en étaient là, lorsque Willington se leva. Lorsqu'il la vit si diligente, il soupçonna qu'elle craignait d'être poursuivie. Cependant comme, à cela près de son amour pour l'argent, il était assez bon homme, comme nous l'avons déjà vu, il se décida à la sauver, s'il le pouvait, sans que son intérêt en souffrît.

L'horloge venait de sonner sept

heures , lorsqu'Idamia entendit rentrer le fermier avec son garçon ; Mistriss Willington se leva en même tems , elle crut donc qu'elle pouvait aller les rejoindre.

La fermière lui demanda si elle avait bien dormi ; et elle mit une bouloire sur le feu , en disant qu'une tasse de thé acheverait de la remettre. Idamia chercha à gagner les bonnes graces de son hôtesse , et chacun s'assit autour de la table du déjeûner avec l'intention de se sonder. Cependant , ils résolurent de laisser auparavant partir le garçon qui , suivant son usage , mangeait son pain et son fromage dans un coin. Le fermier lui dit de se dépêcher pour aller auprès de la vache. Enfin , ils étaient seuls , et Idamia allait leur

faire quelque question sur Tancrède, quand Mistriss Willington lui demanda comment elle comptait se rendre à Bath.

Avant qu'elle pût répondre, Willington, qui était en face de la fenêtre d'où on découvrait une assez grande étendue de chemin, s'écria : — Diable, qui est-ce qui vient chez nous si matin ? il n'épargne pas son cheval.

Idamia devint sur-le-champ rouge et pâle et put à peine prononcer : -- Qu'est-ce que c'est ? -- Quoi ! Quoi ! dit la fermière, que voulez-vous dire ? J'espère que nous n'avons pas recueillis une mauvaise femme. — C'est un Monsieur, Miss, et je suppose qu'il vous cherche. — Oh ! sauvez-moi, sauvez-moi, au nom de Dieu,

s'écria-t-elle en jettant sa bourse sur la table : si vous m'empêchez de tomber dans les mains de ce malheureux, croyez que vous serez bien mieux récompensés encore ; et elle remonta dans le galetas, laissant les Willington fort embarrassés de ce qu'ils devaient faire. A bon compte la femme mit la bourse dans sa poche. Ils étaient encore indécis, lorsque le cavalier arriva, sauta à bas de cheval et entra dans la maison. — Qui diable vous presse si fort ? Monsieur, vous avez presque tué votre cheval. — Mon cher Willington, ne me reconnaissez-vous pas, dit l'étranger hors d'haleine ? C'est lui, c'est lui, s'écria la fermière : je reconnais sa voix ; c'est notre meilleur ami. Mon Dieu ! que je

suis aise de vous revoir ! — Vous avez raison, femme. Oui, c'est bien lui, vous avez de meilleurs yeux que moi ; j'en suis jaloux, car je me réjouis autant que vous de voir notre bienfaiteur.

Tancrède, car nous présumons que notre lecteur l'a deviné, après avoir reçu les embrassemens de Mistriss Willington, tendait la main à son mari, quand Idamia sortit de sa retraite et vola dans ses bras. L'étonnement du fermier et de sa femme fut au-delà de toute expression ; et Tancrède enchanté, ne pouvait en croire ses yeux. Mais ses dernières alarmes, ce passage subit du désespoir au comble du bonheur furent trop forts pour être supportés par la tendre Idamia qui, après avoir reçu les

embrassemens

embrassemens de son époux, perdit tout-à-fait connaissance. Il ne pouvait pas plus concevoir comment il la retrouvait chez les Willington, qu'elle n'avait eu idée de ce qui avait pu y amener le seul homme sur la protection de qui elle dut compter. Mais, effrayé de son évanouissement, il l'assit et demanda un flacon, quoiqu'un peu de réflexion eût pu l'instruire que son ancienne maîtresse n'avait point de pareils meubles. Graces à Dieu, elle avait d'assez bons nerf pour n'avoir pas besoin de drogues. Elle se hâta donc d'apporter un sceau d'eau, assurant que, si la pauvre Dame n'en revenait pas, elle n'avait rien à se reprocher, qu'elle avait fait pour elle tout ce qui avait été en son pouvoir.

L'idée seule de la perdre mit Tancrède hors de lui ; il leur dit qu'ils étaient la plus vile canaille, qu'ils se laissaient toujours manquer des choses les plus nécessaires. — Que voulez-vous, Monsieur, dit la fermière ? Qui pouvait prévoir l'effet de votre vue sur cette pauvre Dame ? — Depuis combien de tems est-elle ici ? Les Willington, persuadés qu'elle n'en reviendrait pas, restaient confondus. Enfin le fermier lui dit : — Depuis sept heures et demie, Monsieur. Je vous prie, ne nous condamnez pas sans nous entendre. Si Dieu permet qu'elle en revienne, elle nous rendra justice. — Oui, sûrement, dit la femme, nous en avons eu bien soin, quoique, si nous avions su qu'elle intéressait

Monseigneur, nous aurions encore mieux fait. — Oui sûrement, dit Willington : mais je crois qu'elle ne nous connaissait pas plus que nous ne la connaissions. Quand je vous ai apperçu venir si grand train et que je le lui ai dit, elle est devenue sur-le-champ pâle comme la mort et elle nous a priés, presqu'à genoux, de la sauver de quelqu'un ; Monseigneur saura sûrement de qui? — Vous laissez toujours aller votre langue, reprit la femme, Monseigneur sera peut-être jaloux.

Dans un autre moment, Tancrède eût ri de cette remarque, mais il ne s'occupait que d'Idamia qui n'avait point encore repris connaissance. Cependant, la fermière lui raconta, d'une manière fort

prolixe, comment elle était sortie pour aider sa vache, comment le vieux Tigre avait aboyé, et enfin comment ils l'avaient ramenée toute crottée auprès du feu; en foi de quoi elle montra les bas et les souliers qu'elle avait faits sécher.

Tancrède frémit des dangers qu'elle avait courus; mais comment, au sortir de sa prison qui probablement n'était pas éloignée, comment avait-elle su que les Willington habitaient ce canton? ce qui cependant devait être. Comment alors s'était-elle égarée la nuit? — Je n'ai pas été assez hardi, Monsieur, pour lui faire tant de questions. En ce moment, Idamia jetta un soupir, ses yeux s'ouvrirent et se fixèrent sur

Tancrède dont elle put apperce-voir l'inquiétude ; mais elle fit bientôt place à la joie de se voir renaître dans ses bras.

Il n'était point encore entré dans la tête des Willington qu'une si jeune personne pût être mariée ; mais, lorsqu'elle jetta ses bras autour du col de Tancrède, les fermiers, à leur grand étonnement, apperçurent la bague qu'elle avait reçue de lui, et l'entendirent s'écrier : — Vous ne savez pas, cher époux, ce que je dois à ces bonnes gens, je crois qu'ils m'ont sauvé la vie.

Le fermier et sa femme furent enchantés d'entendre une aussi bonne recommandation pour eux auprès de Tancrède dont ils avaient déjà éprouvés les bienfaits. Ida-

mia, parfaitement remise, était bien impatiente de savoir comment son époux était arrivé si à propos à son secours. Il ne l'était pas moins de savoir ses aventures depuis qu'elle avait quitté Brompton; mais, voyant le déjeûner sur la table, il préféra de suspendre sa curiosité, proposa à son épouse de reprendre des forces et déclara, qu'ayant à peine mangé depuis son départ de Londres, il se sentait aussi un très-grand appétit.

La maîtresse apporta une nappe, luxe presqu'inconnu dans cette maison. Le fermier nettoya la table et la couvrit de porcelaines; le pain de sucre, le meilleur thé furent apportés. Ils demandèrent mille pardons à Idamia de n'avoir pas su plutôt qui elle était; que,

s'ils avaient pu le deviner, ils lui auraient donné leur propre lit. — Mais, mon Dieu, Jean, nous avons oublié de remercier Monseigneur de ses dernières bontés. Graces à vous, mon bon Seigneur, notre ferme nous appartient à présent. — C'est vrai, ma femme, mais je ne sais par où commencer. J'ai été aussi surpris ce matin, que lorsque ce Monsieur est venu, il y a six semaines je crois, je ne sais pas bien le jour, mais je l'ai marqué dans mon almanach. Il venait de la part de.... Comment a-t-il donc nommé Monseigneur, ma femme ? Enfin, j'ai cru qu'il plaisantait quand il m'a demandé combien il me fallait pour acheter ma ferme ; mais, quand il me l'a répété avec un air sérieux, il m'a

fallu lui dire que c'était une affaire de sept cents guinées, et j'ai été bien étonné quand il les a comptées sur la table.

--- C'était sur cette table de marqueterie, là dans le coin, dit la fermière. — Je crois que oui, Cateau; alors, je me frottai les yeux, et quand il me dit : voilà encore cent guinées pour monter votre établissement. Tout cela vous vient de... alors, il me dit je ne sais quel nom étranger, celui de Monseigneur; c'est pour votre flûte et l'éducation que vous lui avez donnée. Et voilà comme j'ai su que cela venait de Monseigneur, mais je n'espérais pas que je le verrais lui-même; et vous êtes heureux, comme on peut le voir à votre air, mais vous le méritez bien, et cela me fait

plus de plaisir que tout l'argent que vous m'avez donné. Mistriss Willington renchérit encore sur ce qu'avait dit son mari, mais Tancrède et son épouse étaient trop occupés l'un de l'autre pour faire grande attention à leurs discours. Cependant, le déjeûner se trouva prêt et on se mit à table. La fermière continua son bavardage, elle trouvait Monseigneur si changé à son avantage. Enfin, elle lui demanda où il avait été depuis qu'il les avait quittés. — Dans plusieurs parties de l'Europe, mais point en Angleterre, jusqu'au moment où j'ai envoyé chez vous. — Dieu vous récompense de toutes vos bontés, dit-elle, en pressant les deux époux de faire honneur à son repas frugal. Elle se lamentait de

n'avoir rien de bon à leur offrir, mais elle promettait de faire mieux pour le dîner.

Le déjeûner fini, Idamia se trouva parfaitement remise, et Tancrède desira savoir comment on avait pu, par force ou par adresse, l'emmener de Brompton. Il n'avait pu rien découvrir jusqu'à ce matin à Bath, où il avait suivi Lord Clarancourt. Enfin, il avait su du garçon d'écurie de l'auberge où il s'était arrêté, ou plutôt il avait pu soupçonner qu'elle était détenue dans une ferme des environs.

— Vos soupçons étaient vrais, que je suis heureuse de m'être échappée dans un moment aussi critique ! car, j'ai lieu de croire que Milord était venu pour exécu-

ter la menace qu'il m'avait faite de me conduire en pays étranger. — N'en doutez pas ; la crainte que j'en avais m'a fait attacher à ses pas pour détruire ses projets infâmes. Je descendais chez les Willington pour avoir des témoins auprès des magistrats, et voilà des pistolets qui étaient destinés à repousser la force par la force. -- Dieu soit béni, que j'aie échappée comme je l'ai fait ! Je tremble à la seule pensée des conséquences de votre rencontre avec Milord. Il eût certainement tout risqué pour ne pas rendre ma fortune ; mais, je vous prie, lui dit-elle en français, le Baron de Dervat est-il encore en Angleterre !

Tancrède, n'ayant plus les mêmes raisons de cacher son existen-

ce , après l'avoir assurée que le Baron n'avait point quitté Brompton , bien aise en même tems de satisfaire aussi la curiosité des Willington , continua ainsi : nous pouvons, ma chère Idamia, compter sur la discrétion de ces bons amis chez qui j'ai été élevé sous un nuage qui , je vous le dis avec plaisir ainsi qu'à eux , est enfin dissipé. Je suppose, mes amis, que je n'ai pas besoin de vous dire que cette Dame est mon épouse. Nous avons été mariés en pays étranger: obligé par l'affaire la plus importante de venir en Angleterre sans aucun délai , je l'ai remise , pour la conduire , à un ami sûr , et j'ai eu le bonheur de savoir qu'elle était arrivée sans accident dans la maison que j'avais louée pour elle

auprès de Londres. Les conseils prudens de mes amis ne me permettaient pas de rester auprès d'elle ; jugez de mon désespoir, en apprenant qu'elle avait quittée sa retraite, il y a environ un mois. Je soupçonnais tellement celui qui avait, en effet, machiné cet infâme complot, que, sans aucune certitude, je l'ai suivi de Londres à Bath ; mais je n'avais encore rien découvert, lorsque quelques propos du garçon d'écurie que je questionnai, me donnèrent lieu de croire qu'elle était enfermée dans une ferme à environ sept milles d'ici et qu'on nomme le Manoir. — Quoi ! la ferme de Horton, dit Willington ? Je ne l'aurais pas cru capable de se prêter à une pareille infâmie ; quoi-

que cependant il est bien connu pour être contrebandier, et toute cette espèce n'est pas trop bonne. Enfin, s'il faut garder le secret, vous pouvez compter sur moi et sur Cateau. J'espère que Monseigneur ne se méfie pas de nous; s'il faut courir pour son service, j'irai au bout du monde.

Idamia, d'après ce qu'elle venait d'entendre, espéra que le mystère qui l'entourait, allait enfin se découvrir; cependant elle résolut de ne point lui faire de questions, certaine qu'il ne la tiendrait pas en suspens plus long-tems que cela ne serait nécessaire; mais voulant, comme lui, satisfaire les Willington, elle raconta devant eux la manière dont Elle et Lady Elmire avaient été emmenées de

Brompton, et enfin tout ce qui lui était arrivé jusqu'au moment de son entrée chez eux. Tout le monde se réunit pour charger de malédictions le Lord Clarancourt ; mais, quand on vint à se représenter madame Dupré prise sous le ciel du lit, chacun partit d'un grand éclat de rire. La fermière dit qu'elle aurait volontiers payé pour la voir. Willington espéra qu'elle en aurait au moins le derrière démis ; qu'au surplus, elle le méritait bien pour tout ce qu'elle avait fait souffrir à cette chère Dame. Enfin, tous se réjouirent de leur réunion dans cette maison. — Tout est pour le mieux, dit la fermière : la providence conduit tout ; j'ai toujours dit que Monseigneur était né pour être heu-

reux, et il le mérite bien; car, graces à sa générosité, nous sommes bien mieux que nous n'étions.

Tancrède demanda alors à Idamia quels avaient été ses projets pour échapper aux poursuites qu'elle avait à craindre. — Je voulais, dit-elle, mettre le fermier Willington dans ma confidence et l'engager à me conduire auprès de quelque magistrat, dont j'aurais réclamée la protection, quoique cette démarche me coûtât beaucoup; ou j'aurais tâchée, en me déguisant, d'aller à Londres et delà à Brompton retrouver le Baron de Dervat dont je n'avais pas cru être abandonnée, malgré ce que m'avait dit mon perfide tuteur. — Vous aviez bien raison, ma chère amie, il n'en était pas capable.

Willington jura qu'il l'aurait conduite jusqu'à Londres, et que, s'il avait su qu'elle fût l'épouse de Monseigneur, il aurait armé tout le pays pour la défendre. — Et je réponds, dit la fermière, que si Madame eût voulu rester ici, elle n'y aurait pas perdu un cheveu de la tête. J'aurais eu toujours un chaudron sur le feu, et j'aurais échaudé le premier qui se serait présenté. Enfin, ils entassèrent protestations sur protestations des secours qu'ils lui auraient donnés. Quand Cateau en vint à l'horrible frayeur que l'approche de Tancrède avait faite à Madame, elle répéta les mots qu'elle avait dits en se cachant : Ah mon Dieu! . . . je crois, Madame, que j'ai votre bourse dans ma poche, j'étais tou-

te effrayée, et je craignais qu'on n'apperçût quelque chose qui n'avait pas l'air de m'appartenir. Je vous assure que si j'eusse été seule, quand c'eût été Milord lui-même, je vous l'aurais renvoyé aussi instruit qu'il serait entré; car, je dois dire que je n'ai jamais autant aimé quelqu'un à la première vue. Voilà votre bourse, Madame, comme vous l'avez jettée sur la table. — Je n'en doute pas, madame Willington, mais je vous prie de la garder comme un souvenir. Je suis seulement fâchée qu'elle ne soit pas mieux garnie; c'est tout ce que j'ai, vous voyez que je n'aurais pas pu vous payer bien richement de tous vos soins pour moi; mais ce bon ami, dit-elle en regardant Tancrède, m'ai-

dera à tenir toutes les promesses que je vous ai faites. — Vous pouvez y compter, ma chère amie, et je devrai encore beaucoup à ces bonnes personnes, qui vous ont empêché de retomber dans les mains de votre persécuteur ; car je ne doute pas que ce ne fût leur intention.

Alors, il sortit son portefeuille et remit au fermier deux cents guinées en papier de banque pour le dédommager, dit-il, de leurs soins pour Idamia, soins qui leur avaient fait oublier leur propre intérêt. — C'est dix fois plus que je ne mérite, dit le fermier. Quelle belle leçon pour ceux qui refusent un morceau de pain au malheureux, si je reçois une pareille récompense pour avoir fait mon devoir ! — Mon

mari, dit la fermière, si nous envoyions Tom à la provision, Monseigneur pourrait dîner avec nous, et nous instruire davantage de ses aventures. Je l'ai toujours aimé comme mon fils, et j'ai trouvé les soirées d'hyver bien longues, lorsqu'il ne nous jouait plus de la flûte. En jouez-vous toujours ? — Oui, et quelque jour je satisferai votre curiosité ; mais, à présent je ne peux pas perdre de tems, j'ai des amis à Londres qui ignorent où je suis et qui en sont sûrement inquiets. Je vous ai déjà dit ce qui m'avait conduit ici. J'y ai trouvé l'objet que je cherchais, je ne vois donc plus de motif pour aller au *Manoir*. Je ne vous suis pas moins obligé de votre zèle, et, si vous avez quelque jour besoin d'un

ami, adressez-vous à moi. M.*** banquier à Bath, que j'en préviendrai, me fera passer vos lettres. — Vous pouvez croire, Monseigneur, que je ne vous oublierai jamais dans mes prières, et comptez que, si je puis jamais vous servir, je courrai à pied, à cheval jusqu'où vous ordonnerez ; que j'affronterai pour vous l'eau et le feu, ce ne sera pour moi qu'un devoir.

Alors, le fermier qui venait de reprendre à la fenêtre son poste favori, s'écria : — Voilà encore quelqu'un qui arrive grand train. — Ce n'est pas le Comte, dit Idamia tremblante, et s'emparant du bras de son mari en le priant de ne pas chercher à le rencontrer. — Ne vous allarmez pas sans rai-

son, mon amie, reprit Tancrède, pendant que le fermier qui avait été sur sa porte, leur cria : — Je sais qui c'est ; il vient de ce quartier ; c'est le *Constable* [*] des dixmes ; et alors, tenant la porte de manière qu'on ne pouvait voir dans la chambre : — Où allez-vous donc si vîte, M. Painter, demanda-t-il? Le *Constable*, en ralentissant son cheval, répondit : — Je ne puis m'arrêter, je cherche le *Coroner* [**], le diable est dans notre voisinage. A mon retour je viendrai vous conter tout ça. Je crains de manquer le grand homme ; et en même tems il remit

[*] *Constable*, Officier de police répondant à-peu-près à un Commissaire.

[**] *Coroner*, Officier public chargé d'assembler un Jury de douze personnes pour constater si un corps mort a été tué par accident ou de dessein prémédité.

les éperons dans le ventre de son cheval et s'éloigna au galop.

Le fermier répéta ce qu'on venait de lui dire. — Sûrement r reprit Idamia toute troublée, madame Dupré n'est pas morte? Cette idée me fait frémir. — N'écoutez pas des peurs imaginaires, ma chère enfant, reprit Tancrède : vous l'avez entendue se débattre et crier sous la lourde machine, vous avez même jugé qu'elle n'était pas grièvement blessée, quoiqu'elle n'aurait que ce qu'elle mérite, quand même elle aurait péri. — C'est bien vrai, Monseigneur, dit Willington : qui pourrait prendre pitié d'une vieille coquine comme elle? — Ce n'est pas moi, reprit la fermière, je ne me ferais pas plus conscience de lui tordre le

col qu'au poulet que je destinais au dîner de Monseigneur. — Ses crimes ne me justifient pas, dit Idamia : et je ne jouirai plus d'un moment de bonheur, si j'ai été assez malheureux pour avoir été la cause de sa mort. Cette idée me remplit de terreur.

Pourquoi ces vaines frayeurs, chère amie, reprit Tancrède qui commençait déjà à le craindre lui-même ! Je parie qu'elle se porte mieux que vous à présent. Vous n'avez point voulu la blesser, et vous n'avez dans tout ceci aucun reproche à vous faire. — Bat ! Madame, ces vieilles sorcières ont la vie aussi dure qu'un chat. Si le voisin Painter court après le Coroner, c'est une croisière qu'il fait souvent. Il y a ici assez de gens

qui

qui se noyent, se pendent ou se cassent le col ; et quand ils ne feraient que se trouver mal, il faut toujours aller chercher le Coroner pour décider comment cela s'est fait, quoique je n'entende pas bien à quoi ça sert, car cela ne rend pas la vie au mort. Je suis fâché d'avoir questionné le voisin Painter puisque cela vous a mis de pareilles idées dans la tête ; mais je suis sûr qu'il m'aurait dit si cette vieille hase était morte, puisque c'est une Française. Au surplus, il sera de retour dans une heure, une heure et demie au plus tard, au train dont il allait ; et vous pouvez être sûr que je saurai de lui tout ce qui en est. Vous n'avez pas besoin de vous montrer, si vous voulez, Monseigneur, quoi-

qu'il serait bien fin de vous reconnaître, car il ne vous a guère vu, et vous êtes bien changé depuis.

Notre héros était bien plus inquiet que le fermier. Il n'osait communiquer ses craintes ; mais si madame Dupré était morte en effet, il pensait déjà à emmener Idamia en Allemagne pour la mettre à l'abri du rapport du Juré. Il craignait la haine et les intrigues du Lord Clarancourt, et il aimait mieux la mettre en sûreté pendant les débats de cette affaire. Il dit donc à Willington qu'il vaudrait mieux attendre le Constable au bout de la rue ; qu'il pouvait savoir, puisqu'il demeurait près du *Manoir*, qu'Idamia s'en étoit enfuie, et apprendre au Lord Clarancourt qu'elle était chez lui ; que,

quoiqu'il ne craignît pas le Comte, il préférait ne pas le rencontrer en ce moment. — Bien sûr, reprit Willington qui devina la pensée de Tancrède. Sa femme se réjouit de voir que Monseigneur serait obligé de rester plus longtems, quoiqu'elle fût bien fâchée de voir Madame aussi affectée du sort de cette malheureuse pour qui la potence était trop bonne.

Enfin, Tancrède parvint un peu à calmer Idamia. Elle se persuada, par ses propres réflexions, qu'elle s'était trop promptement alarmée; elle promit d'être un peu plus tranquille, convenant qu'il était déraisonnable de se laisser aller à une pareille crainte, sur le seul indice que l'évènement était possible. Je vais donc prendre congé

de cette société pour retourner au *Manoir*, croyant nécessaire d'instruire le lecteur de ce qui s'y est passé depuis qu'Idamia s'était échappée des mains de celle dont nous avons déjà si sincèrement déplorée la perte.

CHAPITRE V.

PLUS d'une heure s'était écoulée avant que le fermier Horton et sa femme découvrissent que celle qu'ils étaient chargés de garder, comme la prunelle de leurs yeux, s'était échappée. Madame Dupré n'avait pu se débarrasser du poids qui l'assommait; elle était si fatiguée de ses efforts qu'elle n'avait plus même la force de crier. C'était d'ailleurs le moment du plus grand bruit, les filles et les garçons qui rentraient, rendaient compte de leur travail. L'éloignement de la cuisine ne laissait point parvenir les faibles cris de la gouvernante. Enfin, s'étant tous assis

autour du feu de la cuisine, un d'eux crut entendre quelque chose; un peu après, un autre. Leur premier mouvement fut d'avoir peur et personne ne se remuait pour en connaître la cause. Enfin, Horton, en leur disant qu'ils étaient tous des lâches, suivit la direction du bruit, et arriva à la porte de la chambre qu'il trouva fermée. Il demanda ce qu'il y avait à travers la porte; et, quoiqu'il pût à peine entendre un mot de ce que disait la gouvernante, il en apprit assez pour descendre promptement chercher un outil pour forcer la porte. Sa femme, très-alarmée du compte très-obscur qu'il lui rendit, monta avec lui; et, après avoir fait sauter la serrure, ils entrèrent dans la chambre où ils trouvèrent

madame Dupré dans la situation que nous avons déjà décrite. Quand ils l'eurent débarrassée avec un peu de peine, elle put mieux rendre compte de son accident. Elle craignait que cette aventure qui serait peut-être cause de sa mort, ne la justifiât pas plus qu'eux auprès du Comte ; il était donc de l'intérêt du fermier, s'il voulait conserver ses bontés, de suivre les traces de celle qui leur avait échappée. Ils ne pouvaient concevoir quelle serait la fureur du Lord, s'ils ne rattrapaient pas leur prisonnière. Il n'était pas douteux, d'après l'examen du lit, qu'elle n'eût eu le projet de favoriser son évasion. Elle avait sûrement quelque complice de sa fuite. Madame Dupré l'avait vue, dans les der-

niers tems , regarder souvent par la fenêtre. Cependant, elle ne pouvait concevoir comment elle avait pu communiquer avec quelqu'un, après toutes les précautions qu'elle avait prises pour prévenir toute correspondance. Mais le fermier, ne trouvant pas qu'il fût nécessaire de perdre plus de tems en conjectures sur les moyens qu'elle avait employés , quitta la chambre en jurant qu'il la ramènerait , quand il devrait la suivre jusqu'à Londres.

Croyant cependant nécessaire de s'instruire davantage de la route qu'elle avait prise , il dit à tout son monde que la Dame malade qui avait l'esprit dérangé , avait trouvé moyen d'échapper à la vigilance de sa gouvernante ; que

homme ou femme qui voudrait courir après elle, aurait cinq guinées, s'il pouvait la rattraper. Il leur recommanda bien de ne pas se laisser séduire par ce qu'elle pourrait leur dire ; qu'il arrivait souvent à des folles d'avoir l'air de parler raisonnablement.

Les domestiques ne demandèrent pas mieux que de gagner cinq guinées. Horton leur indiqua donc le chemin que chacun devait suivre, remettant une fourche à chaque garçon, et recommandant aux filles de réclamer main-forte. Lui-même prit son fusil qu'il chargea à balles, jurant de le décharger sur celui qu'il trouverait avec elle. Il était près de huit heures quand tous les gens de la maison, à la réserve de

Mistriss Horton et de madame Dupré, se mirent enquête de leur prisonnière. Le fermier alla seul à cheval et prit le chemin de Bath qu'elle avait dû suivre. Il était bien armé, et il préféra d'aller seul pour épargner la récompense promise.

Il rencontra peu de monde. Il fit des questions ; quelques-uns avaient apperçu une femme, mais il faisait déjà trop obscur pour l'avoir distingué ; un, entr'autres, avait rencontré un femme en croupe qni allait fort vîte et qui avait un bonnet et un voile.

Persuadé que c'était celle qu'il cherchait, Horton poussa son cheval et l'atteignit au moment d'entrer à Bath ; mais, à son grand chagrin, cette femme approchait

beaucoup plus de soixante ans que de vingt et ne pouvait ressembler à celle qu'il cherchait. Enfin, se trouvant à la ville, il résolut de visiter toutes les auberges; il questionna tous les garçons, donna le signalement de notre héroïne et promit également cinq guinées à celui qui lui en donnerait des nouvelles, promettant d'attendre jusqu'à deux heures du matin à l'auberge où il était descendu. Il y retourna donc dans l'espoir d'obtenir quelques éclaircissemens et se mit à boire pour passer le tems. Enfin, étant resté jusqu'à trois heures sans que personne vint réclamer la récompense promise, il se persuada qu'elle n'était point venue à Bath, et que peut-être quelqu'un de ses gens aurait été

plus heureux que lui. Il paya donc sa dépense et reprit son cheval avec la même vîtesse, ayant pris des forces suffisantes pour ne rien craindre.

Son cheval au contraire était si fatigué qu'il fût obligé de ralentir sa course. Il entendit au même instant un cheval qui le suivait au galop. Il supposa d'abord que c'était quelqu'un qui venait lui donner des nouvelles ; mais, pour plus de sûreté, il entra dans un sentier de traverse où il espéra qu'à l'ombre de quelques grands arbres il pourrait regarder sans être vu la personne qui le suivait. Il fut au moment de l'appeller, mais le cheval de l'inconnu qui voyait mieux que son maître, fit un écart qui pensa le jetter bas, et

redoubla tellement sa course qu'il n'en eût pas le tems, alors il prit le parti de le suivre. Au moment où il allait reprendre le galop à cette intention, il entendit l'inconnu s'arrêter près des murs de son jardin, et delà se mettre à pied et marcher devant lui. Cela lui donna des soupçons ; il résolut donc de tout observer avec attention. Il arriva à la barrière d'un de ses champs et y trouva attaché le cheval de l'inconnu. Cet homme, pensa-t-il, doit connaître les êtres. Il écouta et n'entendit plus rien. Il n'a cependant pas fait encore le tour des murs. La boisson l'avait mis en disposition de ne rien craindre. Il descendit aussi de son cheval qu'il laissa libre et s'avança doucement en écoutant à chaque pas, et après avoir armé son fusil.

Il atteignit le tournant du mur, où il vit des traces qui lui prouvèrent que celui qu'il cherchait avait pris, pour entrer, le moyen le plus court, en passant par-dessus les murs du jardin. Ce mur n'était pas facile à passer. On avait eu la précaution de laisser le cheval à quelque distance. Tout cela inquiétait Horton. Etait-ce un amant d'Idamia ? Etait-ce un voleur ? Dans l'un et l'autre cas, il résolut de le recevoir chaudement. Il examina si son fusil était bien en état et franchit, à son tour, le mur à deux cens toises plus loin ; puis il s'arrêta pour regarder de quel côté l'inconnu avait tourné ses pas. Alors, il vit clairement s'avancer vers la maison un homme, enveloppé dans une grande redingotte, ayant sur l'épaule une

échelle, qui lui avait servi la veille à tailler un espalier. Furieux, il monta sur un petit mur qui séparait la cour du jardin et d'où il pouvait tout observer sans être vu. Il vit bientôt le coquin appliquer son échelle sous la fenêtre de sa propre chambre. Convaincu alors qu'il était venu pour voler la maison, et ayant entendu briser un des carreaux, il tira son coup et ajusta si bien que le voleur tomba de l'échelle sans jetter un cri. Au même instant, sa femme sortit de la maison avec tous ses gens qui étaient rentrés sans avoir eu plus de succès, et qui attendaient son retour assis autour du feu de la cuisine. Le bruit du coup les fit tous sortir pour savoir d'où il venait. Alors, sa femme l'apperçut qui sautait à bas de son poste éle-

vé. — Dieu ! mon mari, cria-t-elle, êtes-vous fou de nous effrayer tous? Plus effrayé lui-même de ce qu'il venait de faire, il lui répondit : — Il y a ici quelqu'un à qui je viens de faire bien plus de peur, et il raconta ce qui était arrivé. Ils allèrent alors visiter le lieu où était tombé le prétendu voleur ; et, en défaisant la redingotte qui l'enveloppait, le fermier, tout tremblant, reconnut les traits du Lord Clarancourt dans celui qu'il venait d'envoyer comparaître pour répondre de ses crimes devant le tribunal duquel il n'y a point d'appel. Mais, avant de parler de l'effet que cette découverte produisit dans la maison d'Horton, il nous faut raconter ce qui avait engagé le Comte à s'exposer si imprudemment.

CHAPITRE VI.

Le Lord Clarancourt avait, à sa dernière visite, trouvé Idamia si inébranlable, qu'il commençait à croire qu'elle était réellement mariée, sans pouvoir néanmoins deviner à qui. Il ne pouvait presque plus douter de perdre son procès ; il ne voyait donc plus d'autre ressource que d'emmener sa pupille en pays étranger, de l'y enfermer en quelque lieu que lui seul connaîtrait ; et, si ce mystérieux époux venait à la réclamer, il offrirait de rendre sa fortune lorsqu'elle viendrait, elle-même, la redemander, ce qu'il espérait bien pouvoir empêcher. On ne pou-

vait le blâmer de ce refus, d'ailleurs, il jugeait qu'après la perte de son procès, il pouvait ne pas tenir beaucoup à l'opinion publique qui le forcerait de renoncer dorénavant à toute société avec ceux mêmes qui avaient été ses plus intimes connaissances. Il ne se tourmenta donc pas beaucoup à trouver des excuses pour garder la fortune de sa pupille, pourvu qu'il pût y réussir, ce dont il se flattait encore. Il espérait apprendre bientôt que sa fille était en sûreté, quoiqu'il s'étonnât de ne point avoir encore de nouvelles de celui qu'il avait chargé de cette affaire. Au fait, il ne s'en embarrassait guère, à moins qu'elle ne pût pas servir de témoin contre lui. S'il perdait sa cause, elle était

ruinée comme lui et aurait peu de moyens de se faire des amis. Il craignait davantage qu'Idamia ne pût instruire le Baron de Dervat qui s'adresserait peut-être au Lord Chancelier. Alors, il s'était assuré par Horton d'avoir sur-le-champ un cutter de contrebandier, dans lequel il passerait, sans être connu, en pays étranger et s'il le croyait nécessaire, il pouvait compter que l'équipage ne se ferait pas de scrupule de la jetter au fond de la mer; ce qui aurait le grand avantage de l'empêcher de témoigner jamais contre lui dans les tribunaux de ce monde, et nous devons croire qu'il craignait peu les autres. Sa mort même pouvait alors passer pour un accident.

Telles étaient ses réflexions pour

la suite du procès qui devait le priver de son honneur et de sa fortune. Quelques personnes n'auraient pas survécu à cette disgrace, mais le Lord avait décidé héroïquement qu'une aussi légère circonstance ne devait pas rompre la ligue qu'il avait formée, depuis long-tems, avec certain esprit malin qui, sous différentes formes, induit en tentation les faibles humains. Si donc, sa majesté infernale lui laissait perdre sa cause, il regardait que le meilleur moyen de se réconcilier sa faveur à l'avenir, était de lui offrir Idamia comme une victime innocente; et si, au moyen d'un crime aussi facile, il pouvait regagner les bonnes graces de sa noire majesté, il ne devait certainement pas hésiter

à le commettre. Plus la tournure de son procès prenait un aspect défavorable, plus le Lord se confirmait dans l'idée de se dédommager de la perte de sa fortune, en s'emparant de celle de sa pupille, et de l'envoyer gagner ce ciel à la possession duquel il n'avait nulle prétention. Une fois sur le vaisseau, il n'avait plus besoin d'Horton et de sa femme; il contenterait madame Dupré avec une promesse de pension, hypothéquée sur les biens que son procès lui aurait fait perdre. Il tâcherait de faire recevoir sa femme dans quelque couvent d'Italie et de placer Deterville dans quelque régiment étranger.

Tout étant ainsi arrangé dans sa tête, il employait tous les moyens en son pouvoir pour décrier ses

adversaires, pour les entraver par des moyens de chicane ; mais leur caractère était intact, ils appartenaient aux familles les plus considérables de l'Europe, même des Princes souverains s'intéressaient pour eux. Quand la cause du Lord Clarancourt eût été aussi bonne qu'elle était mauvaise, il eût eu de la peine à soutenir ses droits. Enfin, le jour fatal arriva, et jamais la salle de Westminster n'avait été si pleine. Ses adversaires, sûrs que le succès de leur cause ne pouvait influer sur leur réputation, y étaient présens et avec raison, car personne n'était plus fait pour intéresser que celui qui réclamait le titre et les biens du feu Lord Clarancourt. Plusieurs personnes de la première noblesse, voulant

prouver qu'ils approuvaient ses droits, l'y accompagnèrent. Le Comte, probablement par modestie, quoique quelques personnes malignes prétendissent que ce fût par crainte d'être arrêté, préféra d'être instruit par son procureur; car il ignorait encore qu'on avait découvert sa retraite, et que ses démarches étaient surveillées par l'époux d'Idamia. Il n'était pas naturellement très-patient, et il se plaignait vivement de la négligence de son procureur à un de ses clercs qui, sachant qu'il serait mal récompensé de la nouvelle qu'il apportait, entrait avec toute la gravité requise dans l'antichambre de Milord. Il apprit alors de lui que le jury, sans quitter la séance, avait unanimement pro-

noncé contre lui. Le clerc lui remit en même tems deux lettres adressées par la poste sous le couvert du procureur.

Quoique préparé à cet évènement, le Comte fut un moment tenté de mettre le bout d'un pistolet dans sa bouche et de finir ainsi tous ses maux ; mais, un moment de réflexion le calma. Il jugea qu'il pouvait suivre son plan de quitter l'Angleterre, écrivit quelques mots à son procureur ; et, dès que le clerc eût tourné la rue, il descendit, en prenant dans ses poches, ses pistolets, les lettres qu'il venait de recevoir et tout l'argent qu'il possédait. Il alla à la première maison de poste, y fit atteler une chaise et recommanda au postillon de le conduire le plus promptement

promptement possible à Hounslow. Il lut alors ses lettres dont l'une lui mandait qu'il ne devait pas perdre un instant pour mettre Idamia en sûreté. Il continua donc sa route sans arrêter jusqu'à Bath. Il descendit à son auberge ordinaire, se fit sur-le-champ seller un cheval et galoppa au Manoir aussi vîte qu'il le pût ; ne se doutant pas qu'il allait passer le fleuve qu'on ne repasse jamais. Persuadé qu'à cette heure le fermier, ni sa femme ne pouvaient être levés, et ne voulant point être vu des domestiques, il descendit comme nous l'avons dit, prit l'échelle et n'ayant pu se faire entendre à la fenêtre de la chambre, il y avait cassé un carreau, quand Horton mit un terme à ses projets futurs, en

le jettant bas de l'échelle qu'il venait de monter.

Si le fermier eût été prudent, personne n'eût été instruit que ce fût le Comte de Clarancourt, car aucun des valets ne le connaissait; mais, au moment qu'il le reconnut, il s'écria avec horreur et effroi: — C'est le Comte de Clarancourt que j'ai tué !

Sa femme, qui avait une peur horrible des morts, s'était tenue à une distance respectable; mais, au nom de Lord Clarancourt, elle jetta un grand cri, en disant: — Ah! Samuel, vous serez pendu, et elle tomba tout de son long par terre. Hogartts, lui-même, n'aurait pu peindre qu'imparfaitement la terreur qui se répandit sur tous les visages de ceux qui étaient rassem-

blés autour du cadavre, lorsqu'ils surent que c'était le propriétaire de leur maître; ce qui à leurs yeux aggravait beaucoup sa faute. Ils se félicitèrent de n'être pas complices de ce meurtre, et le criminel, laissant tomber son arme homicide, fut heureux de trouver une muraille pour se soutenir.

Un des garçons, plus hardi que les autres, essaya de lever la tête du Lord ainsi que ses membres l'un après l'autre, mais ils étaient tous sans mouvement; et il déclara que tout était fini avec le pauvre Monsieur; qu'on pouvait se dispenser d'aller chercher un médecin, à moins qu'on n'en trouvât un qui sût ressusciter les morts. — Êtes-vous sûr, Jacques, balbutia Horton tout tremblant? — Ah! maître,

Milord est aussi sûrement mort que vous êtes en vie, quoique vous soyez aussi pâle que lui. Si jamais il se relève sur ses pieds, je consens à vous servir de but pendant un mois, tout bon tireur que vous êtes. — Dieu miséricordieux, que vais-je devenir ? Je t'en prie, Jacques, prends mon fusil et finis-moi une bonne fois. — Sûrement, maître, ce serait bien le venger, mais je ne veux pas être pendu pour vous, je ne suis pas assez fou. Quoique cela vous épargnât la potence, je n'en serais pas moins puni. — La potence ! répéta tristement le fermier : Dieu ! Dieu, est-ce ainsi que je devais finir ? Mais, voyez donc ma pauvre femme, je crois qu'elle est déjà morte, et, au moins, ayez soin d'elle. — Que

voulez-vous, maître, nous sommes tous hors de nous ? Nanni, Sally, voyez donc si votre maîtresse est morte ou vivante ?

Les filles essayèrent de la lever et la trouvèrent aussi roide qu'une barre. Horton, alarmé de plus en plus, quitta sa muraille et s'approcha en tremblant : — Sûrement, elle n'est pas morte. . . . Si elle l'est, je n'ai plus qu'à la suivre. — Ne vous pressez donc pas tant, maître, votre heure n'est pas encore venue ; la maîtresse n'est pas si délicate que vous le croyez, elle n'est qu'évanouie. Allons, filles, cherchez un sceau d'eau et jettez-le lui à la figure ; vous restez-là comme des momies, brûlez-lui des plumes sous le nez.

Elles ne l'écoutèrent pas ; mais,

à l'aide d'un autre garçon, elles la rentrèrent dans la maison. Horton alors dit à Jacques : — Aides-moi aussi à rentrer le corps de Milord. — Non, maître, je sais qu'on ne doit pas bouger un mort que le juré n'ait verbalisé. Si vous n'aviez pas tant parlé et que tout le monde ne fût pas dans le secret, on aurait pu essayer de vous sauver, mais à présent je me lave les mains de toute cette affaire. — Ah ! Jacques, je t'en prie, conseilles-moi : si je quittais le pays pour quelque tems... Mais, ma femme, ma pauvre femme ! — Tenez, maître, il faut prendre votre parti. Voyez-vous, si vous vouliez vous en aller, je serais obligé de mettre des bâtons dans votre roue, autrement on m'accuserait d'être votre complice,

et le receleur est puni comme le voleur, charité bien ordonnée commence par soi-même. Personne de ma famille n'est encore mort de la sorte et je ne veux pas être le premier. J'en suis fâché pour ma pauvre maîtresse, parce que c'est une bonne femme, un peu vive quelquefois, mais cela passe. Au surplus, s'il vous arrive quelque chose, je vous promets de ne pas la quitter, et vous savez que je suis en état de conduire une ferme.

Fort peu consolé par ce discours, Horton s'écria : — Ah ! quand un homme est dans le malheur, il ne lui reste guère d'amis. Ma femme ne pourra conserver sa ferme, j'ai fait son malheur avec le mien, mais je veux la voir pendant que je le peux. J'espère que vous ne

me refuserez pas cette faveur. -- Ah! pour cela, maître, vous en êtes bien libre ; ce n'est pas moi qui vous enverrai en prison, c'est la justice, il suffit que je ne vous perde pas de vue. Ainsi, si vous voulez mon bras pour vous soutenir, car vous avez de la peine à marcher; le Monsieur est bien mort et n'a pas besoin qu'on le garde.

Ils rentrèrent alors et trouvèrent la fermière revenue à elle et fondant en larmes. — Allons, maîtresse, du courage, lui dit Jacques : tout n'est pas perdu ; si ce n'était ces deux maudites balles dans la tête, nous dirions qu'il est tombé du haut de l'échelle sur quelque pierre et qu'il s'est cassé le col ; mais ces diables de balles nous trahiraient, et nous ne pou-

vons pas nous laisser déporter pour sauver notre maître.

Il finissait ce discours savant et sensible ; quand madame Dupré entra. Mistriss Horton l'avait engagée sur les onze heures à aller se coucher. Sa chambre était loin de la cuisine. Elle avait bien entendu le coup de fusil, ce qui lui faisait supposer que le fermier était de retour, et elle avait espéré, un moment, qu'il ramenait sa prisonnière. Mistriss Horton lui avait promis de l'avertir sur-le-champ ; mais, voyant que personne ne paraissait, elle prit le parti de se lever pour s'instruire de ce qui se passait, et elle arriva en clopinant, car elle était bien un peu froissée. Elle trouva, à sa grande surprise, Mistriss Horton, étendue sur une

table, pâle comme la mort et pleurant, pendant que son mari, debout et tremblant auprès d'elle, n'était pas en meilleur état. Elle jugea bien qu'il était arrivé quelmalheur. — Mon Dieu, qu'y a-t-il donc ? M. Horton n'a pas tué sa femme, j'espère. — Non, Madame, répondit Jacques : il a tiré sur un plus noble gibier, il a fait le compte de son propriétaire. — De son propriétaire ! que voulez-vous dire, Jacques ? Vous m'effrayez. — Cela ne vous empêche pas de bavarder, à ce qu'il me paraît. — Bavarder ! savez-vous à qui vous parlez ? Horton, qu'est-il donc arrivé ? . . . Horton n'avait nulle envie de répondre. — Pourquoi tourmenter mon maître ? Vous voyez bien qu'il en a assez, je le

plains de tout mon cœur, mais cela ne le sauvera pas. — Sauver de quoi ? — De la potence, puisque vous êtes si curieuse. — De la potence ! cria bien plus fort la gouvernante : et, prenant la main insensible du fermier, — Ah ! je vous prie, dit-elle, qu'avez-vous fait de ma jeune maîtresse ? Pauvre petite, vous ne l'avez sûrement pas tuée. — Oh ! non, diable, notre maître aime trop les jolies filles. Il a tiré sur son propriétaire, je vous dis, sur le Lord Clarancourt qui est là bien mort dans le jardin. — Quoi ! tué Milord, Milord Clarancourt, dites, dites, où ? — Combien faut-il vous le redire ? Il a tué son propriétaire, Comte, à ce qu'ils disent, de Clarancourt. Alors madame Dupré jetta un cri encore

bien plus fort, tomba sur une chaise, déchira son bonnet et fit toutes les folies d'une habitante de Bedlam. — Je suis ruinée, je suis perdue ! Et qu'est devenue Miss Forester ? — Mon maître n'a pas le tems de vous le dire; je crois qu'il n'en sait rien, et cela doit vous être assez égal au point où en sont les choses.

Quand l'accès de madame Dupré commença à se calmer, elle s'approcha de Mistriss Horton pour lui faire encore quelques questions sur ce terrible évènement. La pauvre femme ne put long-tems lui répondre que par ses pleurs ; mais, quand elle eût confirmé le rapport grossier de Jacques, la gouvernante retomba dans un autre accès de rage. — Enfin, dit-elle, je veux

le voir, je veux m'assurer si c'est bien lui. Jacques alors lui offrit son bras, en lui disant : — Vous en aurez besoin, car il semble que le plomb qu'on a mis dans la tête de Milord a cassé toutes les jambes.

En même tems, il donna l'ordre d'aller avertir sur-le-champ le *Constable* qui, sans cela, pourrait les accuser de négligence, le jour étant prêt à paraître : et il mena madame Dupré à la place fatale, où elle put se convaincre de la vérité de tout ce qui lui avait été dit. Ses forces alors l'abandonnèrent, elle demanda à rentrer dans la maison, en déclarant qu'elle ne survivrait pas à sa disgrace. -- Quoi! votre conscience vous rend-elle malade, dit Jacques? Je crains que, si on savait la vérité, la pauvre

jeune personne n'ait eu trop de raison de s'échapper de vous et de Milord. Il est déjà parti pour rendre compte de ses sottises ; et je crois que vous ne feriez pas mal de vous en occuper aussi, car votre tour pourrait ne pas tarder à venir. Si vous perdez tant à sa mort, il pourrait bien y avoir des gens qui n'en seront pas fâchés.

Madame Dupré ne répondit point à cette remarque que, dans un autre moment, elle eût trouvée un peu rude. Elle ne pensa donc qu'à retourner dans sa chambre pour y rêver au parti qu'elle avait à prendre, tandis que Mistriss Horton conseillait sérieusement à son mari de chercher son salut dans la fuite ; mais elle sut bientôt que cela n'était plus en son pou-

voir. Elle n'osa cependant pas faire éclater sa colère contre Jacques. Elle chercha au contraire à le gagner, en lui disant qu'on ne lui demandait pas de s'exposer pour sauver son maître, mais qu'il ne pouvait être probable qu'Horton eût eu la volonté de le tuer; qu'il n'avait pu prévoir que Milord arriverait, en passant par-dessus le mur; que, déguisé comme il était, il avait dû le méconnaître et le prendre pour un voleur par l'obscurité qu'il faisait alors, et elle en prit à témoin les autres domestiques. Ils convinrent tous qu'à peine on pouvait distinguer quelque chose. Horton se souvint du cheval de Milord qu'il avait laissé attaché à la barrière, et envoya chercher le pauvre animal.

Alors, Jacques ouvrit l'avis qu'ils devaient tous se concerter pour sauver leur maître. Les fermiers lui témoignèrent leur reconnaissance, et l'assurèrent qu'aucun d'eux n'y perdrait. Mistriss Horton envoya une de ses filles chercher un pot de sa meilleure bière pour les mettre tous en bonne humeur.

Jacques, qui commençait à trouver qu'il y aurait plus de profit pour lui à sauver son maître qu'à le faire pendre, lui demanda s'il avait crié trois fois, *qui va-là ?* avant de tirer. — Oui, sûrement, répondit Horton, quoique sa figure dit clairement le contraire. — En ce cas, vous n'avez rien à craindre, quoique cependant personne ne vous ait entendu. — Je suis sûre, dit la fermière, que j'ai en-

tendu quelqu'un appeller avant que le coup partît. — Oui, oui, maîtresse, nous avons entendu, souvenez-vous-en bien tous. Le mort ne reviendra pas nous contredire. Alors Mistriss Horton distribua libéralement la bière et donna la main à Jacques qui but cordialement à la délivrance de son maître. — Allons, maîtresse, faites-nous raison; notre maître et vous, avez besoin aussi de vous remettre. Jacques n'était pas naturellement méchant, et, au troisième pot, il ne songeait plus qu'à consoler ses maîtres et à leur donner de l'espérance, lorsque madame Dupré rentra dans la chambre.

Elle n'avait pu se calmer, et elle disait qu'Idamia même porterait plainte contre le meurtrier qui l'a-

vait privée de son protecteur ; que Horton et sa femme savaient bien que Milord ne voulait point être connu des gens de la maison; qu'il était donc fort simple qu'il eût mis une échelle à leur fenêtre pour les avertir de son arrivée.

Mais Jacques, qui n'était pas bête, en conclut que tout cela était en faveur de son maître, puisque cela prouvait que celui qu'on avait pris pour un voleur, était au haut de l'échelle quand on l'en avait fait descendre plus vîte qu'il n'était monté. Ainsi, Mistriss, je vous prie, ne venez pas nous faire de vos histoires française à nous autres anglais, vous n'y gagnerez rien, car je vous préviens que nous n'aimons personne de votre race.

La gouvernante crut prudent de se retirer, en grognant en français ce que lui dictait sa mauvaise humeur.

Après s'être encore une fois débarrassé d'elle, Jacques remarqua qu'on devait remettre son maître en d'autre mains pour le garder, en observant qu'il n'avait fait aucun effort pour s'échapper, et que personne ne pouvait supposer qu'il eût eu dessein de tuer quelqu'un dont la mort ne lui rapportait rien, mais qu'il avait au contraire grand intérêt à conserver. Il prit alors encore une fois le pot, en disant : — allons, maître, à votre délivrance, je vous promets qu'il ne tiendra pas à moi que vous ne soyez sauvé. Si c'était un pauvre homme, je vous en répondrais ; mais

les Lords ont des grands parens, qui, sans être plus affligés, croyent toujours devoir le paraître. Cependant, espérez toujours que cela se tournera bien. Allons, Thomas, allez chercher le Constable, afin que nous ne soyons plus chargés de sa garde, quoiqu'il ne tiendra qu'à lui de nous la donner.

Thomas partit donc pour aller chercher le fermier Painter qui venait de se lever : il lui conta, d'une manière assez confuse, tout ce qui s'était passé pendant la nuit, et finit, en disant qu'il était probable qu'à la fin des assises, son maître pourrait bien danser sur rien.

Le fermier étonné, retourna avec lui et trouva tout le monde encore dans la cuisine, attendant

le quatrième pot de bière que Jacques mit dans ses mains à son arrivée. Painter essaya de s'instruire de tous ces évènemens un peu mieux que ce qu'il avait pu apprendre de Thomas.

— Je ne sais pas ce que Thomas vous a dit, reprit Jacques, mais songez, que je vous remets mon maître et qu'il n'est plus à ma charge. Je n'ai donc plus à me mêler de cette affaire que pour répondre au jury, ou au Coroner, s'ils me questionnent. — Milord est donc mort, voisin, dit Painter à Horton ! — Cela n'est que trop vrai, répondit-il d'un ton piteux. — Et où est-il ? — Dans le jardin, sous la fenêtre, dit Jacques. — Quoi, seul ! — Oui, sûrement : je crois, qu'il n'a pas besoin de

compagnie. Il n'y a pas de danger qu'il s'enfuie. — C'est vrai, Jacques, cependant il eût été décent que quelqu'un l'eût veillé, établissez donc une garde près de lui. — Cela se peut, car je suppose qu'on ne travaillera pas aujourd'hui. — Avez-vous envoyé chercher un chirurgien ? — Non, vraiment : je crois qu'il n'a besoin que de notre vieux charpentier pour lui faire une bière. — Cela peut-être, mais, pour un homme de son rang, il aurait été à propos de faire venir quelqu'un de l'art, il aurait pu extraire les balles. — Avez-vous entendu dire, que cela aie jamais guérie quelqu'un qui a eu pendant une heure deux morceaux de plomb dans la cervelle ? En ce cas, il n'est pas encore trop tard pour en faire l'expérience. — Non,

non : je conviens, que ce serait de l'argent perdu, mais visitons le corps.

Jacques l'accompagna dans le jardin, et tous deux furent du même avis qu'il était completement mort. — Mais comment, dit Painter, s'était-il perché sur cette échelle d'où Horton l'a fait descendre? — Cela, c'est ce que je ne puis vous dire. Depuis quelque tems, il s'est passé dans notre maison des choses que je n'ai pas encore bien éclaircies. Il y a un mois, mon maître a été à Londres pour payer sa rente, à ce qu'il nous dit, et il revint avec deux Dames ; mais il fit si bien qu'à son arrivée, tout le monde dans la maison était couché et dormait. Le matin, nous apprîmes qu'une jeune personne, dont on disait la

tête dérangée, était arrivée pour sa santé avec sa gouvernante, qu'elle était fort mal et ne pouvait quitter sa chambre. Comme cela ne nous regardait pas, je n'y fis pas grande attention ; tant y a que, folle ou non, la nuit dernière Miss a trouvé moyen de faire usage de ses jambes et est allée je ne sais où ; et c'est sa fuite qui est cause de tout cet accident. — Contez-moi donc bien tout, Jacques, il me paraît que ceci va nous donner de la besogne. — Oui, je vous en réponds : tout cela s'engraîne l'un dans l'autre. Alors il se mit à raconter tout ce qui savait, et finit par dire que quelqu'un, qu'il soupçonnait le défunt, était déjà venu déguisé avant et après l'arrivée de la Demoiselle. — Si tout se découvre,

vre, je parie, dit le Constable, que c'était sa maîtresse. L'avez-vous vue, Jacques ? — Non, mais notre maître nous a donné hier son signalement, et nos filles qui l'ont apperçue, disent qu'elle est horriblement belle. — Cela doit être; Milord n'a que la récompense de ses crimes. Il l'avait peut-être enlevée à ses parens qui se désolent pour cette jolie créature. Elle est probablement innocente, puisqu'elle s'est enfuie. Je gagerais qu'il l'a enlevée de force. — Cela est assez vraisemblable, à la manière dont elle s'y est prise avec sa gouvernante dont il raconta l'histoire. Quand elle l'aurait tuée, il n'y aurait pas eu grand mal, elle ne vaut pas mieux que Milord. Le fâcheux est que le pauvre Horton

pourrait bien en souffrir. — Dans le vrai, il n'avait pas besoin de se mêler de toute cette affaire, car il paraît qu'il était complice de Milord. C'est vrai, comme l'Evangile, le crime ne reste jamais impuni. Je voudrais seulement savoir où cette pauvre petite est cachée. Je desirerais connaître son histoire et lui être utile, si je le pouvais ; mais il nous faut aller chercher le Coroner avant d'aller plus loin, il nous dira ce que nous avons à faire. En attendant, Jacques, vous garderez votre maître ; et, prenant alors brusquement congé d'Horton et de sa femme, il monta sur son cheval qu'il mit au galop et passa, comme nous avons vu, devant la ferme de Willington sans vouloir s'arrêter de peur de manquer le Coroner.

CHAPITRE VII.

UNE heure s'était écoulée depuis que Painter avait donné la nouvelle qui avait rendu si malheureuse l'innocente Idamia. Tancrède, qui partageait vivement son inquiétude, proposa d'aller au-devant de lui et engagea Idamia à se coucher en attendant; mais, elle déclara qu'il lui serait impossible de dormir tant qu'elle pourrait craindre la mort de madame Dupré. Il fut donc convenu que Tancrède irait avec Willington à la rencontre de Painter, et qu'à leur retour, Mistriss Willington aurait soin de l'avertir à tems pour se cacher dans une chambre voi-

sine d'où elle pourrait entendre tout ce qui se dirait. Tancrède se promit bien, si la gouvernante était morte, de le lui cacher ; et, en allant avec le fermier sur le chemin de Painter, il lui dit que, si cette crainte se réalisait, il lui confierait quelque tems sa femme pour dérouter les poursuites du Lord Clarancourt qui ferait tous ses efforts pour tirer parti de cette malheureuse circonstance, le testament du père le nommant héritier, si Idamia mourait avant sa majorité.

Alors, Monsieur, soyez sûr qu'il la fera pendre, s'il le peut. Je ne sais pas ce qu'on peut obtenir des Hortons avec de l'argent, je ne crois cependant pas qu'il soit assez méchant pour vouloir la mort d'un

homme ; mais enfin, il est bien connu qu'il fait la contrebande, et il vaut mieux être sur ses gardes. Comme dit le proverbe, un homme averti en vaut deux et Monseigneur sait que ma vie et celle de ma femme sont à ses ordres et à ceux de Madame. — Quand Painter nous aura mis au fait, nous pourrons mieux nous décider. A ces mots, le Constable parut, et, Willington arrêtant son cheval, lui dit qu'il ne le laisserait pas aller qu'il n'eût satisfait sa curiosité sur ce qui se passait dans le voisinage. — Avez-vous trouvé le Coroner ? — Oui, et il était tems, car il allait monter en voiture pour être toute la journée dehors. — Cela l'aura-t-il contrarié ? — Je le crois, mais je lui ai dit que l'affaire ne

souffrait pas de délai. Mais laissez-moi aller, car il faut que je convoque le jury pour s'assembler au Manoir.

Tancrède, à ces mots, pâlit au point que Painter, s'il l'eût regardé, n'aurait pu douter de l'intérêt qu'il prenait à cette affaire.

— Vous voyez, dit-il, que je n'ai pas de tems à perdre. — Vous avez le tems d'en convoquer une douzaine, dit Willington dont la curiosité redoublait : ainsi, je ne vous lâche pas que je ne sache la cause de tout ce tapage. Vous pouvez parler devant Monsieur qui est venu ce matin de Bath à cheval, pour mesurer ce pré que nous devons enclore. — Vrai, voisin, je n'ai pas un moment à perdre ; il est arrivé des choses

bien étranges au Manoir, et je crains qu'Horton ne s'en tire mal. — Quoi donc ! a-t-il enfin été pris, et a-t-il fait feu sur quelqu'employé ? Vous pouvez bien nous le dire, nous n'avons ni l'un ni l'autre rien à démêler dans cette affaire. — Quant à cela, il importe assez peu que cent personnes l'entendent, car, sûrement, cela sera demain dans la gazette de Bath. J'ai vraiment pitié du pauvre Horton ; car, quoiqu'il fasse la contrebande, il est assez bon voisin. Je crains bien qu'il ne lui arrive malheur ; car enfin, s'il évite d'être pendu, il sera toujours regardé comme un meurtrier. — Qu'a-t-il donc fait pour mettre son col en danger, cria Willington qui devinait toute l'impatience de Tancrède ? — Dieu

sait que je ne prétends point le condamner, il n'est pas encore jugé ; au surplus, ce que je dirai ne signifie rien. Si vous étiez un peu plus près, je vous mettrais du jury et vous sauriez mieux les circonstances de cette affaire que je ne puis vous les dire.

Un regard de Tancrède engagea Willington à lui répondre : — Je ne m'y refuse pas, j'en serai quitte pour prendre un cheval, ainsi vous pouvez me nommer. — Soit : vous serez à la tête de ma liste, et peut-être choisi pour Président. — De tout mon cœur, mais à présent, dites-nous donc ce qu'a fait Horton ? — Eh bien ! il a tué d'un coup de fusil son propriétaire, Milord Clarancourt. Croyez-vous qu'il évite la potence, si on peut

prouver qu'il l'a fait volontairement ?

Tancrède, aussi réjoui qu'étonné de cette nouvelle, répéta :--- Le Comte de Clarancourt ! — Lui-même, Monsieur, je puis vous l'assurer, je l'ai vu, ce matin, dans le jardin d'Horton, roide comme une barre. Mais, vous avez l'air étonné ? Connaissiez-vous le Comte ? — Je l'ai vu quelquefois, mais je suis curieux de savoir ce qui a pu engager Horton son fermier, à ce que vous dites, à en venir à cette extrêmité contre lui. — Toujours parler dessèche le gosier, reprit Willington : si vous vouliez, Monsieur, nous retournerions à la maison avec le voisin, et là, il nous conterait son histoire en buvant un verre d'ale

ou de cidre, comme il le voudrait.

Tancrède, qui ne craignait plus pour Idamia et qui desirait la rassurer, appuya si fortement cette proposition, que Painter ne pût s'y refuser ; et, tout en marchant vers la maison de Willington, il leur conta tout ce que Tom lui avait appris.

Mistriss Willington, qui était au guet, prévint Idamia qui passa de suite dans la chambre voisine ; mais, lorsqu'ils furent un peu plus près, elle l'assura que Monseigneur et son mari avaient l'air trop gai pour soupçonner qu'elle eût quelque chose à craindre.

Le *Constable* descendit de cheval, on apporta du pain et du fromage et on lui demanda ce qu'il

préférait de l'ale ou du cidre. — Le dernier, dit-il : je n'aime point à boire le matin, mais, puisque vous le voulez absolument, j'avalerai seulement une bouchée et je me rincerai la bouche avec un verre de cidre, je ne serai que trop obligé de boire aujourd'hui. — C'est vrai, dit Willington : mais répétez-nous donc ce que vous nous disiez tout-à-l'heure. Après s'être muni d'un bon verre de cidre, le Constable se mit donc à raconter d'une manière fort prolixe ce qui s'était passé entre Jacques et lui ; il assura que la jeune Dame était la maîtresse de Milord ; il applaudit au parti qu'elle avait pris de fuir un homme qui la retenait par des moyens aussi coupables ; il espérait, puisqu'elle n'avait plus rien

à craindre, qu'elle ne s'était pas noyée de désespoir. — J'espère bien, dit la fermière, qu'elle n'a pas à craindre une pareille fin ; mais, je vous prie, qu'est devenue la vieille Française qui avait été prise comme un rat dans une ratière ? — La Française ! je ne l'ai pas vue ; mais Jacques m'a dit qu'elle était devenue folle depuis la mort de Milord ; elle dit qu'elle est ruinée, perdue, que sais-je ? Quand cette vieille coquine aurait eu la tête cassée, il n'y aurait pas eu grand mal. Cette canaille-là perd plus de jeunes filles que nous autres hommes. Mais, que croyez-vous, Monsieur, qu'il arrive à Horton ? Ne pensez-vous pas, après avoir tué un si grand Seigneur, qu'il aura de la peine à s'en tirer ?

— Je ne crois pas, dit Tancrède, que le rang du mort puisse aggraver son affaire ; il n'est, au contraire, pas vraisemblable qu'il ait eu dessein de tuer un homme de qui il avait sûrement beaucoup à attendre. — C'est ce que je dis, reprit Willington : je vous promets qu'il ne sera pas pendu, si je suis du juré ; car enfin, chacun a le droit de tuer un homme qui veut forcer sa maison. Qu'importe que ce soit un Lord, ou un misérable? Eh ! qui pouvait les distinguer dans l'obscurité, déguisé comme il était? Quant à sa Seigneurie, elle n'a que ce qu'elle mérite pour avoir voulu ôter la liberté à une jeune Dame. — Bien sûr, s'écria la fermière : Eh bien ! c'est un Lord de moins ; il y en a tant qui ne valent pas grand'-

chose, celui-là ne fera plus de mal.

Willington fut du même avis, Painter appuya. — Cependant dit-il, Milord n'était pas mauvais maître, et quand Horton s'en tirerait, il est toujours probable qu'il perdra sa ferme. — Je ne savais pas, dit Tancrède, que le Comte eût des biens dans ce pays. — Aussi, le Manoir, reprit Painter, n'appartient-il pas proprement à Milord. C'était autrefois un bien de la famille Richardson dont on conte d'étranges histoires, Dieu sait ce qui en est. Enfin, ils se sont tous ruinés, et un M. Stanley a acheté le bien. Si je ne me trompe, il était le premier mari de Lady Clarancourt et il lui a laissé le Manoir, mais seulement en usufruit. Cette ferme doit revenir à quelqu'un qui

demeure à Bath, à ce que m'a dit M. Ellis notre Coroner qui s'étonnait qu'un homme aussi fier que Lord Clarancourt se fût assez familiarisé pour mettre un de ses tenanciers dans son secret et pour venir chez lui déguisé. Il parlait avec un autre Monsieur d'un procès, je ne sais pas si la jeune Dame n'y est pas intéressée ; mais comme cela ne me regardait pas, je n'ai pas bien écouté. Enfin, dit-il en se levant, souvenez-vous, Willington, que votre nom sera à la tête de ma liste. — C'est bon, répondit-il, je ferai de mon mieux pour sauver le pauvre Horton, quoique je n'approuve pas plus que vous qu'il ait consenti à faire de sa maison une prison pour cette pauvre Dame ; mais ce coquin de Lord la

lui aura faite aussi noire qu'elle était blanche, et puis toute son existence dépendait de lui. — Ce que vous dites est vrai, Willington, et je desire que vous y réussissiez, mais les onze autres ne seront peut-être pas de votre avis. — Cela se peut, mais je puis vivre aussi long-tems qu'eux sans manger, ni sans boire ; et on ne peut le condamner si nous ne sommes tous du même avis. Je veux périr, si je ne les tiens pas une semaine avant que le pauvre Horton fasse le saut. Painter rit beaucoup de sa détermination ; il remonta à cheval et partit au galop, en rappellant à Willington que le Jury serait pour cinq heures.

CHAPITRE VIII.

Le *Constable* ne fut pas plutôt parti qu'Idamia sortit de sa retraite. Son époux la félicita, en l'embrassant, de n'avoir plus rien à craindre pour madame Dupré qui aurait bien mérité de souffrir davantage de son infâme conduite. — Ah ! mon cher Tancrède, elle est bien assez punie par la mort prématurée de son protecteur. Comme on peut dire avec vérité que l'homme ne peut scruter les moyens de la providence ! Milord ne soupçonnait pas que sa trahison envers moi le conduirait à la mort. — De pareils crimes, mon Idamia, doivent recevoir des châtimens pro-

portionnés. Il a bien des reproches à se faire relativement à vous et à Lady Elmire, mais il a des comptes encore plus terribles à rendre au tribunal où il va comparaître. Mais laissons ses mânes en paix, oublions et pardonnons ses crimes, quoique personne n'en ait plus souffert que nous. Nous avons été trop spécialement protégés par la providence pour oser nous plaindre, et le récit de mon extraordinaire histoire vous le confirmera. Mais, puisque les choses ont pris un tour si sérieux, je ne suis plus si pressé de retourner à Londres. Il suffira que j'aille à Bath pour dépêcher un exprès au Prince de Zulenstein et au Baron de Dervat, de qui j'ai pris congé si brusquement qu'ils peuvent être inquiets

de moi. Je dois aussi leur apprendre notre heureuse rencontre et les nouveaux évènemens arrivés au Manoir. J'avoue que je desire ne pas quitter ce pays avant que le Juré ait prononcé sur le sort d'Horton.

— Si Monseigneur vouloit accepter notre dîner, dit Willington, je porterais la lettre qu'il veut envoyer de Bath. Je peux y être en cinq quarts d'heure à cheval et être revenu long-tems encore avant dîner. Monseigneur peut se souvenir que j'ai eu un poulain de la vieille *Brandy*, il va prendre à présent cinq ans, il est très-vîte et ne se lasse jamais. — Oui, mon ami, je m'en souviens et j'en ai toujours bien préjugé. En ce cas, donnez-moi de l'encre et du papier

et j'écrirai une lettre que votre garçon portera à Bath. J'y joindrai un mot pour le maître de poste qui expédiera un exprès. Un quart d'heure de plus ou de moins ne fera pas grand'chose, et vous devez vous souvenir que vous serez probablement le Président du Juré. — Cela n'y fait rien, je veux être le messager de Monseigneur, je serai plus sûr que votre lettre sera remise. Je serai de retour dans trois heures au plus tard, c'est-à-dire avant onze heures, et nous dînerons à deux, si cela peut convenir à Monseigneur. — Parfaitement, reprit Tancrède, car je compte vous accompagner ce soir chez Horton. A propos, vous pourrez ramener le cheval que j'ai pris à l'auberge où j'ai laissé ma voiture.

Willington alla seller le jeune *Brandy*, pendant que Tancrède écrivait ; puis il dit tout bas à sa femme qui venait de prendre au huchoir une couple de poulets, qu'ils seraient sûrement trop durs pour être bons à dîner ; qu'elle tînt le feu et de l'eau chaude tout prêts, et qu'il rapporterait quelque chose du marché. Il se hâta de changer d'habit, prit la lettre de Tancrède, un panier et le cheval de main.

Alors, Tancrède insista pour qu'Idamia se coucha quelque tems ; et, malgré son extrême curiosité, elle consentit à son desir. Mistriss Willington lui prépara son lit et lui servit de femme de chambre. Comme elle n'avait plus d'inquiétude, elle fut bientôt plongée dans

un profond sommeil. Pendant ce tems, Tancrède fit sa toilette et alla revoir avec intérêt les lieux où il avait passé son enfance. Il visita le champ qu'il avait labouré, il caressa le vieux Tigre qui le reconnut. La vieille Brandy leva la tête dès qu'il l'appella, et elle voulut s'avancer vers lui, les vaches même le reconnurent. Tout ce qui était animé et inanimé lui rappellait des souvenirs, et ses idées se reportaient vers celui qui secoure l'innocent, élève le juste et réduit en poussière l'orgueilleux oppresseur. Il demanda à Mistriss Willington des nouvelles de tous ses anciens amis.

Pendant ce tems, Willington arriva à Bath où son premier soin fut de remettre sa lettre au maître

de poste qui, suivant la demande qu'on lui faisait, expédia sur-le-champ un exprès. De-là il conduisit le cheval qu'il devait remettre à l'auberge, où il vit l'élégante voiture que Tancrède y avait laissée. Le garçon d'écurie lui demanda s'il reviendrait bientôt. — Je le crois, mais je n'ai d'autres ordres que de laisser le cheval ici. Il entra après dans la maison où il demanda deux bouteilles de vin du meilleur qu'on pût lui donner.

Pendant que le garçon allait chercher le vin, il vit dans le garde-manger deux bons poulets et un quartier de porc frais qu'il fit mettre aussi dans son panier et repartit sur-le-champ.

Tancrède n'était pas de retour de la promenade lorsqu'il arriva

et Idamia dormait encore. La fermière se mit à préparer les provisions qu'il apportait, pendant que leur garçon nettoyait la vaisselle, et mettait le couvert. Le bruit qu'ils faisaient finit par éveiller Idamia qui, croyant le dîner déjà prêt, se hâta de se lever. Willington lui offrit de la conduire au-devant de Tancrède, et la fermière promit de les avertir dès que le dîner serait servi. Elle avait été quelque tems cuisinière auprès d'une vieille fille, et jamais elle n'avait été aussi fière de son talent pour la cuisine. Elle se servit pour les sauces d'un beau jambon qui était destiné pour le souper de la moisson, et elle joignit aux provisions de son mari un pudding aux pommes et une tartre aux prunes.

prunes. Quand elle eut admiré un moment le bel arrangement de ce superbe dîner, elle frappa un vase de bois dans un sceau à lait.

Tancrède, que son épouse et Willington venaient de rejoindre, s'écria alors : — Voilà la cloche qui sonne. Idamia approuva fort cette manière d'avertir. — C'est celle du pays, dit le fermier : elle nous est fort utile pour rappeller nos gens des champs, car, ici, chacun de nous a sa batterie.

Le repas magnifique qui les attendait, surprit réellement Tancrède qui en fit de grands complimens à la fermière. Le fermier offrit son vin en disant qu'il en avait oublié le nom, mais qu'il espérait qu'il serait bon. — Très-bon, mon cher Willington, mais songez

à ce que vous devez faire ce soir. — C'est vrai, Monsieur, et je vous promets de garder le jury une semaine plutôt que de laisser périr Horton ; il faut donc que je me munisse contre leur obstination. Mais avez-vous toujours le dessein de m'accompagner au Manoir ? -- Sans doute : car j'espère obtenir du Coroner de voir les papiers que le défunt pouvait avoir sur lui, et qui nous donneront peut-être de grandes lumières. Je suis aussi curieux de savoir ce que les Horton et madame Dupré pourront dire pour se justifier d'avoir tenu mon épouse prisonnière, uniquement pour plaire à Milord. Choisissez donc, ma chère amie, si vous préférez rester ici avec Mistriss Willington, ou chercher un logement dans l'au-

berge la plus voisine de votre ancienne prison. Je ne vous demande point de m'y accompagner, car tout doit y être en confusion. — Qu'importe où je loge, mon cher Tancrède, si je suis avec vous. Vous savez que j'avais le pressentiment, quand vous m'avez quittée, que nous serions long-tems sans nous retrouver. J'ai tant souffert depuis ce tems que j'ai moins de courage que jamais. Je sais que je n'ai plus rien à craindre de Milord, cependant je ne puis être tranquille qu'autant que je me verrai sous votre protection immédiate. Je desire aussi voir cette pauvre Dupré et lui pardonner. N'étant plus l'agent de personne, elle nous aidera peut-être à retrouver ma bien chère Elmire.

--Je l'espère aussi, ma bonne amie, et c'est pour cela sur-tout que je desire examiner les papiers du Comte. Si vous avez tant de répugnance à me quitter, je n'ai aucune raison pour vous empêcher de me suivre. Je crains seulement que ce dont vous pourrez être témoin, ne vous affecte vivement. Je vous demanderai toutefois de ne point voir les Hortons et madame Dupré, avant que le Jury ait prononcé.... Willington, vous me paraissez assez bien avec le *Constable* pour nous procurer une chambre particulière. — Laissez-moi faire, Monseigneur : mais pourquoi ne pas revenir coucher ici, nous pouvons bien vous donner notre lit et coucher au grenier ? — Je vous remercie, mon bon ami,

comme nous comptons partir demain à la pointe du jour, ce serait vous déranger fort inutilement. Je vous prie d'envoyer *Tom* commander une chaise à l'auberge, elle nous y ramènera quand tout sera fini. — Il va partir sur-le-champ ; dépêchez-vous, Tom, et ne vous amusez pas à bavarder. Tom comptant bien qu'il serait récompensé, se hâta de faire sa commission. Cependant, il était fort étonné de voir l'ancien apprentif de son maître, car il l'avait reconnu, être devenu un si grand Seigneur. Il savait son histoire par cœur à force de l'avoir entendu répéter à Mistriss Willington, et il faisait des vœux pour que pareil bonheur pût lui arriver.

La fermière donna alors le café,

elle s'étendit long-tems à ce sujet sur l'accroissement du prix des denrées, et elle en aurait dit bien davantage si la voiture n'était arrivée. Le fermier se hâta de brider le bidet de sa femme, le jeune Brandy ayant déjà fait une assez bonne course, et la compagnie se prépara à partir.

Il serait trop long de raconter tous les complimens de Mistriss Willington et tous les remercîmens de Tom quand notre héros lui donna, pour payer sa course, la valeur d'une année de ses gages. Enfin ils partirent tous comblés de bénédictions.

CHAPITRE IX.

PENDANT cette course, Tancrède ne put causer de suite avec Idamia. Willington ne quittait pas la portière. Il avait toujours quelque chose à dire à chaque objet qu'ils appercevaient, et c'était le sujet d'une longue histoire ; de sorte que Tancrède et son épouse étaient au fait de tout le pays avant d'arriver au Manoir. Ils en étaient encore à quelque distance, lorsqu'ils rencontrèrent Painter monté sur sa bête et qui leur criait : — Allons donc, Willington, tout le monde vous attend. Je n'ai jamais vu pareille cohue, je crois que toute la Comté assiège la maison d'Horton;

d'ordinaire, on a assez de peine à assembler un Jury, ici, c'est à qui voudra en être. Maître Painter, dit l'un, mettez-moi sur la liste. Ne m'oubliez pas, mon cher ami, dit l'autre : mais, leur dis-je, je ne peux pas mettre tout le monde. Enfin, votre nom est en tête, je vous l'avois promis. Pour me débarrasser d'eux, j'ai monté mon *puney* pour vous avertir, car le Coroner commençait à s'impatienter, quoiqu'il m'ait fort loué d'avoir choisi un homme de votre importance et aussi indépendant. Mais, dit-il plus bas: qui est dans cette voiture ? Sont-ils intéressés dans cette affaire ? N'est-ce pas le Commissaire à terrier que j'ai trouvé ce matin avec vous ? — Sans doute c'est la personne que vous

avez vue avec moi, mais il n'est pas plus Commissaire à terrier que vous. Je vous conterai tout cela une autre fois. Cette jeune Dame est son épouse, et, croyez-moi, vous vous trouverez bien de les obliger. Je leur ai promis que vous leur procureriez une chambre avec du feu, pendant l'examen qui les intéresse plus que vous ne pouvez le supposer. — Ce sont vos amis, Willington, cela me suffit. Il me semble qu'il connaissait Milord; si Horton reçoit son congé, il pourrait me protéger.

Willington, sans lui répondre, lui proposa d'aller devant pour faire préparer une chambre. Painter y consentit. Ils dirent donc au postillon de ne pas se presser et se hâterent tous les deux d'arriver au

Manoir. Chemin faisant, le Constable apprit à Willington que, presqu'au moment de son retour au Manoir, il y était encore arrivé une étrange aventure. — Quoi ! la vieille Française s'est-elle pendue ou noyée ? -- Non, elle s'est mise au lit et répète toujours qu'elle est perdue. — Cela pourrait bien être, mais qu'est-il donc arrivé ? — Je crois que le diable veut se jouer de nous aujourd'hui. Un moment après mon retour, comme je causais dans le jardin avec Jacques qui, pour avoir beaucoup bu d'ale, n'en était pas plus clair dans ses récits, une chaise à quatre chevaux est entrée dans la cour. Je sors pour savoir ce que c'est, et je vois sortir deux vieux Messieurs qui, me prenant pour le maître,

me demandent si le Lord Clarancourt n'est pas dans la maison ? — Non, Messieurs, dis-je, il est dans le jardin. — Je veux le voir sur-le-champ, dit celui qui paraissait le plus vieux.

Le croyant quelque fameux docteur qui voulait entreprendre sa cure, je le conduisis au lieu où il était étendu. Quand ils le virent, ils parurent fort étonnés et demandèrent si c'était réellement là Lord Clarancourt ? — Je n'en suis pas sûr, Messieurs, mais on me l'a dit. Comme je n'ai jamais vu Milord vivant, je ne puis assurer que ce soit lui qui soit mort.

Je n'ai jamais vu personne dans un pareil trouble. Ils examinèrent d'abord le cadavre, se regardèrent après, puis se mirent à parler la-

tin, je crois, car je n'entendais pas un mot de ce qu'ils disaient. — Ne saviez-vous pas, Messieurs, leur dis-je, que Milord était mort? — Non, dit le plus jeune : nous n'avons jamais été plus surpris. — Je vous prie, y a-t-il déjà long-tems ? Quelle est la cause de sa mort ? — Milord a été tué d'un coup de feu à la pointe du jour. — Grand Dieu ! reprit le plus vieux, et où est celui qui l'a tué ? — En sûreté, Monsieur, car je compte qu'il sera pendu pour sa peine. Je vous le dis, voyez-vous, parce que vous me paraissez des parens de Milord.

Alors ils se mirent à courir dans le jardin, tellement que je croyais qu'ils étaient fous. Ils parlaient toujours leur latin, lorsque le plus vieux qui me faisait pitié, vint à

moi les larmes aux yeux et me demanda s'il pouvait voir le prisonnier? -- Certainement, lui dis-je: il est à la garde d'un Constable de mes confrères, que j'ai fait avertir pour m'aider dans tout ceci.

Nous entrâmes donc dans la maison avec le vieux Monsieur qui tremblait si fort que j'avais peine à le soutenir. Enfin, nous arrivâmes dans la cuisine où étaient Horton, sa femme, Jacques, Thomas et l'autre Constable. Je lui montrai alors le fermier, en lui disant que c'était le prisonnier. Vous me croirez, si vous voulez, mais il recouvra ses jambes en un tour de main et il se trouva tout-à-fait bien. Il avait l'air au comble de la joie, je ne sais pourquoi, car sa conduite me paraissait fort

extraordinaire. — Est-ce là réellement l'homme qui a tué Milord, demanda-t-il? — Malheureusement pour lui, Monsieur, répondis-je: ce ne peut être que par accident, car c'est un très-bon homme. -- Ah! mon ami, il a débarrassé le monde d'un grand coquin Je sais que nous ne pouvons empêcher l'action de la loi, et j'avoue que je craignais que Milord ne dût sa mort à quelqu'autre. — Si c'était un coquin, il me semble qu'il n'importe guère qui la lui a donnée.

Horton parut revivre en voyant qu'il n'était pas venu pour lui faire du mal. — Mais dites-moi, je vous prie, ajouta-t-il: n'est-il pas venu ici un jeune homme à-peu-près dans le même tems où Milord a été tué, ou plutôt un peu après.

— Non pas que je sache. Personne d'étranger ne s'est présenté depuis la mort de Milord. — Y a-t-il quelque Dame ici, reprit le plus jeune? — Je lui dis tout ce que je savais sur le compte de celle qui s'était échappée; que la poursuite d'Horton après elle avait été cause de ce qu'il avait tiré sur Milord ; et je leur demandai s'ils voulaient voir la vieille Française.— Non pas tout-à-l'heure , dit le plus vieux ; mais je demande qu'on la garde jusqu'à l'arrivée du Coroner qui , probablement à ma requête , la fera arrêter ; et Jacques se chargea de veiller sur elle. Le vieux Monsieur ajouta qu'il n'y avait pas grand mal que Milord n'eût pas survécu à sa disgrace.... Je ne sais pas ce qu'il voulait dire par-là ; mais je sup-

pose que la gouvernante paiera cher ce qu'elle a fait, car ces Messieurs ont paru fort tristes, quand ils ont su qu'on n'avait pu découvrir de quel côté la jeune Dame qui était chez Horton, était allée ; et puis ils se sont remis à parler latin. Mais, Willington, vous avez l'air tout réjoui de mon histoire. Connaîtriez-vous ces vieux Messieurs ? Ils sont, ma foi, gens de bonne mine. — Je les suppose quelques parens de la jeune Dame, mais que sont-ils devenus ? — Vous allez le savoir : ils ont voulu attendre le Coroner qui leur dirait ce qu'ils devaient faire de ma seconde prisonnière ; puis ils m'ont demandé s'il n'y avait pas quelqu'auberge voisine, où ils pûssent se reposer quelques heures. Je leur ai dit qu'il y en avait une

à un mille plus loin, et ils se sont décidés à y aller. Ils ont voulu voir encore le mort, et, après l'avoir bien examiné, le plus vieux m'a demandé s'il n'avait point encore été fouillé. J'ai répondu que personne ne l'avait encore touché; qu'il fallait que tout restât intact jusqu'à ce qu'il fût examiné par le Coroner et le Jury. A peine m'écoutèrent-ils, ils se remirent à se promener dans le jardin en se parlant fort vivement et s'arrêtant de tems en tems. J'aurais donné cinq schellings pour entendre le latin; mais, quoique j'aie été assez longtems à l'école, je n'ai jamais pu rien apprendre.

Enfin, ils revinrent à moi et me prièrent de tâter dans la poche de son habit pour savoir s'il avait des

pistolets. Comme je n'avais rien à risquer en leur rendant ce service, je fis ce qu'ils me demandaient, et je trouvai deux pistolets avec de la poudre et des balles. Le vieux crut remarquer qu'il y en avait un qui paraissait avoir été tiré nouvellement, et cela parut lui donner de l'inquiétude. Cependant, je me hasardai de lui demander s'il croyait que Milord eût quelque dessein, en prenant avec lui des armes à feu; car j'avais bien envie de savoir ce qu'il répondrait. — Probablement, mon ami, répondit-il. — Peut-être, dis-je, cette circonstance sera-t-elle favorable pour son fermier ? — Je ne peux dire ce que le Jury en pensera; et il me pria de remettre les armes où je les avais prises. Puis il me

demanda, s'il n'y avait eu aucun jeune homme tué ou blessé ce matin ? — Je ne crois pas qu'il soit arrivé d'autre malheur dans ce pays, ni qu'il soit venu de jeune homme dans ce canton, car je ne pensais plus à celui qui vient dans la chaise, c'est peut-être de lui qu'il voulait parler ? — Comment puis-je le savoir, dit Willington ? Painter continua. Ils me demandèrent, quand le Coroner viendrait ; et, me mettant deux guinées dans la main, ils me dirent de boire à leur santé, je ne pouvais pas refuser de leur répondre. Ils montèrent après dans leur voiture qui me parut fort brillante, et j'indiquai aux postillons l'auberge d'Edouard Betton. Ainsi, la mort de Milord portera du bled à

son moulin et au mien ; et cependant , ce matin , je ne comptais guère recevoir un sol de personne. Il faut donc que je leur fasse dire à présent que le Coroner est arrivé et que le Jury va prêter serment ; et, comme j'aurai le droit d'entrer et de sortir de la chambre , pour les payer de leur générosité, je les instruirai de ce qui se passera.

Leur arrivée au Manoir mit fin à leur conversation. Painter s'occupa avant tout de faire préparer une chambre pour les amis de Willington , la maison avait du logement. Il fit faire ensuite du feu dans un parloir , en observant que les vieux Messieurs seraient peut-être bien aises d'en profiter.

— Cela doit être au choix de mes amis , dit Willington en ouvrant

la portière de la chaise qui arrivait au même moment ; et il les conduisit lui-même dans la chambre qu'on venait de préparer. Il allait parler des deux Messieurs, quand Tancrède lui demanda de le mener près du corps de Lord Clarancourt, et recommanda à Painter qui les avait suivis, d'empêcher que personne ne vînt importuner sa femme. Ce fonctionnaire, qui ne s'était jamais vu un homme d'aussi grande conséquence, lui promit de mettre en sentinelle quelqu'un des curieux qui s'étaient rassemblés, pouvant disposer de tous ceux qui n'étaient point du Jury. Il chargea donc le fils d'un fermier voisin de garder Idamia de la foule ; et il s'y mêla avec Willington et Tancrède qui pénétra enfin dans

le jardin, où il vit, pour la dernière fois, l'homme qu'il avait tant de droits de mépriser et de haïr.

On avait par décence jetté un drap sur lui, et deux vieilles femmes étaient commises à sa garde jusqu'à ce que le Jury l'eût examiné. Les deux vieilles gardiennes firent d'abord beaucoup de difficultés de le découvrir, mais, quand elles apperçurent le Constable, elles levèrent le drap avec toute la solemnité dont elles étaient capables. Un coup-d'œil suffit à notre héros, qui, si il n'eût pas été prévenu, n'aurait peut-être pas reconnu les traits d'un homme qu'il avait aussi peu vu la veille, il n'avait d'autre desir que de le combattre ; en ce moment, il demanda au ciel que son ignominie

s'enfermât avec lui dans son tombeau. Il se promit de ne jamais murmurer contre la providence de qui il se plaignait, il y avait bien peu de tems. Il éprouvait, en ce moment, sa justice, et il résolut d'avoir une confiance sans borne dans le pouvoir qui l'avait jusqu'alors si évidemment protégé, pendant que le scélérat, dont il avait éprouvé les persécutions, avait reçu la peine de tous ses crimes.

Pendant qu'il était absorbé dans ces réflexions, on appella Painter, qui lui dit, pardon, Monsieur, on va faire prêter le serment au Jury. — Un moment, reprit Tancrède : veuillez, je vous prie, dire au Coroner que je demande à lui parler auparavant. — J'y vais,

Monsieur, dit Painter. Mais, dit-il en s'arrêtant à la porte du jardin, Willington, voilà les personnes dont je vous ai parlé en venant. — J'en connais un, dit Willington : et, au même instant, Tancrède qui reconnut le Prince de Zulenstein et le Baron de Dervat vola dans leurs bras. Le premier était celui qui était venu le retirer de chez Willington.

En voyant leur joie de se revoir, le Constable accabla Willington de questions, et se contenta de crier dans la maison : — Me voilà. Willington lui répondit : — Je n'en sais pas plus que vous, seulement je vous dirai, comment je connais le plus âgé. Mais faites toujours la demande de mon ami au Coroner.

Pendant

Pendant ce tems, Tancrède et ses deux amis s'étaient expliqués; et le prince de Zulenstein dont la mémoire était aussi bonne que celle de Willington, s'approcha de lui, et lui prenant la main avec amitié : — Si j'avais pensé plutôt, mon bon ami, que votre maison fût aussi près, j'y aurais cherché ce jeune homme qui nous a échappé hier. Nos craintes pour sa sûreté nous ont fait le suivre jusqu'à Bath, d'où nous sommes arrivés ici très-inquiets de n'y trouver aucune nouvelle de lui. Willington leur fit part alors des conjectures de Painter à leur sujet. — Je vous ai presque deviné, Messieurs, et j'avois envie de dire à Monseigneur que je croyais que les amis à qui il était si pressé d'envoyer un ex-

près, étaient dans le pays. — Vous nous avez donc écrit réellement depuis votre arrivée, reprit le Prince ? — Pouvez-vous supposer, mon cher ami, que je vous laisserais dans l'inquiétude un moment de plus que j'y serais forcé ? Sans cet accident tragique arrivé avant que je fusse chez Willington, Idamia et moi serions depuis long-tems sur la route de Londres. — Et où est cette chère enfant, s'écrièrent-ils en même tems ? — Je vais vous y conduire, leur dit-il en les précédant dans la chambre où il l'avait laissée ; il en renvoya la sentinelle, en lui donnant pour boire.

CHAPITRE X.

La joie d'Idamia fut égale à sa surprise. Elle ne s'attendait à voir ni le Prince, ni son bon protecteur le Baron de Dervat. Il ne lui manquait que sa chère Elmire pour être complètement heureuse. — J'ai idée, reprit le Prince, que nous en aurons bientôt des nouvelles, et nous réunirons nos soins pour la consoler de la perte d'un père qui méritait si peu un fille pareille.

L'arrivée de Painter interrompit la conversation. Il leur annonça que le Coroner ne tarderait pas à venir leur parler. En sortant, il rencontra Willington à qui il demanda le nom du jeune homme,

le Coroner desirant de le savoir.

— Je ne peux, dit Willington, satisfaire ni votre curiosité, ni la sienne. Tout ce que je sais de lui, c'est qu'il a été mon apprentif, et que le plus âgé de ces Messieurs est un de ceux qui sont venu le chercher chez moi, je vous ai conté tout cela dans le tems. — Quoi ! s'écria le Constable étonné : c'est ce jeune garçon si leste, votre William, vous ne plaisantez pas ? Je ne connais pas un Seigneur qui ait meilleure mine que lui. — Ni une plus grande fortune à ce que je crois ; et je le présume un beaucoup plus grand Seigneur que celui qui nous rassemble ici ; mais, je vous prie, n'instruisez personne de ce que je viens de vous dire. — Vous pouvez y compter, je

connais trop bien mes intérêts. Que nous importe ce qu'il a été ? Je suppose que ce vieux Monsieur est un de ses proches parens, car c'est sûrement de lui qu'il parlait ce matin ; et, entre nous, je crois qu'il craignait que ce ne fût lui qui eût tué Milord. — Cela se peut, mais ne babillez pas, car cette jolie femme est son épouse, et c'est elle qui s'est enfuie d'ici la nuit dernière. — Dieu ait pitié de nous, comme vous m'étonnez ! Je ne voudrais pas être dans la peau d'Horton ni de la Française, il pourrait bien leur en coûter cher.

Le Coroner les interrompit, et dit au Constable d'assembler le Jury, de prendre les noms, qu'il serait à eux dans quelques minutes ; puis il entra dans la chambre

où Tancrède était avec sa société. Quand il fut assis, le Prince lui dit qu'il le supposait instruit qu'une jeune personne avait été remise par le Comte aux soins de celui qui l'avait tué, et accompagnée d'une Française dont il avait prié le Constable de s'assurer, desirant en faire un exemple.

Le Coroner en était effectivement informé, et il savait aussi que la personne s'était évadée la nuit précédente. — Oui, Monsieur, reprit le Prince, elle était pupille de Milord, la fille unique de feu le Gouverneur Forester. Quoiqu'elle fût déjà mariée, le Comte voulait la contraindre à épouser son fils. Vous serez peut-être étonné que j'entre dans ces détails, mais ce jeune homme qui

est son époux, desirerait qu'on examinât les lettres et autres papiers que Milord peut avoir sur lui. Il présume qu'ils pourront mener à des découvertes très-intéressantes pour lui et son épouse qui, depuis un mois, était, contre toutes les lois, détenue dans cette maison.

Le Coroner, flatté de la confiance qu'on lui marquait, répondit qu'il avait bien supposé que cette détention n'avait pu couvrir que de mauvais desseins ; que l'époux de la jeune personne serait le maître d'examiner tous les papiers de Milord, et il retourna pour remplir les formalités nécessaires à l'ouverture du Jury. Willington fut nommé Président, et le Jury se transporta dans le jardin pour examiner le cadavre. Le Constable

vuida ses poches et remit ce qu'elles contenaient au Coroner. Ils retournèrent après dans la maison où, suivant sa promesse, il donna à Tancrède tous les papiers du Comte. Celui-ci promit de les lui rendre dès qu'il les aurait examinés. Le premier était la copie du bail du Manoir. — Voilà, dit-il, la récompense d'Horton. Le second était une pension pour madame Dupré hypothéquée sur la terre de de Wirksworth. — De mieux en mieux, ajouta-t-il : le défunt était encore un plus grand coquin que je ne le soupçonnais; et il présenta l'acte à ses amis en disant : il pouvait aussi-bien hypothéquer sur la lune, car Wirksworth ne lui appartenait par davantage. — Non certainement, reprit Idamia, car vous

nous avez dit que cette terre appartenait à Elmire depuis sa majorité ; ainsi la pauvre Dupré aurait été sa dupe, s'il avait vécu. -- Bien plus que vous ne croyez, ajouta Tancrède : je ne crois pas qu'on puisse pousser plus loin la fausseté.

Il ouvrit alors son porte-feuille qu'il trouva rempli de billets de banque. — Je suppose, dit le Prince, que ces billets appartiennent à votre épouse. — C'est ce que décidera le Lord Chancelier à qui je compte demander à mon retour d'être son tuteur. Je prierai le Coroner de renvoyer ce porte-feuille au Procureur du défunt avec le procès-verbal de tout ce qui aura été fait, car certainement je ne m'occuperai pas de ses obsèques... Mais voici deux lettres de pays

étranger et d'une date récente, examinons-les. Celle-ci est de Sidney-Dudley, autrement le Vicomte Deterville.

MON CHER MONSIEUR,

» J'ai été infatigable dans mes recherches pour découvrir la retraite des fugitives Elmire et Idamia. J'ai eu le bonheur de mettre dans mes intérêts le neveu de la Baronne de Freydlingham. C'est, vous le savez, le jeune homme que nous avions soupçonné dans une de nos courses de nous avoir reçus à Watteville. Il a questionné quelques valets en sous ordres du Baron actuel qui, d'après le portrait qu'on lui en a fait, doit être l'homme qui nous a tant intrigué. On le croit à présent en Angleterre. Mon

ami a aussi découvert que le Baron de Dervat a couché à Poligni en Franche-Comté, avec deux jeunes Dames que je suppose être Idamia et ma sœur. C'est de l'autre côté du Jura, et également sur le chemin de l'Angleterre. Le Baron de Watteville actuel passe pour être immensément riche ; mais le Capitaine Bouville mon ami m'a dit qu'il était si sauvage, qu'il préférait courir les montagnes avec son fusil et ses chiens, à la société. C'est en outre un grand joueur de flûte, ainsi ce doit être lui à qui nous devons un bon souper et un bon gîte ; mais Bouville ne croit pas qu'il se soit mêlé de l'évasion de nos filles. Il dit qu'il peut choisir parmi les plus grands partis de l'Europe, et qu'il n'est pas pro-

bable qu'il se soit donné autant de peine pour une femme. Si je n'avais pas fait une connaissance aussi agréable, le tems m'eût paru fort ennuyeux. Ma mère et moi attendons avec impatience la permission de vous rejoindre en Angleterre. J'espère donc. . . . .

Tancrède en resta-là de sa lecture. — Je ne crois pas, dit-il, qu'il ait hérité de la méchanceté de son père. — Trouvez-vous justes, mon cher Tancrède, reprit Idamia, ses réflexions sur le Baron de Watteville. — J'espère, ma chère amie, que vous êtes du moins convaincue que la dernière est fausse. — Vous voilà pris dans votre piège, ainsi vous avouez que vous êtes fort riche et fort sauvage. — Seriez-vous fâchée d'être Baronne de Watte-

ville, ou de résider en Suisse ? — Non, du tout : j'ai soupçonné depuis long-tems que vous étiez le maître du château ; mais j'aurais desiré que Deterville, au-lieu de s'épuiser en vaines conjectures sur nous, nous eût donné quelques lumières sur le sort d'Elmire ; sûrement Dupré saura où elle est. Vous ne voulez sûrement pas la faire punir plus qu'elle ne l'est déjà, mon cher Monsieur, dit-elle en prenant la main du Prince. Je vous prie, que les éclaircissemens qu'elle nous donnera sur Elmire soient la condition de son pardon. — Je resterai avec vous, ma chère enfant, pour prononcer sa sentence, quoique je doive présumer que votre époux aura un peu de peine à lui pardonner. — Il est vrai, répondit Tancrède, j'ai peine à

me contenir, en pensant aux affreuses conséquences qui auraient pu être la suite de sa trahison et de son ingratitude ; car Young dit avec raison :

L'ingratitude n'est point un vice, elle est tous les crimes réunis.

Mais, voici une autre lettre du dehors qui pourra nous mener à de plus grandes découvertes que celles qu'ont faites mes panégéristes. N'êtes-vous pas tentée de dire, ma chère amie, que tout ce mystère sur ma naissance ressemble à la montagne qui accouche d'une souris ? — La nuit dernière, mon cher Tancrède, vous n'étiez pas aussi en train de plaisanter. — Non, ma bien aimée : et si j'avais connu votre position, j'aurais été bien plus inquiet encore. Mais lisons cette autre lettre qui, à en juger par

l'écriture, ne vient pas d'un personnage distingué. Je serais tenté de croire qu'elle est de quelque complice du Comte. Elle est adressée à M. Dudley et datée de Charleroi ; qui peut-il connaître là ?

MONSIEUR,

» Je suis sûr que la date de ma lettre vous surprendra, quoique Dieu sait que je ne pensais guère à ce qui me pendait sur la tête, quand je suis entré dans vos vues. Je ne croyais pas devoir vous écrire d'une prison ; et, pour comble d'infortune, madame Dauberval, que d'après vos ordres j'ai engagée à m'accompagner, me reproche à chaque instant ce que je n'ai pu empêcher. Pour peu que je réfléchisse, je m'étonne de n'avoir pas encore entièrement perdu la tête. Je ne sais ce que je dois écri-

re, ni par où commencer. Vous êtes ma seule protection, si vous nous manquez, il faudra donc que je vous accuse pour nous sauver, car les prisons du continent sont mille fois plus mauvaises que celles de l'Angleterre. Je le sais par expérience, ayant été une fois à Newgate, parce qu'on m'avait accusé d'avoir aidé à voler une maison : mais, comme on n'a pu le prouver, j'ai été acquité. Ici et presque par-tout, les riches et les grands ont trop d'influence. Dieu sait donc ce que nous deviendrons, si vous ne venez pas à notre secours ; je vous ai déjà dit qu'elle serait la conséquence de nous réduire au désespoir. J'ai été obligé de payer fort cher pour engager quelqu'un à envoyer cette lettre que j'adresse sous le couvert

de votre procureur. Veuillez y répondre vous-même et envoyer quelqu'un pour nous tirer d'affaires, si vous faites cas de votre réputation ; car je suis convaincu, que vous êtes un plus grand Seigneur que vous n'en êtes convenu avec moi, et je prendrai mes mesures en conséquence. Pour votre fille, c'est votre affaire. Je ne peux vous en donner de nouvelles, nous lui devons le logement où nous sommes, et elle a pris congé de nous. Mais, pour me faire mieux comprendre, je dois revenir au moment où je vous ai quitté dans la chaise de poste au-delà de Keusington, d'où j'ai continué ma route pour prendre madame Dauberval. Mais j'aurais dû vous dire que Miss, ou plutôt Milady, car j'ai découvert qu'elle avait un titre,

était fort embarrassante, malgré vos menaces à votre départ. Elle parlait toujours très-haut quand nous arrêtions ; et madame Dauberval que j'avais trouvé toute prête et moi nous avions bien de la peine à couvrir sa voix. Cependant, nous parvînmes à l'appaiser en lui disant que nous la conduisions à Ornen. Enfin, nous étions arrivés à Ostende, et je ne croyais guère qu'elle pût alors nous échapper, le retour devenant pour elle un peu difficile. Je dois dire, qu'elle se conduisit alors fort poliment, et elle paraissait si calme que nous en avons été complètement la dupe. Elle semblait ne pas plus penser qu'elle serait enfermée pour la vie, que nous n'y pensions nous-mêmes. Mais elle a trop prouvé, pour nous et pour vous,

Milord, que vous nous aviez trompé, ce qui a été cause de tous nos malheurs : car, vous nous avez dit que nous pouvions causer avec sûreté devant elle en allemand ; et la confiance que nous avions en vous lui a fait connaître tous nos secrets. Vous pouvez, d'après cela, supposer qu'elle n'a pas plus goûté l'idée de devenir une des carmélites déchaussées de Liège, qu'il ne nous convient de passer notre vie où nous sommes. Vous pouvez savoir où elle a appris l'allemand, nous vous assurons seulement qu'elle le comprend. Mais, je vais bavardant comme si je craignais de dire la vérité, et cependant, à mon avis, vous êtes plus coupable que nous. Enfin, nous étions à la porte de cette ville où nous comptions coucher et être le

lendemain à Liège, lorsqu'un officier au service de l'Empereur vint pour demander nos passeports, comme c'est l'usage. Malheureusement, c'étoit le Commandant du poste lui-même, autrement on aurait pu le gagner avec de l'argent. Pendant que je lui répondais, il regarda dans la voiture, et Milady s'écria aussi-tôt : — Mon cher, mon bon Monsieur, sauvez-moi, je suis dans les mains des plus vils coquins ; et autant que j'ai pu comprendre de ce qu'elle a dit en allemand, ils veulent me forcer d'entrer aux carmélites de Liège, au lieu de me conduire à ma belle-mère à Ornen. Je vous prie de vous y opposer. Quelque durement que mon père m'ait traitée, je ne puis croire que ce soit son intention. En tout cas, je suis d'âge

à pouvoir réclamer mon indépendance ; et, avec votre secours, à me mettre sous la protection de la loi, pour punir les scélérats qui m'ont séparée moi et mon amie de ceux qui nous auraient protégés au péril de leur vie.

Nous ne pouvions, malgré tous nos efforts, l'empêcher de parler. Le jeune officier paraissait avoir au plus trente ans ; il était grand et fort, il jura énergiquement que, si nous ne nous taisions, il nous ferait bâillonner. Nous étions dans une cruelle alternative, car nous n'avions rien à espérer de bon du compte que rendrait Milady ; et cependant, refuser d'obéir à quelqu'un qui pouvait nous couper les oreilles, était impossible. Il décida donc que Milady n'irait pas plus loin contre sa volonté. Dire

que nous agissions par vos ordres, Milord, ne nous eût servi de rien; il n'eût fait aucun cas du pouvoir que vous nous aviez délégué. Il ordonna aux postillons de nous conduire à la meilleure auberge, où il nous accompagna à pied, et donna la main à Milady pour descendre. Je crus alors devoir montrer du courage, et j'assurai que nous allions à Ornen. Mais Milady nous démentit positivement, en répétant qnelques phrases allemandes qui étaient si peu d'accord avec ce que j'avançais, que l'Officier me prit au collet et me donna un si grand coup de canne que je crus un moment avoir la tête à bas des épaules. Il me donna encore quelques coups bien conditionnés, et me mit à la porte de la chambre. Que pouvais-je faire contre un

homme armé qui avait la loi pour lui? Il renvoya également madame Dauberval, mais sans la battre cependant. Milady et lui restèrent près d'une heure ensemble pendant laquelle, vous le jugez bien, nous n'osâmes pas les troubler. La conclusion de tout cela fut que madame Dauberval et moi allâmes coucher en prison, où il n'est pas douteux que nous resterons jusqu'à ce que Milord fasse des démarches pour nous en faire sortir; ce qui est de son devoir, puisqu'il est cause de notre malheur. Quant à Milady, vous savez ce que vous avez à faire. Si vous n'avez pas de droit sur elle, je doute que vous réussissiez à lui faire adopter vos projets. Mais c'est mal à vous de nous avoir fait croire que vous aviez cette autorité sur elle. Je dois

vous dire encore que cet Officier s'appelle le Baron .... je ne sais comment. Il a aussi parlé de me mettre dans un cachot, si je ne pouvais savoir de vous où vous aviez conduit l'autre jeune Lady, quoique je l'aie assuré que je l'ignorais absolument. Si ce qu'il dit est vrai cependant, on pourrait vous rechercher durement pour elle, mais cela ne me regarde pas. Je voudrais seulement n'avoir jamais connu ni l'une ni l'autre. J'ai cru, comme un sot, ce que vous m'avez dit et je paie ma sottise. Je voulais appeller de cet obligeant Officier au Colonel du régiment, mais il n'était pas à la garnison, c'est le régiment de Nassau-Cohenberg. »

Cela est-il possible, s'écria le Prince en regardant Tancrède. -- Je n'en

n'en doute point, vous pouvez vous souvenir que mon régiment a dû se rendre à Charleroi peu de tems avant la mort du Baron de Watteville ; et je parierais que c'est Lautrec qui a délivrée Lady Elmire. Vous ne connaissez pas le nom de mon ami, Idamia, c'est le neveu du curé de Martigni Je sais qu'il est à présent au régiment, je suis seulement étonné qu'il ne m'ait pas instruit.--Savait-il votre adresse, reprit le Baron de Dervat ?-- Je n'en suis pas sûr, car, malgré notre intimité, nous nous écrivons rarement. — Il aura été obligé alors de faire passer sa lettre par son oncle, dit le Prince, et c'est ce qui fait que vous n'avez pas encore de ses nouvelles. — Qu'importe, reprit Idamia, cette bonne amie est en sû-

reté et nous savons où la trouver. Combien elle a dû souffrir ! Comme elle a dû être inquiète de moi ! — J'espère, dit Tancrède, que nous pourrons l'en dédommager ; car, après votre bonheur, il n'y en a pas qui me soit plus à cœur que le sien, mais que cette déclaration ne vous rende pas jalouse. — Ah ! je ne regarde votre amitié pour elle, que comme une nouvelle preuve de votre estime pour moi. — Quoi ! dit le Prince, votre époux ne vous a pas encore dit.... et il regarda Tancrède, comme pour le consulter. — Non, dit Idamia, je ne sais que ce que m'a appris la lettre de Deterville. A-t-il d'autres secrets pour moi ? -- Beaucoup, ma chère amie, dit Tancrède ; dans notre position, je n'ai pu encore vous en instruire. Il me

fallait entrer dans une multitude de détails antérieurs à ma naissance. Veuillez vous contenter à présent de l'assurance que je n'ai plus rien que d'agréable à vous apprendre. — Si vous pouvez seulement m'assurer que nous ne serons plus séparés, et qu'à l'avenir je ne serai plus embarrassée de répondre à cette simple question que Lord Clarancourt m'a faite tant de fois, quel est le nom que je porte, j'attendrai patiemment les détails que vous me promettez. Mais je crains véritablement que ma chère Elmire ne regrette son barbare père baucoup plus qu'il ne mérite, il faut lui cacher la manière dont il est mort. — Nous tâcherons, ma chère Idamia, d'adoucir ce coup pour elle, autant que nous pourrons. Je crois que mon bon ami,

dit-il en regardant le Baron de Dervat, doit écrire à Ornen. Le compte qu'il rendra sera moins fâcheux que ce qu'ils apprendront par le Procureur qui a d'autres tristes nouvelles à leur communiquer. Je les plains d'autant plus que je les crois parfaitement ignorans des affaires qui appellaient le défunt en Angleterre. — Nous parlerons de tout cela en y réfléchissant davantage, dit le Prince.

L'arrivée de Painter, qui vint leur proposer du thé, mit fin à cette conversation ; et Idamia, pour satisfaire la curiosité de ses vieux amis, raconta tout ce qui lui était arrivé depuis son départ de Brompton.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

LE MARI MYSTÉRIEUX.

LE MARI MYSTÉRIEUX,

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Par M. DAV...

Le meilleur mariage est encore hasardeux ;
Mais on peut le risquer, quand il comble nos vœux.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez RENARD, Libraire, rues de Caumartin, N°. 750, et de l'Université, N°. 922.

AN XII. -- 1804.

LE MARI MYSTÉRIEUX.

CHAPITRE PREMIER.

PENDANT ce tems, le Juré était occupé à entendre les témoins qui avaient été influencés avec tant de succès par la boisson et les promesses de leurs maîtres, qu'ils jurèrent tout ce qu'ils pouvaient desirer. L'un se souvenait parfaitement d'avoir entendu quelqu'un crier avant le coup de fusil. Jacques alla jusqu'à offrir d'affirmer sur la Bible que c'était la voix de son maître. Une balle qu'on avait

trouvée dans la chambre fut produite comme un témoin irrécusable que le Comte était au haut de l'échelle. Enfin, on manda Horton pour venir se justifier. Le Coroner lui demanda qui avait amené chez lui la Française maintenant arrêtée, ainsi que la jeune personne qui s'était enfuie la veille au soir ; si il savait quelles pouvaient être les conséquences de sa conduite à l'égard de cette dernière, et à quel point il était coupable envers son mari qui pouvait le perdre ?

Horton prit son Créateur à témoin de ce qu'il disait. Il déclara que Lord Clarancourt était venu chez lui déguisé, huit jours avant l'arrivée des Dames ; qu'il lui avait fait une longue histoire sur la liaison de sa pupille avec un

homme marié et qu'il voulait rompre à quelque prix que ce fût. Il disait qu'il ne l'en accusait pas, ayant été trompée elle-même par les artifices de ce coquin qui, pour abuser d'elle, l'avait épousée; qu'il lui demandait de la garder pendant un mois environ avec sa gouvernante, jusqu'à ce qu'il pût la conduire sur le continent, ce à quoi il était résolu, si il ne pouvait détruire autrement cette liaison.

Cette histoire plausible l'avait trompé. Milord l'appuyait de beaucoup de circonstances qu'il avait oubliées. Il l'assurait qu'il n'avait d'autre desir que de sauver la réputation de la jeune personne; qu'il ne le pouvait qu'en la cachant totalement à celui qui la lui avait enlevée. Enfin, il lui avait dit tant

de belles paroles, lui avait fait de si belles promesses, qu'il était convenu de le suivre à Londres pour se charger de cette jeune Dame ; que le Comte l'avait menacé, s'il le refusait, de lui ôter sa ferme ; qu'un pauvre diable comme lui était hors d'état de lutter contre un grand Seigneur son propriétaire.

Il raconta toutes les circonstances du voyage ; que Milord lui avait demandé si il pourrait lui procurer quelque bâtiment léger pour passer en France, s'il ne voyait pas d'autre moyen de la séparer de son séducteur ; qu'il avait cru comme l'Evangile tout ce que Milord lui avait dit, et qu'il s'était arrangé avec un de ses amis qui lui avait promis, quoiqu'à un prix

assez élevé, de lui fournir un bâtiment. Il conta ensuite tout le train qu'avait causé la fuite d'Idamia ; qu'il avait cru bien faire en courant après elle. Enfin, il détailla toutes les circonstances jusqu'au moment où il avait eu le malheur de tuer le Comte. Personne ne pouvait supposer qu'il en eût eu le dessein, puisqu'il avait fait jusques-là tout ce qui dépendait de lui pour le servir. Il n'attendait point le Lord aussi-tôt, et ne pouvait soupçonner qu'il passerait pardessus son mur et prendrait un moyen aussi bisarre pour se faire connaître. Il avait cru que c'était plutôt le coquin qui, d'après le récit du Comte, avait séduit sa pupille. Il finit par dire que, conformément à la loi, il avait crié

avant de tirer. Il espérait que ses voisins, à qui il n'avait jamais donné lieu de se plaindre de lui, prendraient en considération qu'il n'était pas probable qu'il eût voulu tuer un homme de qui il attendait une grande récompense.

— Le Jury va prononcer, lui dit le Coroner : mais je vous préviens que la jeune personne que vous déteniez et son époux sont à présent dans votre maison ; qu'à la demande de leurs parens, j'ai fait arrêter la gouvernante ; que, si vous êtes acquitté du meurtre de Milord, vous pouvez être arrêté de nouveau à leur demande et je vous conseille d'implorer leur merci.

Horton protesta qu'il était prêt à se jetter à leurs genoux, s'ils pa-

raissaient le desirer : il répéta qu'il n'avait eu aucune intention de faire du mal à la jeune Dame à qui, au contraire, d'après ce que lui avait dit Milord, il comptait rendre service, qu'il serait bien dur qu'il fût puni pour avoir été trop crédule.

On lui dit alors de se retirer pendant la délibération du Jury, et il alla faire part à sa femme de ses craintes et de ses espérances. Celle-ci fut beaucoup plus inquiète que lui, en apprenant qu'Idamia était revenue volontairement pour réclamer la loi contre eux ; et tous deux regrettèrent sincèrement d'être entrés dans les projets de son tuteur dont elle pouvait les faire sévèrement repentir. Ils voulurent du moins faire partager leurs craintes à madame Dupré, et l'envoyè-

rent informer par une des servantes qu'Idamia était dans la maison, et qu'ils savaient du Coroner qu'elle n'y était revenue que pour porter une plainte légale contre eux tous. Qu'ils laissaient à sa conscience à juger qui était le plus coupable, lorsqu'ils n'avaient fait que croire ce qu'elle leur avait dit.

La servante qui détestait les Français comme presque tous le bas peuple, n'adoucit pas cette communication. Elle ajouta même que l'époux de la jeune Dame, qui avait l'air d'un homme fort considérable, avait juré la mort de tous ceux qui s'étaient mêlés de cette affaire, et qu'elle ne doutait pas qu'il ne tînt parole, car les deux Messieurs qui avaient demandé son arrestation, étaient avec lui.

Dupré, déjà tremblante, n'avait pas besoin de ces nouvelles pour lui faire perdre la tête. Elle se rappellait assez le peu d'égards qu'elle avait eu aux instances réitérées de son élève, pour craindre le ressentiment de son époux. Elle se mit à courir comme une folle dans sa chambre sans penser à ses blessures, parlant tout haut tant en Anglais qu'en Français, tellement que le Constable à qui la garde en était confiée lui dit qu'elle ne pouvait imaginer un meilleur moyen pour éviter la potence, ou Botany-Bay. Madame Dupré leur proposa alors tout ce qu'elle possédait pour la laisser échapper; mais, quoique cela pût les tenter, ils répondirent qu'ils ne voulaient pas aller en prison pour elle; que d'ailleurs il

y avait trop de monde pour espérer qu'elle pût se sauver, et qu'ils seraient pris sur le fait. Après lui avoir conseillé de chercher de bonnes excuses pour justifier son ingratitude envers Idamia, la servante retourna dans la cuisine où tout le monde était dans l'inquiétude du prononcé du Jury ; et, un moment après, Painter arriva en courant et en criant : — Horton, je vous fais mon compliment.

On peut concevoir l'effet de ces paroles sur l'assemblée. Mistriss Horton se jetta dans les bras de son mari qui ne respirait plus, au moment où il avait entendu le Constable venir. Dans ses premiers transports, il serrait la main des hommes, il embrassait les filles, il jurait à ses domestiques

qu'il n'en renverrait jamais aucun tant qu'ils voudraient rester avec lui. — C'est bon, dit le Constable, vous aurez le tems de dire tout cela, venez entendre votre jugement; comme je ne suis pas Juge, j'ai voulu ne pas vous laisser plus long-tems dans l'inquiétude. -- Ah! je vous dois beaucoup, mon cher ami, je ne pourrai trop vous prouver ma reconnaissance; mais êtes-vous sûr que je vais ravoir ma liberté ? — Allons, Allons, venez, vous saurez ce que le Coroner a à vous dire.

Entré dans la salle du Jury, Horton apprit à sa grande joie que le Jury, après avoir pesé toutes les circonstances, avait prononcé : *homicide justifiable*. Le Coroner lui fit un discours sur la conduite

qui l'avait mené à la position fâcheuse dans laquelle il venait de se trouver. Il lui conseillait de faire toutes les excuses possibles à la jeune Dame que, d'accord avec Milord, il avait retenu prisonniere, et il finit par la féliciter de s'en être aussi bien tiré.

Alors, tous les membres du Jury, l'un après l'autre lui serrèrent la main et lui témoignèrent leur satisfaction d'avoir pu donner un prononcé si favorable pour lui. De son côté il les retînt tous à souper en leur disant que le boire suppléerait un peu le manger, sa femme n'ayant point été en état pendant tout ce tems de s'occuper de la cuisine. Mais qu'il était dix heures passées et qu'il était plus que tems de prendre quelque cho-

se. La plus part accepta, mais Willington s'excusa sur ce qu'il avait promis à sa femme de la rejoindre le plutôt possible. Le vrai est qu'il voulait savoir ce que Tancrède voulait faire, quoiqu'il n'espérât pas le ramener dans sa chomière. Horton, de son côté, demandait au Coroner de porter tous ses respects à la jeune Dame et à son époux ; et de les assurer qu'il était prêt à implorer leur pardon à genoux ; que Milord était bien plus coupable que lui ou sa femme ; que, néanmoins, ils consentaient à faire toutes les excuses qu'on exigerait d'eux, sentant bien que leur crédulité était cause qu'ils s'étaient fort mal conduits. — Oui très-mal, répondit le Coroner : et je ne réponds pas que

votre soumission tardive réussisse. Cependant je vous promets de faire mon possible pour adoucir leur ressentiment ; mais ayez soin à l'avenir ds ne plus tomber dans une semblable erreur.

Tancrède et son aimable épouse partagèrent la joie d'Horton. Ils étaient bien convaincus de son innocence au sujet de la mort du Comte et ils sentaient trop quelle avait été sa dépendance, pour refuser de lui pardonner d'avoir secondé ses vues. Ils ne desirèrent même pas détenir plus long-tems Madame Dupré ; ils voulurent, seulement la voir. Ils espéraient obtenir d'elle quelque renseignement sur Elmire et sur les projets du Comte pour Idamia, persuadés, que, conformément à ses mena-

ces, il comptait la rejoindre à Liège pour les forcer toutes deux à prendre le voile.

Tancrède remit au Coroner le porte-feuille du Comte, en le priant de l'adresser à son Procureur dont il lui donna l'adresse. Il présumait qu'il se chargerait de tous les ordres que cet évènement tragique rendait nécessaires. Et qu'ainsi il ne pouvait en être trop tôt instruit. — Je lui dépêcherai un exprès cette nuit même, dit le Coroner; et je vais faire avertir la française par Mistriss Horton. Puis-je savoir, si vous comptez passer la nuit dans ce voisinage? — Non, Monsieur, reprit le Prince, notre intention est d'aller ce soir à Bath. — Alors, je vais vous envoyer sur-le-champ Mistriss

Horton, et il sortit pour donner l'ordre de rentrer le corps mort.

Le Coroner, qui avait pris une haute idée de l'importance des personnes qu'il quittait, recommanda bien à Madame Horton de tâcher de faire agréer leurs excuses ; il lui fit part aussi du desir qu'il avait de savoir qui ils étaient et si ils étaient parents du défunt. Elle promit de faire de son mieux et alla les trouver, bien embarrassée de sa contenance. Il serait trop long de répéter toutes ses excuses. Malheureusement, elle appella Idamia Miss, et assura que son mari avait cru n'agir que pour son intérêt, ne sachant pas qu'elle eût de si bons amis. — Pourquoi alors, dit Tancrède, recevoir une aussi forte récompense pour violer les

loix de votre pays ? Je suis étonné que vous n'ayez pas su que cette Dame était chez vous malgré elle, puisque votre mari avait aidé à son enlèvement. Si je voulais faire usage de mon pouvoir, croyez-vous qu'il se tira aussi-bien d'un autre Jury ? — Certainement, la bonté de Monseigneur est plus grande que nous ne le méritons ; mais, comme j'espère d'être sauvée, je croyais que Milord nous avait dit la vérité. Si Monseigneur le desire, je lui répéterai tout ce qu'il nous avait dit sur Miss, ou Madame. — Cela n'est pas nécessaire, laissons sa mémoire en paix. Sa mort prématurée m'ôte la volonté de vous comprendre dans cette affaire. Je ne veux pas

augmenter les blâmes dont il est couvert. Soyez donc tranquille, je ne profiterai pas des moyens que j'aurais de vous perdre ; mais craignez qu'une autrefois l'amour du gain ne vous engage à de semblables démarches. Envoyez-moi à présent madame Dupré, qui me paraît dans ceci beaucoup plus coupable que vous, et donnez l'ordre qu'on prépare nos voitures.

La fermière se confondit en remercimens ; mais, pour ne pas laisser échapper une si belle occasion de s'excuser sur madame Dupré, elle assura qu'il n'avait pas dépendu d'elle de faire pendre son mari ; que c'était une bien méchante femme, quoiqu'elle leur eût donné de bien belles paroles, tant qu'elle avait cru avoir besoin

d'eux ; mais qu'à présent on ne savait à qui se fier. — Je le crois, Mistriss Horton, dit Tancrède de manière à lui faire baisser les yeux ; mais Madame desire voir son ancienne gouvernante. — J'y vais, Monsieur, j'y vais, cependant il est toujours bien mal à elle de nous avoir soutenu à Samuel et à moi que Madame n'était pas mariée. — Est-il bien sûr que vous ne fussiez pas crédule volontairement ? Mais allez, et envoyez-nous madame Dupré. — Je pars, Monsieur, je demande encore pardon à Monseigneur et à Madame, je leur promets de ne plus me mêler jamais de pareilles affaires ; et elle sortit de la chambre.

— Je suis réellement tentée

d'en avoir pitié, dit Idamia ; car il est probable que lady Clarancourt ne les continuera pas dans leur ferme et qu'ils finiront par être ruinés. — La croyez-vous donc si attachée au défunt, reprit Tancrède ? — Bien loin de-là, mais la décence l'empêchera de garder l'auteur de sa mort.

En ce moment, madame Dupré entra appuyée sur Mistriss Horton qui n'avait pas cherché à la rassurer, voulant se venger au contraire de ce qu'elle avait souffert. Pour exciter la compassion, la gouvernante avait l'air de ne pouvoir se traîner, elle cachait sa figure dans son mouchoir et poussait de gros soupirs.

Tancrède avait prédit cette scène tragique, de sorte que chacun se prit

prit à rire en se rappellant son activité de la journée ; mais Idamia eut pitié de cette malheureuse qu'elle avait long-tems regardée comme une mère. Si elle s'en était crue, elle se serait jettée à son col; mais connaissant l'aversion de Tancrède pour elle, elle se contenta d'aller lui prendre la main, en lui disant : — Je suis vraiment fâchée, Dupré, de ce que vous paraissez souffrir. Asseyez-vous, je vous prie. — Vous êtes trop bonne, Madame, répondit Mistriss Horton, elle n'est qu'un peu meurtrie, et un regard de Tancrède lui fit quitter la chambre. Enfin, après bien des efforts, madame Dupré parvint à dire : — Vous êtes vraiment trop bonne, Madame, est-il bien vrai que vous me pardonnez?

Vous ne savez pas à quel point j'ai été trompée. — Je vous pardonne sincèrement, Dupré, vous devez savoir que je ne vous ai jamais menti. — Oh ! jamais, jamais. — En ce cas, pourquoi n'avez-vous pas cru ce que je vous disais lorsque j'étais en votre pouvoir ? — Ma chère bonne Madame, je ne conçois pas moi-même comment j'ai pu me conduire comme je l'ai fait, je crois qu'il y a des momens où le diable s'empare de nous. Si, il y a deux mois, quelqu'un m'avait dit que je consentirais à vous faire du mal, je ne l'aurais pas cru. Mais Milord, pauvre homme, il est jugé pour tous ses crimes, m'avait tant assuré que vous n'étiez point mariée.... — Et il était tant de votre intérêt de le croire, reprit

Tancrède, que vous ne cherchiez pas à être détrompée ; je ne crois pas cependant que votre consentement criminel à ses desirs fasse votre fortune. Si votre conduite eût été différente au contraire, celle à qui vous vouliez faire tant de mal avait le desir de s'occuper de vous. Elle voulait vous prendre auprès d'elle, mais vos sottises ont trop prouvé que vous ne lui avez jamais été attachée. Cependant, elle consent à vous pardonner, et, par égard pour elle, je veux bien en faire autant. Vous pouvez donc vous retirer où vous voudrez, en gardant le prix de votre iniquité.

Ah misérable que je suis ! Que vais-je devenir, s'écria Dupré toute en pleurs ? J'ai perdu l'amitié de ma chère élève. Milord est mort,

qui maintenant aura soin de moi ? Ni le nouveau Comte, ni la Douairière ne voudront me rien donner. Le défunt ne m'a point assuré la rente de cent cinquante guinées qu'il m'avait promise. Je n'ai, pour tout bien, que les trois cents guinées qu'il m'a données dernièrement ; mais qu'importe, je mourrai bientôt de chagrin. — Je voudrais, dit le Prince qui se promenait dans la chambre, que vous vous fûssiez cassé le col il y a long-tems, vous nous auriez épargné bien des inquiétudes. Je m'étonne qu'on laisse vivre de pareilles créatures qui sont au premier acheteur.

Tancrède sourit à cette observation, cependant il continua ainsi : — Quelque peu que vous méritiez ses bontés, mon épouse se souvient

encore des soins que vous avez eus de son enfance. Elle ne veut point que vous mourriez de faim ; mais je prétends savoir ce que le défunt avait décidé pour elle, et ce qu'est devenue Lady Elmire Dudley ? — Sur ma parole la plus sacrée, répondit Dupré en tombant à genoux, je n'en sais absolument rien. J'ai seulement entendu dire que Lady Elmire était retournée à Ornen, et qu'il voulait aussi y reconduire ma chère Dame, mais Dieu seul sait si cela est vrai.

Elle témoigna la plus vive reconnaissance à Tancrède qui lui dit de se lever, et lui donna l'adresse de son procureur à qui il promit de donner les ordres relatifs à son existence future, ne voulant pas que la misère pût l'engager encore

à quelque mauvaise action. Elle renouvella encore ses remercîmens et sortit de la chambre en boitant beaucoup moins, et sans avoir besoin d'un bras.

Le Coroner rentra alors pour leur demander s'il ne devait pas envoyer un exprès au nouveau Comte qui, d'après le dire d'Horton, était avec sa mère sur le continent. -- Je crois, répondit le Prince, qu'il vaut mieux laisser au Procureur le soin de les instruire ; car vous saurez bientôt par les papiers publics que le défunt n'est point mort Comte de Clarancourt. Le procès qui a duré si long-tems et dont vous aurez sûrement entendu parler, a été décidé hier contre lui, et en faveur de ce jeune homme qui est à présent Comte

de Clarancourt. Son desir d'examiner les papiers était donc fort naturel. Vous voyez qu'il avait le droit de les demander.

Le Coroner avait, en effet, entendu parler de ce procès et ne fut point étonné de ce qu'on lui en disait. Il étoit seulement surpris de voir le jeune homme qui avait été le sujet des débats si importans depuis un mois, et qu'on regardait indépendamment de ses droits au titre de Clarancourt, comme un fort grand Seigneur. Il fit donc ses excuses d'une demande qu'il ne se fût pas permise, s'il avait été plus instruit. — Vous n'avez pas besoin d'excuses, Monsieur, reprit Tancrède : mais vous devinez les motifs qui ont pu me faire desirer de ne pas me nommer. Le procès a

dû vous instruire de ma parenté avec le dernier Lord. Je veux, si je peux, éviter à l'avenir toute espèce de relation avec cette famille, à la réserve d'Elmire Dudley. Tout doit se traiter par les gens d'affaires; je crois donc, puisque vous m'avez demandé mon avis, que vous devez écrire un compte succinct de tout ce qui s'est passé et l'envoyer à la personne dont je vous ai donné l'adresse et qui instruira Milady de toute cette affaire. — Je suivrai sûrement l'avis de Milord : vous comptez, ce me semble, coucher à Bath, si vous permettez que je me présente chez vous demain matin, je desire vous soumettre ce que j'aurai écrit à ce sujet avant de l'envoyer. — Je vous verrai avec

grand plaisir , répondit Tancrède qui avait envie de s'en débarrasser pour le moment. Nous logerons à l'auberge de * où vous pourrez demander le Comte de Cohenberg , n'ayant pas encore pris d'autre titre.

Le Coroner se retira en faisant de grandes révérences. Il augmenta beaucoup l'étonnement des Hortons et de toute la compagnie, lorsqu'il leur apprit que le défunt avait perdu la vie avant de perdre son titre , et que la Dame qu'il avait si injustement recluse , était l'épouse du Comte actuel.

CHAPITRE II.

La surprise d'Idamia, en apprenant que Tancrède venait de priver son tuteur de son titre, fût bien plus grande que celle du Coroner. Elle n'avait jamais entendu parler de ce procès. Cette découverte lui expliqua pourquoi il avait voulu la mettre en garde contre le mariage de Deterville, et rendait parfaitement raison de la conduite du Comte défunt. Mais, comment un Pair de la Grande-Bretagne était-il un Baron suisse au service allemand ? Combien de choses elle avait encore à expliquer, aussi dès que le Coroner fût parti, elle prit la main

du Prince et lui dit : — Comment tout cela se peut-il donc, mon cher Monsieur, car vous voyez que Tancrède veut me tenir dans une entière ignorance de tout ce qui le concerne ? — Ce reproche est injuste, ma bien chère amie : j'en appelle à vous, s'il m'a encore été possible de vous instruire. Je suis assez vain pour croire que vous ne m'aimerez pas davantage pour être Comte de Clarancourt. — Vous me rendez justice, mais convenez que ma curiosité est bien naturelle. — Je l'avoue, et, pendant le chemin de Bath, je compte entrer en matière, mais je ne promets pas d'avoir fini avant d'arriver. J'espère que vous me pardonnerez de vous avoir tenu dans l'ignorance

des événemens d'hier, malgré leur importance pour moi. — De tout mon cœur et je commence à croire qu'il est heureux pour le Comte de n'avoir pas survécu à sa disgrace, mais notre chère Elmire ... — Ne la partagera pas, elle est toujours lady Elmire, ma sœur. — Votre sœur, s'écria Idamia encore plus surprise ! Vous n'êtes sûrement point le fils de mon tuteur ? — Dieu, par sa grace infinie, m'a préservé de ce malheur ; mais je ne peut rendre tout cela un peu clair pour vous, qu'en vous racontant plusieurs événemens qui ont précédé ma naissance. Il faut donc suspendre encore votre curiosité, j'espère que vous ne répugnez pas à porter le nom de Claran-

court. — Pas absolument, je désirerais cependant que le dernier qui l'a porté, ne l'eut pas aussi dégradé ; mais je suis trop troublée pour savoir à présent ce que je desire. Quand je connaîtrai votre histoire, je serai plus à même de juger jusqu'à quel point je dois me réjouir de votre nouveau succès.

— Souvenez-vous seulement, ma chère enfant, dit le Prince : que si vous désapprouvez le secret que votre époux vous a fait de ses droits au titre de Clarancourt, vous devez n'en accuser que moi. Il n'a fait que m'obéir, car votre tuteur même ignorait une grande partie de ce qui regardait son successeur. J'avais cru prudent de lui cacher, autant que je pouvais,

une personne qu'il avait si grand intérêt à perdre. Il savait seulement qu'il réclamait les droits de sa naissance, mais il ignorait entièrement que ce fût le jeune homme qui l'avait reçu à Watteville, et encore moins qu'il vous eût épousée. Il n'y a rien qu'il n'eût risqué, s'il en avait été instruit. Nous avions promis une forte récompense à celui qui pourrait donner de vos nouvelles, et nous espérions qu'elle pourrait tenter quelqu'un de ses agens. On devait s'adresser au Baron de Dervat, qui avait aussi été chez le procureur du Lord Clarancourt, pour le prévenir de ce que le Comte avait à craindre par votre détention. Mais la providence, toujours sage, a détruit ses complots, et

vous a rendue à votre époux, qui, depuis votre départ de Brompton, n'a pas joui d'un instant de repos. Il n'a pas douté un instant que vous ne fussiez au pouvoir du Comte. Vous pouvez, à présent, juger de mes raisons pour tenir son existence dans l'obscurité. J'ai cru que si vous l'aimiez, le témoignage du Baron de Dervat, suffirait pour vous répondre de lui. Il savait que le plus tendre intérêt pour votre mari, avait toujours été le motif de ma conduite, il a cédé à mes desirs, et m'a tenu exactement sa parole. J'ai regretté ma conduite, quand je vous ai su dans les mains du Comte, prévoyant qu'il s'en prévaudrait pour feindre de douter de votre mariage. J'étais d'autant plus dis-

posé à me condamner, que l'ignorance où mes craintes l'ont tenu lui-même quelque tems, a donné les moyens de trop abuser de sa crédulité. Il vous instruira de tous les détails, et j'espère que vous serez aussi indulgent que lui pour les fantaisies d'un vieux garçon qui desire toujours le bien, quoiqu'il ne réussisse pas toujours à le faire.

Idamia, qui, pendant tout ce discours, avait eu les yeux fixés sur le Prince, jette ses bras autour de lui, en l'assurant qu'elle le regarderait toujours avec respect, qu'il n'avait pas besoin de lui justifier sa conduite ; qu'elle était beaucoup plus disposée à plaisanter, qu'à quereller son mari d'avoir voulu qu'elle ne dût qu'au ha-

sard la connaissance de son rang.

Le Prince embrassa cette charmante créature, en l'assurant que sa fille ne lui serait pas plus chère, que, depuis long-tems, il regardait son époux comme un fils véritable. Mais je crois vous l'avoir déjà dit : si, comme je l'ai craint quelque tems, mes précautions vous eussent rendue malheureuse, je ne me le serais pas pardonné. Alors Willington vint leur annoncer que les voitures étaient prêtes, et demander leurs ordres. — Nous comptions, vous le savez, dit Tancrède, coucher à l'auberge voisine, mais comme nous n'aurions pas de place pour nous tous, nous avons changé de projet, et nous irons à Bath. Vous ferez mes amitiés à

votre femme, et vous lui direz que je profiterai de la première occasion que j'aurai de la revoir et de la remercier. — Ah ! ne parlez pas de remercimens, Monseigneur, c'est nous qui vous devons de la reconnaissance ; mais, Cateau et moi regarderons toujours à grand honneur la visite de Monseigneur. — Je compte bien aussi, dit le Prince, faire ma visite à votre Dame pour la remercier de l'asyle qu'elle a accordé à ma chère enfant. En attendant, faites-lui mes complimens et donnez-lui ceci pour acheter une robe, comme un témoignage de ma reconnaissance, et il lui remit un billet de vingt guinées. — Vous voulez donc Messeigneurs, me rendre l'homme le plus riche du

pays. Comme j'ai été comblé de biens pour avoir été seulement humain, tandis que le pauvre Horton a pensé être pendu pour avoir obéi à son coquin de propriétaire ! Vous pouvez être bien sûr que je ne vous oublierai pas dans mes prières, Messeigneurs. Mais, si vous voulez m'en croire, vous irez reprendre la grande route, quoique ce soit un peu plus long, cela ne m'écarte pas beaucoup, je vous conduirai jusqu'au grand chemin. — Je vous remercie, reprit Tancrède ; mais je n'aime pas à vous voir courir comme cela la nuit. — Les postillons ne connaîtraient pas assez le chemin, il n'y a pas une ornière d'ici à Sutton, que je ne puisse leur faire éviter. Là vous serez sur la gran-

de route, et je prendrai congé de vous.

Tancrède ne voulut pas le refuser plus long-tems, et ils descendirent tous dans la cour où les attendaient la voiture à quatre chevaux du Prince et la chaise que Tancrède et Idamia avaient prise chez les Willington. Le Prince voulait faire monter les jeunes gens dans sa voiture, en disant qu'Idamia s'y trouverait plus à l'aise. Pour cette raison même, elle remonta dans celle qui l'avait amené, les assurant qu'elle était forte en état de soutenirla fatigue. Ils partirent donc avant nos heureux époux, qui furent obligés de recevoir encore les excuses de M. et de Mistris Horton ; celle-ci avoit eu soin de faire mettre les

effets d'Idamia dans la voiture.

Idamia l'en remercia et l'assura, en souriant, qu'en effet elle ne serait pas fâchée de pouvoir faire un peu de toilette. Le fermier Painter, après avoir fini ses complimens aux vieux Seigneurs, vint aussi offrir son hommage aux jeunes, et des deux côtés ses politesses ne lui furent pas inutiles. Les domestiques d'Horton se ressentirent aussi de leur générosité, et ils partirent chargés des bénédictions de tous les assistans et suivis du fidèle Willington.

Quand le Coroner jugea à propos de leur raconter l'histoire du procès et de ses suites, l'étonnement fut général et chacun convint que le défunt était un bien méchant homme. On se réjouit

d'avoir pu acquitter Horton. On lui demanda si il dépendait à présent du nouveau Comte ; mais, lorsque le Coroner sût que cette ferme venait du côté de la femme du défunt, il conseilla à Horton de s'arranger pour la quitter, n'étant pas probable que la veuve voulût la lui conserver plus long-tems que la loi ne l'y obligerait. Il partit en laissant Horton résigné à ce qu'il avait lieu d'attendre.

Painter observa qu'Horton n'avait pas raison de s'affliger puisqu'il pourrait retrouver une autre ferme, au lieu que, s'il eût été condamné, il aurait été totalement ruiné ; qu'il lui conseillait donc de s'arranger avec quelqu'un pour sa ferme. Mais il les étonna encore bien plus que le Coroner,

en leur apprenant que le Lord Clarancourt actuel n'était autre que l'ancien apprentif de Willington. La surprise d'Horton fut si grande que son verre lui échappa des mains. — Quoi, s'écria-t-il, l'enfant qui a été exposé chez M. Snégo ! — William lui-même, dit Painter : mais buvons à sa santé, car la fortune est bien placée dans ses mains. — Comment tout cela s'est-il fait ? — Ma foi je n'en sais rien, et ils continuèrent à parler sur le même sujet et à boire jusqu'au matin. Nous allons les laisser à table, pour rejoindre Tancrède et Idamia qui se seraient fort bien passés de la compagnie de Willington. Il fut impossible à l'un de raconter, à l'autre d'écouter l'histoire qu'elle desirait tant de con-

naître. Il avait toujours quelques réflexions à faire sur les évènemens de la journée. Alors, Tancrède ne voulant pas lui laisser apprendre par le public l'évènement de son procès, l'instruisit que c'était par l'infâmie du Comte qu'il avait été exposé à la porte de M. Snégo ; le défunt voulant, par-là, s'emparer du titre qui lui appartenait légitimement. Mais ses amis ayant découvert son existence, avaient soutenu ses droits et entamé un procès où il avait si bien réussi, qu'il avait été reconnu Comte de Clarancourt et maître de tous les biens qui étaient attachés à ce titre. — Dieu ait pitié de moi, s'écria Willington ! Où cet homme aura-t-il été en mourant ? Si de pareils crimes peuvent être pardonnés,

donnés, nous n'avons rien à craindre Cateau et moi. Horton nous a rendu service à tous, en débarrassant le monde d'un pareil scélérat. Ainsi, vous voilà Comte de Clarancourt, les honneurs et la fortune ne peuvent aller en de meilleures mains. Puisse le Ciel vous donner cent ans de vie, et vos enfans couvrir la terre !

Pendant que Tancrède le remerciait de sa bienveillance, ils entraient dans le village où ils devaient se séparer. Le cheval du postillon fit alors un faux-pas, et, en le relevant trop brusquement, il cassa son harnois. N'ayant point ce dont il avait besoin pour le raccommoder, Tancrède craignit que tout le monde ne fût couché à cette heure ; mais Willington le rassura

en lui disant : — Laissez-moi faire, en un instant je réparerai tout. Suivez-moi seulement, garçon, à cent pas d'ici, il y a une auberge où Edouard Jones sera debout en deux minutes.

Ils avancèrent donc jusqu'à la maison indiquée. Ils entendirent alors de la musique, et Willington s'écria : — Tout est pour le mieux, car je crois qu'on y est occupé à s'y frapper les talons ; et il frappa fortement pour se faire entendre. On ouvrit à Willington qui entra dans une salle où une douzaine de personnes, suivant son expression, se frappaient les talons. Leur bruit ne leur avait pas permis d'entendre la voiture s'arrêter. Willington, ne voulant pas troubler leur joie, demanda à la

maîtresse de la maison ce dont il avait besoin ; mais il ne put résister à la tentation de dire que c'était pour un Lord et son épouse qui étaient à sa porte. Alors, elle descendit bien vîte pour leur proposer d'entrer, pendant qu'on raccommoderait leur harnois. — Messeigneurs, c'est aujourd'hui la noce de mon fils, c'est pourquoi nous avons réunis quelques voisins qui sont restés jusqu'à ce moment, quoique ce soit un peu tard pour des gens comme nous. Enfin, ils ne danseront jamais plus jeunes. — Certainement non, bonne femme, dit notre héros qui avait autrefois connu le jeune Jones, et, si nous ne vous dérangeons pas, nous descendrons un moment. — Monseigneur sait bien que nous

sommes aux ordres de ceux qui nous font l'honneur d'entrer chez nous, je vais donc vous ouvrir la portière. Je vous donnerai une bonne chambre pour vous reposer, et vous pourrez demander ce que vous voudrez. J'ai quelques bonnes liqueurs, du cidre, de l'ale, de la bière forte. — Que voulez-vous, ma bonne amie, dit tout bas Tancrède à Idamia en entrant dans la maison ! Elle le pria de ne pas se moquer des offres de la bonne femme et demanda un verre de cidre.

Précédés de Mistriss Jones, ils entrèrent dans une petite chambre que leur laissèrent les pères de ceux qui dansaient. On leur apporta du cidre, du sucre et de la liqueur, on arrangea le feu pendant que Tancrède demandait à Mistriss

Jones qui son fils avait épousé. — Une bien jolie fille, je vous assure, Monseigneur, un véritable bijou. Elle n'a pas beaucoup d'argent non plus que mon fils, mais ils travailleront comme nous. Je voulais qu'ils attendissent encore quelque tems, mais les jeunes gens veulent toujours en savoir plus que ceux qui sont nés avant eux, et Edouard aurait pu plus mal choisir, car Betsy est une bonne travailleuse et propre à tout. Monseigneur connaît-il ce pays-ci ? peut-être alors l'aurez-vous vue. Elle est d'une bien honnête famille, ils sont cinq enfans. . . . . Madame voudrait-elle une rôtie ? . . . Si j'osais dire mon avis, Madame mettrait un peu d'eau-de-vie dans le cidre. Je disais donc que Betsy est la secon-

de ; son père lui a donné trois vaches et quelques moutons pour entrer en ménage, j'ai donné quelque chose de plus, ainsi nous espérons qu'ils pourront bien faire. Mais je voudrais que Monseigneur vît la mariée, je vous assure que, parée comme elle est, elle est bien jolie.

Comme la vieille femme n'avait pas nommée celle dont elle faisait un si grand éloge, Tancrède lui dit :-- nous jetterons un coup-d'œil, si vous le trouvez bon, dans la salle du bal. Ils approchaient de la porte, lorsque Willington demanda tout bas à Tancrède, en souriant, s'il allait regarder les danseurs ? — Nous y allons, répondit-il : y a-t-il ici, outre Edouard, quelqu'autre que j'aie connu ancien-

nement ?— Je le crois, et voilà un habit que vous reconnaîtrez aussi, dit-il en entrant avec lui et lui montrant l'ami à qui il avait envoyé ses vêtemens à son premier voyage à Bath. Cet habit avait été depuis ce tems l'habit de Dimanche de ce pauvre garçon à qui, après avoir été beaucoup trop large, il avait fini par devenir trop étroit, quoique fort bien conservé.

Après avoir fait remarquer son ancien ami à Idamia qui se souvint du présent de l'habit, Tancrède examina la mariée que Mistriss Jones amenait pour la lui présenter, et fut très-surpris de reconnaître Betsy Watkins ses premières amours et qu'il allait voir, lorsqu'il rencontra, pour la première fois, le Prince et son ami, et qu'ils

l'arrêtèrent, comme le lecteur peut s'en souvenir, pour demander le chemin de la ferme de Willington. Mais il peut se souvenir aussi que, dans son récit, il avait un peu altéré la vérité en disant à Idamia, qu'il allait voir la maîtresse de son ami. C'était la seule fille qu'il eût distinguée avant d'avoir connu et adoré son épouse.

La jeune femme qui avait aussi bonne mémoire que lui, fut toute déconcertée à cette entrevue qu'elle prévoyait si peu. Elle pâlit et reçut, en tremblant, le baiser d'usage que lui donna Tancrède en lui souhaitant toute sorte de bonheur. Il fit aussi son compliment au marié en lui prenant la main, et lui souhaita d'être long-tems aussi heureux qu'il le paraissait en ce

moment ; et il se retira avec Idamia et Willington.

Un regard de Tancrède rendit la mariée discrète et circonspecte, et personne de la compagnie ne soupçonna que ce beau Seigneur que Willington avait annoncé comme un Lord, fut son ancien apprentif William. En se retirant, l'aimable et peu soupçonneuse Idamia fit compliment à Mistriss Jones du choix de son fils, et lui dit qu'elle craignait d'avoir dérangé les danseurs. — Connaissiez-vous la mariée, ajouta-t-elle en regardant son époux ? — Très-intimément, ma chère amie. — J'ai cru m'appercevoir qu'elle vous reconnaissait, je voudrais pouvoir lui faire un présent de noce.

Une plume et de l'encre étaient

auprès de Tancrède, il écrivit un ordre de cent guinées sur son banquier à Londres et lui dit en le lui donnant : — je crois, mon amie, que c'est ce que vous pouvez leur donner qui leur fera le plus de plaisir.

Sans même le lire, Idamia enchantée, rentra dans le bal et le mit dans la main de la mariée qui s'était assise, ne voulant plus danser. Idamia avait cherché à n'être pas remarquée, mais dès qu'elle fut partie, tous les yeux se tournèrent vers la mariée qui ne pût résister plus long-tems au desir de contenter sa curiosité. Quand elle eût lu la somme elle ne pût en croire ses yeux, et elle sortit de la chambre pour en faire part à sa belle-mère. Celle-ci courut à

Willington pour lui demander si ce que Betsy lui disait était possible, et s'il était vrai que ce beau Lord fût son ancien apprentif. — Je croyais, dit-il que vous l'auriez reconnu, mais, je vous prie, n'en parlez pas. — Ne craignez rien, dit-elle : mais il est donc bien riche, car il lui a donné un papier pour toucher sur quelqu'un à Londres cent guinées ; croyez-vous, qu'il les lui paiera ? — J'irai demain vous les chercher, si vous voulez. — Cela suffit, cria la bonne femme toute réjouie ; et elle courut appeller son fils et sa belle-fille pour venir faire leurs remercimens à leur bienfaiteur.

Je n'entreprends point de dire ce qui se passait alors dans le cœur de Betsy, la comparaison

était trop en faveur de son premier amant. Cependant elle eut, le bon esprit de se trouver heureuse, et fut même contente que William eût fait un autre choix.

Tancrède l'embrassa encore en partant, et il lui dit tout bas : — Soyez heureuse, ma chère enfant, si vous avez jamais besoin d'un ami, faites-le moi savoir par Willington.

Les larmes coulèrent de ses yeux, et elle fit des vœux bien sincères pour son bonheur. Tancrède prit congé de Willington, et, en partant, il lui remit cinq guinées pour son ancien ami, en disant qu'il était tems que l'habit des Dimanches devint l'habit de tous les jours. Le fermier n'eut que le tems de lui dire : — Dieu vous

récompense de toutes vos bontés. Le postillon partit en promettant de regagner le tems perdu, pour ne pas laisser dans l'inquiétude ceux qui les précédaient. Tancrède lui représenta cependant que le chemin était un peu rude et qu'il ne fallait pas risquer de casser quelque chose, n'étant pas sûr de trouver une occasion aussi favorable pour le réparer. Après cet avis, il proposa à Idamia de commencer son histoire. — Je la desire beaucoup, mais le bruit des roues, au train que nous allons, m'en fera perdre la moitié ; il vaut mieux, je crois, puisque nous avons tant différé, attendre jusqu'à Bath.

Son époux lui fit compliment de sa patience, et les événemens

de la journée suffirent à leur conversation jusqu'à l'auberge où leurs vieux amis les attendaient avec impatience. Après un léger repas, ils allèrent se coucher, et dont ils avaient tous grand besoin.

Tancrède fut fort aise de retrouver, parmi les autres valets, son domestique que ses amis avaient amené de Londres. Il lui demanda sur-le-champ, s'il lui avait apporté de quoi changer, et voyant qu'il l'avait fait ; — En ce cas, dit-il, je ne serai pas obligé d'envoyer à la friperie comme à mon premier voyage. Je craignais d'y être réduit, je suis honteux de la manière dont je suis arrangé.

Idamia l'assura en riant, que Mistriss Willington n'était pas du même avis que lui ; car elle avait

fait de grands éloges sur sa toillette et elle ne doutait pas que la société du bal ne l'eût trouvé fort bien mis.

Ces remarques amenèrent Tancrède à raconter le petit accident de leur route et l'aventure du bal; il finit par leur dire qu'Idamia ne se souciait plus de savoir son histoire. — Ne le croyez pas, Messieurs; et elle leur conta ses motifs pour le délai qu'elle avoit demandé. Le Prince fit de grands éloges de sa patience et lui recommanda de la conserver jusqu'au lendemain matin, ce qu'elle promit, et chacun se retira avec l'intention de se réunir de bonne heure le lendemain.

CHAPITRE III.

Le sommeil les conduisit plus loin qu'ils ne comptaient, car il était près d'onze heures, quand Tancrède s'éveilla. Il craignit de faire attendre ses amis et se hâta de faire sa toillette. Il étoit à peine entré dans la chambre où ils avaient soupé, que le garçon annonça le Coroner qui lui apportait la lettre qu'il avait écrite au Procureur du défunt. Il était occupé à la lire, quand le Prince et le Baron entrèrent avec Idamia, vêtue comme au moment où elle avait quitté Brompton, ayant retrouvé sa robe dans le paquet qu'avait fait Mistriss Horton.

Ils demandèrent le déjeûner auquel ils invitèrent le Coroner ; et Tancrède lui témoigna qu'il était fort content de sa lettre. Il lui dit de l'expédier sur-le-champ et de se charger, en attendant la réponse, de donner les ordres nécessaires dans la circonstance.

Le Coroner les instruisit de ce qui s'était passé chez Horton depuis leur départ. La gouvernante lui avait fait une visite le matin pour le prier de parler de son repentir. Idamia trouva sa situation bien à plaindre, car elle supposait que la petite rente qu'elle recevait du Lord Clarancourt ne lui était pas assurée. Elle était dans un pays étranger ; elle avait très-bien servi la première Lady Clarancourt. — Soyez tranquille, ma généreuse

amie, reprit Tancrède : malgré les dangers que vous a fait courir sa sordide avarice, je ne la laisserai pas manquer, je le lui ai promis. A mon arrivée à Londres, je donnerai ordre de lui acheter une annuité de cent livres sterlings.

— Vous êtes trop généreux de moitié, mon cher Tancrède, dit le Prince : méchante comme elle est, ne craignez-vous pas qu'elle ne fasse un mauvais usage de son aisance ? — Je ne le crois pas, mon cher Monsieur, mais je desire la mettre au-dessus d'une autre tentation. — Vous pouvez avoir raison, et votre intention est bonne, faites donc comme vous voudrez ; mais du moins exigez d'elle de quitter l'Angleterre. Elle fera moins de mal en France où la police est

plus sévère. . . . Après le déjeûner, le Coroner, très-flatté de la réception obligeante qu'il avait reçue, prit congé en promettant à Tancrède d'informer madame Dupré de ses intentions favorables pour elle. Comme le tems était très-beau et que ni Tancrède ni Idamia ne connaissaient Bath, le Prince proposa de le parcourir, ne voulant pas aller coucher plus loin que Malborough. Ils visitèrent *la pompe*, *le croissant*, et les autres lieux remarquables de cette jolie ville. Ils en furent si contens qu'ils formèrent le projet d'*y* revenir passer huit jours avant de retourner sur le continent ; mais les affaires de Tancrède étaient trop importantes pour lui permettre d'*y* rester d'avantage en ce moment,

et ayant trouvé les voitures prêtes au retour de leur promenade, ils partirent pour la Métropole.

Quand ils eurent quitté le pavé, Idamia observa que le chemin était fort doux, que la voiture ne faisait pas le même bruit que celle qui les avait amenés à Bath et qui permettait à peine de s'entendre. Tancrède la devina et lui dit en souriant : — Puisque nous sommes dans une position aussi agréable, je vais commencer le récit que je vous ai promis. Je dois le reprendre long-tems avant que je paraisse sur la scène où vous m'avez déjà vu pour le rôle de paysan. Aurai-je le même succès, lorsque j'essayerai des rôles plus élevés ? Je l'ignore. Au reste il n'y a peut-pas plus de mérite à l'un qu'à

l'autre. Le but d'éducation suivant Rowe est de nous apprendre à lutter contre l'adversité, de nous soumettre avec résignation à la volonté divine, jusqu'au moment marqué par ses décrets où de meilleurs jours se lèveront pour nous. Long et pénible passage au bout duquel nous nous prosternons et réunissons notre destin, en admirant la bonté de Dieu.

Telles sont les vérités que le Curé de Martigni eut un peu de peine à me faire concevoir. Je ne fus pas aussi patient que j'aurais dû l'être, je ne fus pas assez confiant pour mes amis. C'est par une sorte de pénitence que je me suis soumis à la fantaisie du Prince de Zulenstein; en vous cachant les espérances fondées que je pouvais

avoir. Je dois même convenir qu'il avait raison ; car, en ne pouvant vous faire jouir des droits de ma naissance, vous n'auriez point été trompée en restant Comtesse de Cohenberg, titre que je devais aux bontés de l'Empereur, et je pouvais vous soutenir d'une manière convenable à ce rang. Je pouvais rendre Elmire Dudley, que j'aurais toujours regardée comme ma sœur, indépendante de son barbare père. Mais, puisque nous sommes sur ce sujet, je dois vous dire que mon projet, si vous aviez réfusé mes offres, était de vous demander de ne point accepter la main de Deterville avant un an. J'espérais, pendant ce tems, le dépouiller de ses droits, et j'ai lieu de croire que le secret que j'ai

gardé ne vous fera pas repentir d'avoir donné votre main à Tancrède.

-- Pour être entièrement franche, mon bon ami, j'avoue que, malgré mon amour, j'ai pensé plus d'une fois que j'avais été bien imprudente. Vous en serez moins étonné quand vous réfléchirez à ma position, et qu'on me donnait à entendre que j'étais totalement abandonnée à mon malheureux sort. Souvenez-vous que je n'avais d'autre espoir d'être protégée que par vos amis ; et si vous me renonciez, que devais-je espérer d'eux? Le certificat de notre mariage était dans vos mains, si je m'étais adressé à un magistrat, qu'aurais-je pu dire que vous n'eussiez été le maître de nier ? Je regardais le

le nom de Cohenberg comme un nom supposé. Je ne connaissais pas vos droits à celui de Watteville : je ne savais pas même où vous adresser une lettre. Je n'avouais point toutes mes craintes à mon tuteur, mais, en recourant à un magistrat, j'aurais été obligé de l'instruire, et je n'aurais pu me plaindre de lui, s'il avait refusé de croire mon improbable histoire, que j'étais mariée à un inconnu et que je ne savais où trouver. Ces tristes réflexions me poursuivaient, et je me blâmais de l'ignorance à laquelle je m'étais soumise, quoique la prudence l'eût exigée.

— Peut-être, en effet, ma chère enfant, aurais-je dû être moins mystérieux ; cependent, qui sait quelles en eussent été les conséquences,

quences, si votre infâme tuteur eût été instruit de la vérité ? Ce que je ne puis concevoir, c'est comment il a découvert votre retraite. — Madame Dupré le saura probablement. Ne vous accusez donc point, mon cher Tancrède : si j'eusse été plus instruite, j'aurais été moins sur mes gardes ; et tout est bien, puisque l'issue en a été heureuse. — Graces à Dieu, ma chère amie, vous m'êtes rendue ! Le gain de mon procès n'aurait pu me dédommager de votre perte. Il m'était devenu indifférent tant j'étais absorbé par le malheur.

--Je crois, mon ami, que nos cœurs se sont entendus dès le premier moment que nous nous sommes rencontrés dans les montagnes de Suisse ; et je compte qu'à l'avenir

nous existerons en deux corps qui n'auront qu'une même ame. Mais la borne que nous venons de passer m'apprend que nous sommes déjà à cinq milles de Bath, et vous n'avez pas encore commencé votre histoire.

Tancrède crut devoir obéir à sa demande, mais comme il est moins instruit des événemens qui ont précédé sa naissance que le compilateur de cette histoire, nous la conterons nous-mêmes jusqu'au moment où il l'a interrompue au Mont-Saint-Bernard; alors nous lui laisserons développer ses sentimens et continuer sa narration.

CHAPITRE IV.

Auguste Dudley, grand père de notre héros et Comte de Clarancourt était déjà avancé en âge quand il épousa Lady Clara Mildmay, qui était héritière d'un autre titre. Elle lui donna une fille, et mourut bientôt après. Il avait beaucoup aimé sa femme, il prit le parti de ne pas se remarier et sa fille devait hériter de ses titres et de ses biens. Si elle mourait sans enfant mâle, ils revenaient au fils de sa sœur qui portait aussi le nom de Dudley, le père l'ayant pris, lors de son mariage avec lady Emmeline Dudley, par respect pour une famille à qui il avait

les plus grandes obligations. Il était mort ainsi que Lady Emmeline, et son fils seul reste de trois enfans, était élevé sous la tutelle de son oncle. Après sa fille, ce neveu était ce qu'il aimait le plus. Tout hautain qu'il était lorsqu'il fût devenu Comte de Clarancourt, M. Dudley sut parfaitement plier son caractère tant qu'il eut besoin de l'amitié de son oncle.

Lady Elmire Dudley, après la mort de sa mère, fut confiée à une parente qui surveillait son éducation. A seize ans, elle était une des plus belles et des plus aimables personnes de son âge. On ordonna alors au Comte dont la santé était fort dérangée depuis quelque tems, de passer l'hyver dans le midi de la France. Il ai-

mait trop sa fille pour s'en séparer, il l'emmena donc avec lui, et sa parente devait lui servir de chaperon.

A son départ, il renvoya Dupré qui, jusque-là, avait servi de gouvernante. On la plaça sur le même pied dans une autre famille considérable, et on donna à Lady Elmire une femme-de-chambre plus élégante. Pendant l'hyver qu'elle passa à Nice, Lady Elmire eut le malheur de perdre la parente qui, jusqu'alors, lui avait servi de mère. Elle fut remplacée par une dame Française, de bonne naissance, mais peu favorisée de la fortune, Milord trouvant sa fille encore trop jeune pour n'être menée dans le monde que par son père. Il se sentait si bien qu'il comptait pas-

ser l'été en Angleterre ; cependant les médecins de Nice lui conseillèrent si fortement d'essayer les eaux de Spa, avant de braver les brouillards de son pays, qu'il y consentit. Il partit peu de tems après pâques pour ces eaux célèbres avec Lady Elmire et la Baronne Duplessis. L'honorable Sidney Dudley faisait son tour d'Europe, et devait les rejoindre dans les pays bas à la fin de l'été. Milord pouvait choisir son gendre, sa fille apportait une pairie ; mais, étant très-attaché à sa sœur, il préférait l'unir à son cousin. Les jeunes gens que Lady Elmire avait rencontrés jusqu'alors en France et Angleterre ne lui avaient donné aucune répugnance pour ce projet, quoiqu'elle résolut de

s'assurer un peu d'avantage d'être aimée de M. Dudley, avant de l'épouser.

La famille de Clarancourt n'était à Spa que depuis huit jours, lorsque le Prince de Zulenstein que nous connaissons déjà y arriva avec son neveu le Prince Tancrède de Nassau, fils unique du chef de cette branche; et ils se logèrent dans le même Hôtel que le Comte de Clarancourt.

Ils eurent bientôt fait connaissance, peu d'hommes avaient une plus belle figure que le Prince Tancrède. Aucune femme, à Spa, ne pouvait disputer à Lady Elmire la palme de la beauté. L'un oublia que son père étant Prince d'Allemagne, ne consentirait point à son mariage avec une étrangère.

L'autre ne se souvint pas davantage qu'elle était engagée à son cousin. On aurait cependant plutôt obtenu le consentement du Comte que celui du Prince de Nassau, qui aurait regardé ce mariage comme disproportionné. Mais, quand ils firent ces réflexions, il n'était plus tems. Ils ne pouvaient plus exister l'un sans l'autre, et ils n'avaient d'autre idée que de former une union dont ils faisaient dépendre leur bonheur futur. Elmire ne doutait pas que son père n'écouta facilement les propositions d'un homme du rang du Prince de Nassau; et le Prince Tancrède ne pouvait faire moins que de demander à son père de sacrifier l'orgueil germanique au bonheur de son fils unique. Il n'osait cependant

se décider à hasarder cette demande, et il préféra de mettre dans sa confidence son oncle de qui il était tendrement aimé, et de l'engager à parler à son père.

Le Prince de Zulenstein était de cette excellente espèce d'hommes qui ne sont heureux que du bonheur des autres. S'il avait dépendu de lui, la main de Lady Elmire eût été sur-le-champ demandée; mais il avait plutôt la volonté que la puissance, de faire le bonheur de Tancrède. Il l'écouta avec bonté, il aurait voulu pouvoir lui donner des espérances, mais il savait que son frère avait d'autres vues. Il ne voulut donc point lui donner d'encouragement, et lui conseilla même sérieusement de quitter Spa sur-le-champ, puis-

qu'un plus long séjour ne ferait que rendre plus pénible sa séparation d'avec Lady Elmire.

Si les amans avaient jamais de la raison, je ne sais pas le parti qu'aurait pris le jeune Prince. Mais les conseils judicieux de l'oncle n'eût point l'effet desiré ; et celui-ci n'eût pas le tems de le répéter, ayant reçu l'ordre de rejoindre sur-le-champ son régiment. En même tems, son neveu recevait une lettre de son père qui lui marquait de l'attendre à Spa, où il viendrait le prendre dans quinze jours, pour aller avec lui à Bruxelles, où il voulait le présenter à la gouvernante des pays bas.

Il n'avait jamais obéi plus volontiers aux ordres de son père. Son oncle vit avec regret que ses

derniers conseils n'avaient rien changé à sa conduite avec Lady Elmire; mais, n'ayant pas le pouvoir de satisfaire ses desirs, il ne voulut pas du moins les contrarier. Il laissa donc au tems et au hasard la décision des événemens, et partit pour Vienne, après avoir encore répété à l'ardent jeune homme le peu de probabilité de faire consentir son père à son amour. Lady Elmire ne lui laissait pas non plus ignorer que sans ce consentement, le Comte ne pourrait agréer sa recherche. Mais, comme si la fortune avait voulu favoriser l'imprudence de ces jeunes amans, au moment où le Prince de Zulenstein fut obligé de quitter Spa, la Baronne Duplessis fut rappellée près de sa mère mourante,

et la femme-de-chambre qu'on avait prise à Nice profita d'une occasion aussi favorable pour retourner dans son pays.

Cette dernière fut remplacée par une Liégeoise bien éveillée, qui trouva bientôt le moyen de se mettre dans la confidence de ces amours et de les seconder de tout son pouvoir. Bientôt, il y eut une correspondance entre les amans, des entrevues secrètes s'en suivirent. Depuis le départ de l'oncle et de la Baronne, personne ne les gênait. Enfin, après avoir déploré longtems les obstacles, qui s'opposaient à leur union, l'amant persuada à sa belle maîtresse de lui accorder un titre légal de sa protégée, dans l'espoir que les deux pères pardonneraient ce qui ne se-

rait plus en leur pouvoir d'empêcher, l'amour rend si éloquent. Ils furent bientôt mariés secrètement, en présence de la Liégeoise et du valet-de-chambre du Prince Tancrède et par un Prêtre qui croyait n'avoir rien à redouter de la colère des pères.

La Liégeoise favorisait les entrevues des deux époux qui commencèrent cependant à réfléchir que, si on pouvait espérer que le Comte pardonnerait ce mépris de son autorité, on avait lieu de craindre que le Prince de Nassau ne voulût faire casser le mariage pour lequel ils ne pouvaient espérer son approbation ; qu'il ferait peut-être même enfermer son fils, ces preuves de l'autorité paternelle n'étant point rares en Allemagne,

et personne n'étant plus jaloux de cette autorité que celui dont ils craignaient la vengeance. Elmire desira donc que son mariage restât secret jusqu'à ce qu'on pût saisir une occasion favorable de le faire connaître. A leur grande joie, le voyage du Prince n'eut pas lieu, et un médecin complaisant écrivit au père que la santé de son fils exigeait l'usage des eaux. Cependant, l'automne approchait à grands pas, et le Lord Clarancourt parlait de retourner en Angleterre aussitôt l'arrivée de son neveu. Mais, ayant gagné un rhume, il en résulta une toux si incommode que la horde médicale lui conseilla de retourner à Nice. Avant qu'il s'y fût décidé, son neveu arriva.

Ce jeune homme a joué un trop

grand rôle dans le cours de notre histoire pour que nous ayons besoin de prévenir que peu de personnes avaient autant d'art et de fausseté et ne savaient mieux sauver les apparences que lui. Le Prince Tancrède l'avait vu souvent à Vienne chez l'Ambassadeur d'Angleterre et dans les maisons des grands Seigneurs de ce pays. Comme le jeune Prince était un de ces mortels favorisés de la naissance et de la fortune, le jeune Dudley lui avait fait assiduement la cour, et l'Allemand peu soupçonneux avait conçu de lui la plus haute opinion. Il avait une telle confiance en son honneur, qu'il obtînt de sa femme de lui confier leur secret et de prendre ses avis pour leur conduite à venir. Il ne lui fal-

lut que l'occasion de le trouver seul, et il l'instruisit de sa situation avec sa cousine.

Dudley fut plus étonné que satisfait, en apprenant que Lady Elmire avait déjà disposé d'une main qu'il croyait lui être destinée. Il resta indécis s'il n'en instruirait pas sur-le-champ le Prince de Nassau, mais il ne se crut pas assez sûr du succès de cette démarche. Une Comtesse de la Grande-Bretagne avec dix mille guinées de revenu pouvait ne pas paraître un si mauvais parti. Il jugea donc plus prudent de paraître entrer dans les vues de nos jeunes époux.

En conséquence, il déclara qu'il était prêt à dire ou à faire tout ce qu'ils croiraient servir leurs espérances. Il les engagea à bien gar-

der leur secret pour le moment, leur donnant à entendre que la naissance d'un fils pourrait rendre les grands pères plus faciles à s'adoucir. En un mot, il joua si adroitement le rôle d'un ami désintéressé, que nos époux furent complètement sa dupe et se seraient crus coupables de faire un pas sans le consulter.

Le Comte n'était pas encore décidé si ses pas se tourneraient au nord, ou au midi, lorsque Lady Elmire se trouva fort incommodée. N'ayant aucune raison de croire que ce fût un état naturel, son père fut très-alarmé. Le médecin bien endoctriné et bien payé, donna un nom à la maladie et appuya fortement sur son retour en Angleterre, le climat du midi étant trop vif

pour une jeune personne ; mais il insista encore davantage sur la nécessité que Milord passât l'hyver à Nice ou à Lisbonne.

Le Lord, à qui la santé de sa fille était plus chère que la sienne, voulait retourner sur-le-champ avec elle en Angleterre. Dudley et le jeune Prince à qui il était attaché par les soins qu'il en avait reçus comme on peut le croire, s'y opposèrent vivement. Si il venait à avoir une rechûte, ce qui était la conséquence probable de son retour en Angleterre, sa fille se le reprocherait amèrement, sachant qu'il n'aurait résisté que pour elle à l'avis des médecins. Dudley leur avait persuadé qu'ils pourraient facilement tenir leur mariage secret jusqu'après les couches, si on enga-

geait le Comte à aller seul à Nice, et si on obtenait que lui, Dudley, accompagnât Lady Elmire en Angleterre. Elle pourrait s'y retirer dans le Cumberland jusqu'au moment critique, et il se faisait fort de trouver alors tous les moyens nécessaires à l'évènement, de manière à ce que le secret fût toujours gardé et sa réputation à l'abri. Tancrède crut lui devoir la plus vive reconnaissance, et, comme il jouissait déjà d'un revenu considérable, il parvint à lui faire accepter une somme assez forte pour subvenir aux frais que cet arrangement pourrait occasionner.

A la grande joie des jeunes époux et de leur perfide confident, le Comte consentit enfin à retourner à Nice et à envoyer sa fille en An-

gleterre sous la conduite de son cousin. Il desirait qu'elle passât l'hyver chez une Dame de sa connaissance, avec qui il était assez intimément lié pour lui faire cette demande sans indiscrétion. Par l'avis de Dudley Lady Elmire n'éleva aucune difficulté. Il se chargea, pourvu qu'on voulût se soumettre entièrement à ses avis, de faire réussir le plan qu'il avait proposé.

Ils ne voyaient point d'autres moyens. Ils consentirent donc à tout ce qu'il voulut, déterminés secrètement, s'ils ne pouvaient obtenir de leurs pères de sanctionner leur union, à se retirer dans quelque lieu retiré d'où ils pourraient entâmer une négociation. Ils espéraient, qu'alors leurs parens ne

voudraient pas réduire au désespoir des enfans uniques. Enfin le Comte partit pour Nice, Dudley et sa cousine pour Londres, et le Prince pour Bruxelles, où était alors son régiment. Toutes ses lettres à son épouse devaient arriver sous le couvert de leur ami commun.

Ce fut, le cœur navré, que Tancrède et son épouse se dirent un éternel adieu, car ils ne devaient plus se revoir. Mais suivons le cours des événemens.... Heureusement, pensa Lady Elmire, quoique son intrigant cousin eût déjà conçu un plan pour parvenir au même but, la Dame à qui son père l'avait recommandée, avait dû suivre une proche parente à Lisbonne, huit jours avant leur

arrivée à Londres. Ils crurent donc peu convenable de s'établir à l'Hôtel de Clarancourt, et Lady Elmire partit pour Wirksworth avec son cousin et sa fidelle Liégeoise. Elle écrivit de là au Comte, en l'assurant qu'elle préférait vivre retirée en son absence, et que, s'il voulait le permettre, elle resterait dans le Cumberland jusqu'au printems, où elle irait le rejoindre à Londres. Elle lui faisait entendre qu'elle chercherait une espèce de Dame de compagnie pour l'accompagner dans les visites qu'elle pourrait faire dans le voisinage.

La réponse du Comte approuva tout ce qu'elle demandait, mais sa joie fut de peu de durée. La poste suivante apporta à son cou-

sin une lettre du valet-de-chambre du Prince Tancrède, contenant la triste nouvelle que son maître avait été tué dans un duel par un Officier de son régiment. Il rendait compte du sujet de la querelle. C'était par les ordres du Prince qu'il prenait la liberté de lui écrire. Deux lettres incluses étaient jointes à cette lettre. Le Prince les avait écrites en cas d'événement funeste. L'une était pour son épouse, l'autre pour son ami. Il leur recommandait fortement de faire connaître leur mariage à son père, s'il devait succomber dans cette affaire.

Aucun évènement ne pouvait plaire autant à l'envieux Dudley. Cependant, il sut masquer sa joie et témoigna la tristesse la plus na-

turelle en apprenant à la veuve ces tristes nouvelles. Il désapprouva entièrement l'idée de découvrir le mariage avant la naissance de l'enfant. En effet, ce serait alors son devoir ; mais, puisque le Prince Tancrède avait cru devoir le cacher jusqu'au tombeau, il ne convenait pas à une femme de son rang de se mettre à la merci du fier Allemand. Il laissa à entendre qu'une querelle pourrait en résulter entre les deux pères, que le Comte devait être au moins consulté avant de rien entreprendre. Il promit de se charger de cette ouverture et d'employer des raisons assez fortes pour engager le Comte à déclarer lui-même le mariage ; ce qui aurait, elle devait en convenir, plus de poids auprès du

du Prince que ce qu'elle pourrait écrire.

La veuve, inconsolable, se soumit à un avis qu'elle croyait raisonnable. Après la perte de son époux, elle ne mettait aucun prix à faire reconnaître son mariage ; mais elle était résolue, aussi-tôt après ses couches, à soutenir les droits de son enfant.

Dudley convint qu'elle ne pouvait s'en dispenser. Il lui conseilla même pour cela de ne pas se livrer à un désespoir qui serait funeste à cet enfant ; mais il insista toujours sur le secret pour le moment présent. En effet, il ne craignait rien autant pour ses vues futures d'ambition que la publicité de cette grossesse. Elle continua sa correspondance avec le Comte sans

en parler. Elle recevait peu de monde, sortait encore moins, et il lui fut facile d'échapper aux remarques du voisinage. Les domestiques ne s'en apperçurent pas davantage. La Liégeoise la servait seule dans sa chambre ; et, sous prétexte de sa mauvaise santé, elle la quittait rarement. Dudley n'avait pas cependant l'intention qu'elle restât à Wirksworth pour accoucher, quoiqu'il voulût que le Comte ignorât qu'elle l'eût quitté. Comme le terme approchait, il fit remarquer aux anciens domestiques que la santé de sa cousine était fort mauvaise, et qu'il desirait obtenir d'elle de passer un mois incognitò aux eaux chaudes, avant le retour du Comte en Angleterre qui, si il la savait à Bris-

tol, quitterait sûrement Nice pour l'y rejoindre, au hasard d'avoir lui-même une rechûte qui pourrait lui être fatale. Il était donc essentiel qu'il crût Lady Elmire toujours à Wirksworth, d'où elle continuerait à dater ses lettres pour éviter de lui donner de l'inquiétude.

Chacun fut de son avis et donna sa parole de protéger une tromperie si innocente. Ayant ainsi tout préparé pour le départ de Wirksworth, il ne resta plus qu'à lui trouver un asyle sûr près de Londres. Il partit dans cette vue, après lui avoir bien recommandé d'avoir du courage, et après avoir mis la Liégeoise assez dans son intérêt pour être sûr qu'elle seconderait toutes ses vues.

CHAPITRE V.

Il fut aisé de trouver dans le voisinage de Londres une maison meublée, dans un quartier assez retiré pour convenir aux vues de Dudley. Il s'assura, pour le gros ouvrage, d'une servante aussi bornée qu'il pouvait le desirer; mais le plus essentiel était de rencontrer une sage-femme qu'il pût faire entrer dans ses vues. L'amour du gain qui a tant de puissance sur beaucoup de caractères, engagea une de ces femmes à être en quelque sorte son complice. Cependant, il ne la mit pas entièrement dans la confidence du tort qu'il voulait faire à l'enfant. Il ne vou-

lait, lui dit-il, que sauver la réputation de la mère dont il ne lui fit point connaître le rang. Il ne dit pas que sa cousine était mariée, mais qu'elle voulait faire croire que la mort subite d'un mari l'obligeait à en faire un secret à ses parens ; que la vérité était qu'elle avait été séduite par un mauvais sujet qui refusait à présent de l'épouser ; qu'elle était plus à plaindre qu'à blâmer, et qu'étant son plus proche parent, il desirait mettre sa réputation à couvert.

Enfin son histoire était plausible. Elle lui dit que pareille chose arrivait tous les jours, que ce n'était pas la première de ce genre dont elle eût été chargée et qu'il pouvait compter sur sa discrétion et son intelligence ; mais qu'il fallait

savoir ce qu'on ferait de l'enfant. — Il croyait, répondit-il, que le plus sûr était de l'exposer, quoiqu'il ne voulût certainement pas s'en défaire ; qu'il desirait même qu'on pût trouver un moyen de le reconnaître, en cas que le père se décidât un jour à lui rendre justice; mais qu'il croyait nécessaire de persuader à la mère qu'il était mort en naissant ; que, si elle avait connaissance de son existence, elle se trahirait sûrement elle-même et rendrait inutile tous les soins qu'on avait pris pour sauver sa réputation.

La sage-femme fut entièrement de son avis que tout se découvrait toujours par l'imprudence des mères. Elle croyait donc, s'il l'approuvait, que l'enfant ne pouvait être porté trop loin. Elle offrit de

le porter dans le Somerset qui était son pays, et de l'y exposer à la porte d'un vieux garçon assez riche pour s'en charger. En tout cas les Officiers de la Paroisse en auraient soin. Elle prendrait ses précautions pour qu'on ne pût pas la soupçonner. Par ce moyen, l'enfant avait l'espoir d'être bien élevé, et si, par hasard, on le remettait à la Paroisse, il ne serait pas plus mal que mille autres à qui cela était arrivé et qui n'en avaient pas moins fait leur chemin dans le monde. Mais Monsieur devait sentir qu'elle ne pouvait pas se charger de tout cela, sans avoir encore quelqu'un dans la confidence.--J'y ai déjà pourvu, reprit Dudley : ma cousine a une femme-de-chambre de la fidélité de laquelle je me suis assuré ; et il

lui fit entendre qu'elle était dans la même position que sa maîtresse.

Cela divertit beaucoup la sage-femme qui se promit un double profit, et qui ne douta plus du succès de cette affaire. En conséquence de toutes ces mesures, la jeune veuve fut installée dans sa nouvelle habitation, et Dudley lui présenta la femme dont il s'était assuré. La Liégeoise entra dans toutes les mesures qu'on jugeait nécessaires. Sidney Dudley était presque toujours dans la maison. Catherine la Liégeoise, le fit avertir au moment des premières douleurs ; et, peu d'heures après, la sage-femme et Catherine annoncèrent à la mère que son enfant était mort en venant au monde, quoiqu'elle l'eût entendu crier.

Elles l'assurèrent que son imagination seule avait pu le lui faire croire, et refusèrent de le lui montrer, en disant que la vue de cet enfant mort mettrait sa vie en danger.

Nous n'avons pas besoin d'avertir le lecteur que c'était notre héros. Cet enfant qu'on supposait mort était un très-beau garçon. Aussi-tôt après sa naissance, la sage-femme feignit d'être appellée pour une autre couche. Elle partit pour Sutton dans le Somerset, en prenant la poste jusqu'à Bath, d'où, à nuit clause, elle porta l'enfant à pied à Sutton. Après l'y avoir déposé à la porte de M. Snégo, elle revint, aussi promptement qu'elle était venue, rejondre la mere, qui n'avait aucun soupçon, et elle reçut

de M. Dudley la récompense promise. Il la loua beaucoup de sa diligence et lui promit de la protéger auprès de ses connaissances, s'il s'en trouvait quelqu'une dans le même cas.

Au bout d'un mois, Lady Elmire retourna à Wirksworth, avec son cousin et la Liégeoise. Dudley était fier de sa réussite, il se croyait bien sûr, que la sage-femme ne connaissait, ni son nom, ni celui de sa cousine ; qu'ainsi il ne pouvait jamais en avoir rien à craindre. Il résolut de renvoyer, le plus promptement possible, la Liégeoise dans son pays, de peur que quelques remords ne l'engageassent à tout découvrir à sa maîtresse. Cependant sa tranquillité fut vivement troublée en recevant,

presqu'aussi-tôt après son retour à Wirksworth, une lettre du Prince de Zulenstein, conçue en ces termes.

MONSIEUR,

« Mon malheureux neveu, le Prince Tancrède de Nassau, avant le duel qui a terminé ses jours, m'écrivit qu'il avait épousé secrètement votre cousine Lady Elmire Dudley. Il m'instruisait qu'elle était grosse et qu'il lui avait écrit, en même tems qu'à moi, que, s'il devait perdre la vie, il désirait qu'elle fît connaître son mariage et sa situation. Il me mandait aussi que vous étiez dans sa confidence.

Depuis cette triste lettre, j'attendais chaque jour que sa veuve se conformerait à sa volonté; je

croyais qu'elle ferait connaître la naissance d'un enfant qui avait droit à un héritage considérable et qui aurait pu consoler mon malheureux frère d'une perte aussi douloureuse qui, peut-être entraînera la sienne. J'ai été tenté de lui remettre la lettre que mon neveu a écrite pour lui avant sa mort ; mais Lady Elmire , ou , peut-être devrais-je dire, la princesse de Nassau se conduit avec tant de négligence pour l'intérêt de son enfant , que j'ai cru devoir vous en parler avant d'instruire mon frère du mariage de son fils. Veuillez donc me répondre sur-le-champ , et m'informer des intentions de la veuve du Prince Tancrède relativement aux ordres formels de son époux mou-

rant, ou je serai obligé de m'adresser au Comte de Clarancourt pour l'explication de ce mystère.

Je suis, Monsieur,

Votre très-obéissant, etc.
ZULENSTEIN.

Cette lettre était d'une nature trop sérieuse pour rester sans réponse. Cependant, il ne voulut pas en donner l'inquiétude à sa cousine, il prit sur lui d'y répondre sans lui en parler. . . . Il commença par exprimer tous ses regrets de la mort du Prince Tancrède, L'intention de la veuve était d'obéir aux ordres de son époux, en s'adressant au Prince de Nassau par le moyen de son père ; mais la nouvelle de la mort du Prince Tancrède, malgré tous les soins

qu'il avait pu prendre, l'avait tellement affectée qu'elle était accouchée avant terme et que l'enfant était mort ; que, depuis son rétablissement, la crainte de la colère de son père, la perte de son enfant, l'avaient décidée à ne jamais avouer ce qu'elle nommait son fatal mariage ; que sa santé avait été depuis dans un si mauvais état, qu'il n'avait pas osé la presser de se conformer aux dernières volontés de son époux. Il ne voyait même point à quoi pourrait servir maintenant cette publicité, et il pensait comme elle qu'une union aussi malheureuse devait rester un secret ; que si le Prince n'était pas dans les mêmes sentimens, il le priait de lui faire connaître ses intentions avant qu'il en instruisit le

Comte de Clarancourt, que cette communication pourrait irriter. Il craignait en outre que ce dernier ne se portât à quelque mesure violente contre sa fille, et que son ressentiment ne retombât sur lui-même, quoiqu'il n'eût été instruit qu'après le mariage. Il finissait par des vœux sincères pour le rétablissement du Prince de Nassau.

Peu de tems après, à sa grande joie, il reçut une réponse du Prince de Zulenstein qui partageait son opinion ; que vu la manière dont les choses avaient tournées, il était inutile que le mariage de son neveu fût rendu public. Il plaignait de tout son cœur la jeune veuve et ne voulait pas l'exposer à la colère de son père. Il la priait de le

regarder toujours comme son ami, si elle était jamais dans le cas d'avoir besoin de lui.

Cette lettre tranquillisa Dudley qui ne s'occupa plus qu'à se débarrasser de la Liégeoise dont la taille qui grossissait tous les jours, pouvait trahir leur secret. En conséquence, elle reçut une lettre d'une tante que les médecins avaient condamnée, pour retourner dans son pays. Lady Elmire se sépara d'elle à regret, mais elle ne voulut pas lui conseiller de mécontenter sa tante; et, comme le moment du retour du Comte approchait, elle retourna à Londres avec sa compagne allemande. Il lui fut aisé de trouver à la remplacer, et Catherine partit pour Liège, sans que sa maîtresse eût pu deviner la cause de son départ.

CHAPITRE VI.

Le Comte de Clarancourt arriva peu de jours après. Dudley avait trouvé le moyen de persuader à sa cousine qu'il serait de la plus haute folie de faire connaître son mariage, qu'il pourrait s'en suivre une affaire entre son père et le Prince de Nassau, que cela ne pouvait d'ailleurs lui procurer aucun avantage. Ce fut donc comme Lady Elmire Dudley que son père l'embrassa. Il était beaucoup mieux que lorsqu'il avait quitté Spa, mais il trouva que l'air natal n'avait point fait à sa fille le bien qu'il avait espéré. Elle lui parut pâle et maigrie. Il ne voulut pas faire

ces remarques devant elle, mais il communiqua ses craintes à son neveu qui eut l'air de les partager et qui riait intérieurement en le voyant si complètement sa dupe. Il lui fallait encore parvenir à obtenir la main de sa cousine; par-là il assurait le titre à ses enfans ; cependant il ne desirait pas qu'un fils vînt le lui enlever, et, s'il desirait des enfans de Lady Dudley, il préférait que ce ne fussent que des filles.

Il fallait d'abord avoir le consentement du père ; une fois obtenu, il savait bien que la fille était trop dans sa dépendance pour le lui refuser. Il employa auprès du Lord son adresse ordinaire, et en obtint tout ce qu'il desirait, quoique le Comte lui déclara qu'il ne

forcerait pas la volonté de sa fille. Il fit donc le siège en forme du cœur de la jeune veuve que, toutefois, il ne trouva pas aussi facile qu'il l'avait desiré. Il fit valoir son amour et ses services. Si elle n'eût dépendu que d'elle, elle aurait refusé un second engagement ; mais, n'ayant jamais témoigné de répugnance pour ce mariage, elle n'osa pas résister aux desirs de son père. Elle avait encore de Dudley une bien meilleure opinion qu'il ne méritait, et elle écoutait assez tranquillement toutes ses protestations d'amour. Lui, comme un Prothée, prenait toutes les formes qu'il croyait pouvoir lui être utiles, et sa parente abusée, consentit enfin à le récompenser des services qu'elle croyait en avoir reçus.

Peu de tems suffit à cette malheureuse victime de sa trahison pour voir qu'en lui donnant la main, elle n'avait point fait son propre bonheur. Comme il n'avait plus besoin de se contraindre, il lui reprochait sans cesse ses regrets de Tancrède. Il ne craignait point de la rendre malheureuse, puisque, si elle mourrait sans enfans, il hériterait du titre qu'il desirait avec tant de passion. Il s'apperçut avec chagrin qu'elle était prête à le rendre père. Sa santé était cependant fort mauvaise, et il se flattait bien qu'elle ne survivrait point à ses couches, mais à quoi lui servirait sa mort si elle laissait un garçon ?

Il eut plus d'une fois la pensée de s'adresser encore à son ancienne

amie, la première sage-femme, mais il n'osa s'y exposer ; c'était se faire connaître d'elle, et elle pourrait parler à Elmire de son premier enfant. Enfin, à sa grande satisfaction, Lady Elmire accoucha d'une fille qui, dès le moment de sa naissance devint l'objet de sa haine, la plus grande partie du bien du grand-père lui étant assuré par le contrat de mariage de sa mère. Dudley se consola par l'espoir de la mort de sa malheureuse épouse qui ne survécut pas long-tems à sa seconde couche ; et, ce qui lui donna encore plus de joie, son beau-père mourut de chagrin de la mort de sa fille. Celui-ci n'étant point détrompé sur le compte de son neveu, lui laissa tout ce qui n'avait pas été assuré par le contrat de mariage de Lady Elmire.

Sidney Dudley devint ainsi Pair de la Grande-Bretagne, tandis que celui à qui le titre devait revenir, bravait les injures de l'air et souffrait de la soif et de la faim dans l'humble chaumière de la veuve Stany. Il ne pensait plus à lui, ne savait pas même s'il existait et n'avait pas revu depuis la sage-femme qu'il triomphait de n'avoir pas mis davantage dans son secret.

Nous avons déjà rendu compte de son mariage avec Mistriss Stanley, de ses plans pour Idamia Forester dont il espérait que la fortune dédommagerait son fils de celle que feue Lady Clarancourt avait assurée à sa fille. Cependant son projet n'était pas de l'en laisser jouir, s'il le pouvait, il avait résolu, probablement par esprit

de pénitence, de la consacrer à Dieu. Il avait, comme nous l'avons dit, chargé madame Dupré de son éducation et de celle de sa pupille, et les tenait renfermées à Wirksworth ; tout jusques-là lui avait réussi suivant ses desirs, il devait donc être parfaitement heureux, c'est cependant ce qui ne fut pas. Il avait d'abord été trompé dans la fortune qu'il espérait de sa seconde femme. La crainte, ou le pressentiment que son infâme conduite envers l'héritier du Prince de Nassau pourrait un jour être connue, aigrissait son humeur et troublait toutes ses jouissances. Il voulait bien se persuader qu'il n'avait rien à craindre, l'enfant était peut-être mort, la sage-femme ne savait point de qui il était fils,

Catherine ignorait où il avait été porté, il n'y avait aucune correspondance entre elles. L'une demeurait à Knightsbrigge, l'autre dans l'Evêché de Liège où elle tenait une boutique de mercerie.

A son retour d'Angleterre, elle s'était donnée comme veuve d'un Anglais, attaché au service d'un homme de la plus grande distinction, qui avait été malheureusement tué d'une chûte de cheval peu après son mariage. Il l'avait cependant laissée assez à son aise pour desirer de retourner dans son pays qu'elle préférait à l'Angleterre : et, comme elle avait des fonds suffisans pour former un établissement, elle fut bien reçue par ses parens et par ses anciens amis.

Une

Une fille fut le fruit de sa liaison avec M. Dudley. Elle fut élevée sous le nom supposé que la mère avait pris à son retour, et son père avait promis de pourvoir à son établissement. Catherine, jusqu'à ce qu'elle se mariât, lui avait écrit trois ou quatre fois par an. Il lui répondait quand il avait le tems, et lui envoyait ordinairement quelqu'argent pour leur fille. Elle crut devoir le consulter pour le mariage qui s'offrait pour elle-même; il l'approuva fort et lui envoya un billet de cinquante livres sterlings pour leur fille, en lui faisant sentir qu'il serait de la plus grande imprudence pour elle de continuer leur correspondance; que, s'il pouvait en trouver l'occasion, il tâcherait de la voir ainsi

que leur jeune enfant à qui il promettait quelques cents livres sterlings pour son établissement.

La mère qui n'était pas une sotte, jugea qu'il pouvait avoir raison, et, pendant sept ans, la correspondance fut interrompue. Le Comte commençait même déjà à se flatter qu'elle avait oubliée ses promesses, une année succédait à l'autre sans que sa tranquillité fût troublée ; et ses craintes commençaient à s'évanouir, lorsque quatre ans et demi avant qu'il crût devoir chercher une retraite en Suisse, il reçut une lettre de madame Buffin, (c'était le nom que Catherine avait signé) qui l'informait qu'elle avait perdu son mari qui lui avait laissé plusieurs enfans. Elle avait éprouvée des malheurs dans son com-

merce , elle se trouvait fort à l'étroit et elle ne connaissait pas d'ami qui pût, mieux que lui , venir à son secours. Elle s'y adressait donc avec confiance , et elle ne doutait pas qu'il ne la mît en état de payer les créanciers de son mari qui la poursuivaient sans pitié. Elle lui rappellait aussi ses anciennes promesses pour leur fille. Elle lui disait qu'elle pouvait la bien établir , si il lui envoyait cinquante livres sterlings, et que cent pour elle suffiraient pour la remettre sur pied et en état d'élever sa nouvelle petite famille.

Une demande, aussi inattendue, déplut au Comte autant qu'elle l'étonna. Les dix mille livres de rente qu'il avait hérité de son beau-père , les quinze cent de son patri-

moine ne pouvaient suffire à sa dépense, ayant comme nous l'avons dit, une grande ostentation. Après y avoir bien réfléchi, il crut devoir laisser la lettre de Catherine sans réponse ; se croyant sûr de n'avoir rien à craindre d'une femme qui était dans une position aussi gênée. Une seconde lettre suivit bientôt la première.

Son humeur en augmenta, mais il resta déterminé à ne point répondre à des demandes aussi exhorbitantes et qui commençaient à prendre le ton de la menace. Il se crut persécuté, lorsqu'une troisième lettre lui fut remise par un étranger proprement vêtu, au moment où il allait sortir. C'était la redite des mêmes griefs et une demande très-péremptoire d'une

dot pour leur fille qui, depuis quelque tems, était courtisée par le fils d'un bon marchaud qui n'attendait que l'effet de ses promesses pour la conduire à l'Autel. N'ayant point reçu de réponse à deux lettres précédentes, elle craignait, qu'elles ne lui fussent point parvenues. Elle avait en conséquence, confiée celle-ci à un jeune homme qui accompagnait un Seigneur Allemand, qui allait à Bath pour sa santé. Il lui avait promis, comme il devait passer par Londres, de remettre la lettre à Milord en main propre. Le jeune homme ajouta qu'il viendrait le lendemain chercher la réponse pour la faire partir avec les lettres de son Maître.

Cette démarche parut au Comte

le Comble de l'impudence. Il n'était pas plus disposé à satisfaire à cette demande qu'au moment, où il avait reçu la première lettre. Il jugeait que, s'il accordait ce qu'elle desirait de lui, cela lui servirait de base pour de nouvelles persécutions du même genre. S'il donnait sa réponse à cet homme insolent, il pourrait croire qu'il l'avait fait trembler; il jugea même que ce pouvait être leur plan, tandis qu'il ne croyait pas qu'en refusant cette impertinente requête, il pût y avoir aucun danger pour lui. Les lettres à Catherine étaient toutes sous un nom supposé et en termes fort vagues. Il ne croyait pas qu'elles pussent lui servir quand elle voudrait en faire usage. Sa pauvreté paraissait lui

être un garant assez sûr contre ce qu'elle pourrait entreprendre. Il voulait bien que sa fille fût avantageusement mariée, mais il ne prétendait pas faire pour son établissement un aussi grand sacrifice. Il l'avait promis en effet, mais il comptait que Catherine ne pourrait pas l'obliger facilement à tenir sa parole.

Il regardait qu'à moins du concours de la sage-femme, elle ne pouvait rien contre lui ; et, en supposant même qu'elles pûssent se réunir, qu'en résulterait-il ? Le père du Prince Tancrède avait depuis long-tems payé sa dette à la nature, le titre et les biens étaient retournés au Prince de Zulenstein son frère, Commandeur de l'ordre Teutonique. Probable-

ment, il ne serait pas très-empressé de perdre un si beau titre et la très-grande fortune qui y était attachée. Il ne pouvait douter qu'il ne fermât l'oreille à une histoire qui était si évidemment contre ses intérêts. Personne ne croirait jamais ce qu'ils pourraient débiter sur cette affaire. Il serait donc fou à lui de reconnaitre l'appel que Catherine ferait à sa générosité. Pour s'assurer encore davantage de ce qu'il avait à craindre, il passa dans la soirée chez la sage-femme ; elle avait quittée son ancienne demeure, et personne du voisinage ne put la lui indiquer.

Il revint parfaitement content, convaincu que Catherine ne serait pas plus heureuse que lui, et il se décida à refuser sa demande.

En conséquence, quand, le l'endemain matin, le jeune homme qui lui avait remis la lettre fut introduitdans son cabinet, il le reçut avec sa hauteur ordinaire, et lui demanda qui il était et ce qu'il lui voulait? Le Flamand refusa de répondre à la première demande, et lui dit seulement que la lettre de madame Buffin qu'il lui avait remise devait l'instruire du sujet de sa visite, qu'il venait en chercher la réponse.

— Je me souviens, en effet, que vous m'avez remis une lettre qui est une espèce de pétition, mais je ne peut accorder la demande de madame Buffin que je ne connais point. Je n'ai donc pas, mon ami, de réponse à vous donner. -- Cela me paraît fort extraor-

dinaire, Milord : depuis quelques années, je vis dans l'intimité de madame Buffin, et j'ai de la peine à croire qu'elle m'ait chargé d'un message aussi inutile auprès d'une personne de votre importance. — Je ne doute pas, mon ami, de vos liaisons avec celle qui vous a chargé de cette lettre, reprit le Lord d'un ton ironique : je dis seulement que je n'ai pas le même avantage, et qu'elle c'est sûrement trompée.

Le Flamand se retira très-mécontent et écrivit sur-le-champ à Catherine le peu de succès de son ambassade, lui reprochant de l'avoir engagé à porter une lettre à quelqu'un qu'elle ne connaissait point, qu'elle aurait pu choisir un autre messager pour se charger

d'une telle commission. Catherine n'avait point exagéré sa position. Ce qu'elle avait dit de sa fille était vrai ; elle avait dû croire que le Lord Clarancourt était en état de faire ce sacrifice à son établissement. Se voir trompée dans son attente, exposée au mépris de ses amis, était plus qu'elle ne pouvait supporter, en songeant combien le Comte était dans sa dépendance. En conséquence, poste pour poste, une quatrième lettre fut adressée au Lord avec la promesse que si, à son reçu, il ne lui envoyait point les six cent livres qu'elle demandait, elle ferait connaitre à quel titre il devait sa fortune actuelle.

Jamais le Comte n'avait été poussé d'aussi près. Il crut cependant plus prudent de ne rien chan-

ger à sa conduite , convaincu que Catherine pouvait lui faire aucun mal. Si elle venait en Angleterre, si elle y était trop incommode , il comptait avoir le crédit de la faire enfermer pour cause de folie. Il laissa donc cette lettre sans réponse comme les premières , et , par-là donna naissance au procès dont nous avons vu l'issue.

CHAPITRE VII.

QUINZE jours s'étaient écoulés depuis la dernière lettre de Catherine. N'en recevant point de réponse, elle résolut de convaincre le fier Milord qu'il agissait imprudemment en la défiant. Elle était embarrassée des moyens qu'elle pouvait employer, mais sa rage était trop forte pour se laisser vaincre par les difficultés. Il fallait enlever à ce vil usurpateur ces honneurs auxquels il avait mis tant de prix.

Elle résolut d'abord de se concerter avec la sage-femme ; mais si elle n'existait plus, si elle avait quitté Knightsbrigge. . . . .

Ses menaces avaient pu engager le Comte à éloigner cette femme, ou à l'engager au secret. Ses finances étaient en trop mauvais état pour passer par-dessus ces considérations. Elle ne pouvait cependant se résoudre à laisser jouir de son crime l'homme assez vil pour rejetter son propre enfant.

Pendant qu'elle adoptait et rejettait successivement les plans de conduite qu'elle devait tenir, elle rencontra par hasard le Prêtre qui avait marié à Spa Lady Elmire au Prince Tancrède. Il passait devant sa boutique et s'était arrêté pour examiner quelques dentelles qui étaient étalées à sa fenêtre. Elle se remit ses traits et se souvint sur-le-champ du lieu où elle l'avait connu. Regardant cette ren-

contre comme une faveur de la Providence pour la réussite de ses projets, elle sortit de sa boutique et le pria de vouloir bien y entrer quelques minutes; qu'elle avait à le consulter sur une affaire de la plus grande importance.

L'Ecclésiastique ne la reconnut pas du tout, cependant il lui accorda sa demande. Elle le fit entrer dans sa chambre, et, après lui avoir rappellé plusieurs circonstances du mariage qu'elle seule pouvait connaître, elle l'instruisit de toute la conduite du Lord et de la part qu'elle y avait eue; en un mot de tout ce qui s'était passé pendant son voyage en Angleterre, des motifs de son retour à Liège, du refus méprisant du Comte de remplir ses promesses

envers sa fille, quoiqu'elle les eût écrites de sa main. Elle finit par lui demander comment elle devait se conduire.

Fort étonné de cette étrange confidence, il lui répondit qu'elle devait sentir toute la bassesse de s'être prêtée aux vues intéressées de son séducteur qui avait eu une conduite si atroce avec sa cousine et son malheureux enfant; mais que, n'ayant point demandé le consentement des parens pour unir les deux amans, il lui conviendrait mal de se mêler de cette affaire; qu'il pourrait déplaire au Prince de Zulenstein, sans être utile au malheureux enfant de son neveu. Cependant, si on l'interrogeait sur ce mariage, il était prêt à en certifier la validité. La

première démarche qu'il pouvait conseiller était de s'adresser au Prince qui était le plus proche parent, et, si il voulait l'écouter, de l'instruire de tout ce qu'elle venait de lui raconter. Il devait cependant la prévenir que probablement, après un si long-tems, le Prince préférerait de ne pas ébruiter l'affaire ; que le jeune homme, s'il vivait encore, aurait peut-être été si mal élevé qu'il aurait peu d'envie de le reconnaître comme le fils de son neveu, qui aurait droit alors au titre dont il jouissait et au revenu qui y était attaché. Cependant, si elle n'était pas soutenue par ce Seigneur, elle ne pouvait raisonnablement espérer de dépouiller le Comte d'un rang dont il jouissait depuis si long-tems. Il

se dit fort pressé de se rendre à Bruxelles, où il lui donna son adresse. Il lui renouvella le conseil de s'adresser au Prince, et partit, en promettant de se rendre au premier ordre qu'il en recevrait.

Catherine résolut donc de suivre son conseil et s'abandonna à la Providence pour la protéger contre son indigne complice. Le lecteur connaît déjà le caractère aimable de celui qui était alors Prince de Nassau. Il n'aurait pas voulu que ses gens eussent renvoyé un pauvre sans secours, encore moins qu'on eût empêché de pénétrer jusqu'à lui quelqu'un qui disait y avoir affaire. Catherine à trente-huit ans avait encore de la beauté, elle était mise décemment et sa tournure prévenait en sa faveur.

Elle fut donc conduite sur-le-champ dans le cabinet du Prince.

Elle avait eu tout le tems d'arranger sa narration de la manière qui pouvait lui être le plus favorable. Au moment où elle apperçut le Prince, elle se jetta à ses pieds, en lui demandant la permission de lui raconter une histoire qui l'intéressait essentiellement. Elle lui dit que les remords du rôle qu'elle y avait joué, pesaient depuis long-tems sur sa conscience; que c'était par l'avis d'un digne Ecclésiastique qu'elle l'importunait en ce moment; que si elle avait su plutôt où le trouver, elle l'aurait instruit de ce qu'elle regardait comme son devoir de lui révéler.

Le vieux Seigneur fût un peu

étonné de cet exorde, il ne devinait pas où elle voulait en venir; mais, sa curiosité étant fortement excitée, il la releva et lui promit d'écouter patiemment tout ce qu'elle avait à lui conter. Il espérait qu'elle serait sincère, mais il ne concevait pas le tort qu'elle avait pu lui faire.

Nous ne déciderons point si la vengeance ou le remords dominait dans le cœur de Catherine; il suffit de dire qu'elle commença son histoire. Elle rejetta tout le crime sur le Lord Clarancourt, quoiqu'elle fût obligée, à son grand regret, de convenir qu'elle avait secondé ses vues coupables. Elle avait toujours supposé qu'il aurait soin de l'enfant qu'il avait exposé, mais sa conduite pour sa

ille devait lui faire croire qu'il
'avait de même entièrement aban-
lonné ; et elle renouvella ses
plaintes de l'avarice et de l'insen-
ibilité de Milord.

Les lettres que le Prince avait
reçues, lors de la mort de son
neveu, lui rendaient cette histoire
rès-probable. Si la légitimité de
cet enfant pouvait se prouver, il
levait renoncer au titre de Prince
le Nassau et aux biens qui en dé-
pendaient. Cependant, il apprit
avec le plus grand plaisir qu'il
pouvait exister un héritier direct,
et sa fortune particulière suffisait
à son ambition. Depuis long-tems
il voyait avec chagrin une bran-
che éloignée appellée à son héri-
age, et le desir de rendre à ce
malheureux orphelin les droits

dont il avait été dépouillé d'une manière si infâme, le rendit très-attentif au récit prolixe de Catherine.

Il la laissa finir sans l'interrompre, ne fit aucun commentaire sur sa conduite, quoiqu'il s'apperçut bien qu'elle n'agissait que par vengeance ; mais ce n'était pas le moment de récriminer le passé. Il se contenta de lui demander, si elle comptait pouvoir retrouver la sage-femme, en cas qu'elle fût encore en vie.

— Je n'en doute pas, Monsieur : avant de consulter M. Vanderman, mon projet était d'aller en Angleterre, pour la chercher, mais une nombreuse famille, des circonstances gênées, enfin l'avis de ce digne ecclésiastique m'ont

engagé à vous raconter toute cette histoire avant de rien entreprendre. — Vous avez bien fait, mais si je paie votre voyage, vous n'aurez plus d'objection à faire. Il faut, que je voie la sage-femme, avant d'ajouter une foi entière à tout ce que vous m'avez dit. — Je suis prêt à partir dès demain, Monsieur, aujourd'hui même, si vous voulez. Chaque moment me paraît un siècle, jusqu'à ce que je voie cet infâme Lord Clarancourt dépouillé d'un titre qu'il a si mal acquis.

Le Prince qui était aussi généreux que l'usurpateur des droits de son petit neveu l'était peu, ne pouvait concevoir comment un homme qui savait tout le mal que Catherine pouvait lui faire, avait

pu provoquer à ce point son ressentiment. Son refus de pourvoir sa fille ne le laissait pas douter de sa bassesse envers sa cousine et son malheureux enfant, il était convaincu, que les lettres qu'il avait écrites dans le tems n'étaient point parvenues à sa connaissance; cependant, il voulut se donner jusqu'au lendemain pour réfléchir. Il défendit à Catherine, si elle désirait sa protection, de sortir sans sa permission et de parler du sujet de son voyage dans la maison, et, après avoir ordonné qu'on en prit soin, il lui dit de se retirer.

Dès qu'il fut seul, il repassa dans son esprit toutes les circonstances qu'il venait d'apprendre. Elles cadraient si bien avec ce qu'il

qu'il savait déjà, qu'il résolut d'éclaircir cette affaire. Si on pouvait trouver la sage-femme avec la facilité que Catherine présumait, cela lui sauverait beaucoup d'embarras ; mais même, en ce cas, il devait prendre les plus grandes précautions pour la sûreté du jeune homme que le Comte sacrifierait sûrement pour conserver son titre, s'il croyait en avoir à craindre quelque chose.

Il fallait, avant tout, entendre la sage-femme et savoir si le jeune homme avait survécu à tout ce qu'il avait dû souffrir. Il espérait, que Dieu avait protégé cette brebis perdue, l'innocent sans secours a droit à sa protection. Si il n'existait plus, accuserait-il le Comte, c'est ce qu'il n'avait pas encore dé-

cidé. Si le Prince avait un défaut, c'était un excès de prudence ; c'est ce qui l'avait empêché de rendre public le mariage de son neveu, avant d'avoir consulté le seul ennemi qu'eût sa veuve. Sans le vouloir, il lui avait, par-là donné le moyen de soustraire le jeune héritier. Il comptait alors prendre la plus grande précaution pour n'être pas trompé par Catherine qu'il résolut de faire accompagner en Angleterre par un domestique de confiance. Ils devaient chercher d'abord la sage-femme dont le témoignage était nécessaire. Si on ne la trouvait point à Londres ni dans les environs, ils devaient aller jusqu'à son pays. Catherine se ressouvenant heureusement du nom de son village, qui était près

de Bath. Là, supposé qu'ils ne pûssent avoir aucune nouvelle de cette femme, ils pourraient du moins savoir ce qu'était devenu l'enfant qu'elle avait exposé à la porte d'un vieux garçon. Le Prince craignait que le témoignage de la sage-femme ne fût nécessaire pour le soutien des droits de son petit neveu; mais si elle n'existait plus, ou si on ne pouvait la retrouver et s'assurer que la victime de sa cupidité vivait encore; si l'enfant, exposé d'après le rapport de Catherine, ressemblait à son père, il voulait lui donner un état conforme à sa naissance. Il espérait même obtenir de l'Empereur de le réintégrer dans ses droits paternels.

Le lendemain, Catherine partit

donc de Vienne avec un vieil Allemand qui avait reçu du Prince toutes les instructions sur la manière de se conduire pour obtenir les renseignemens demandés. Elle écrivit à la sœur de son mari qu'elle partait pour l'Angleterre ; elle l'informait des bontés du Prince et la priait, de concert avec sa fille aînée, d'avoir soin de sa boutique et de sa famille, pendant qu'elle allait rechercher des parens de son premier mari et de qui elle avait beaucoup à attendre.

Elle justifiait ainsi une longue absence, et elle continua son voyage en jouissant d'avance de la chûte de Milord. Le Prince lui avait absolument défendu de le voir ni de lui écrire, en lui déclarant que, si elle enfreignait

ses ordres, il se croirait autorisé à la faire enfermer pour la punir de sa trahison envers sa maîtresse et son enfant. Le confident du Prince était chargé de ne pas la perdre de vue, et, s'ils trouvaient la personne qu'ils allaient chercher, de tâcher de l'engager, par une offre considérable, à venir en Allemagne.

Catherine comptait aussi retrouver la maison où sa maîtresse était accouchée, peut-être la servante qui avait servi en cette occasion; mais tout cela n'était que des moyens secondaires.

Nous avons déjà informé notre lecteur que madame White la sage-femme avait quitté Knightsbrigge. Le Comte n'avait pu découvrir ce qu'elle était devenue. Il était si

disposé à croire ce qu'il desirait, qu'il ne fît pas les recherches aussi exactes que son intérêt l'exigeait. Catherine reçut d'abord de son hôtesse la même réponse que le Lord. — Mais n'a-t-elle ni parens, ni amis qui puissent lui faire passer une lettre, demanda l'inquiète Liégeoise ? J'ai des nouvelles à lui apprendre qui l'intéressent au point que je donnerais volontiers une guinée à la personne qui pourrait m'indiquer sa demeure.

Cette insinuation eut l'effet desiré. La maîtresse de la maison lui assura qu'elle vivait encore il y avait un mois, une de ses filles l'ayant rencontrée à Petty-France; qu'à dire vrai, elles s'étaient assez mal quittées, et qu'elle ne se croyait pas dès-lors obligée de donner son

adresse aux personnes qui venaient la chercher pour son état ; que, de chez elle, elle avait été loger chez une vieille femme près la porte de Buckingham, qu'elle y demeurait encore ou qu'on saurait sûrement là où la trouver.

Après lui avoir donné la récompense promise, la Liégeoise courut chez la vieille femme en question qui l'envoya à Chelsea où, après quelques recherches, elle trouva Mistriss White dans une maison à elle appartenante, ce qui leur fit craindre à tous deux que le Comte ne l'eût mis dans ses intérêts. Ils pensèrent qu'il fallait agir avec beaucoup de prudence, mais que, s'ils pouvaient obtenir son aveu, cela leur suffirait.

Catherine, lorsqu'elle se fût fait

connaître, fut très-bien reçue de madame White qui n'avait point revu le Lord Clarancourt depuis qu'il s'étaient quittés. La Liégeoise présenta son compagnon comme le frère de sa mère qui, à sa demande, l'avait amenée en Angleterre où il venait pour des affaires. La sage-femme ne parlait point cependant de celui qu'elle savait bien avoir été son amant, jusqu'à ce que Catherine lui dit : — Je vous remercie de votre discrétion, ma vieille amie, mais je n'ai pas de secrets pour mon oncle, il connaît toutes les folies de ma jeunesse. Vous savez que je retournai dans mon pays pour accoucher. Pouvez-vous, je vous prie, me donner des nouvelles de mon premier amant ? Ce n'est pas que

je veuille le voir, car mon oncle me l'a fait promettre avant de partir.

La réponse très-simple de la sage-femme leur prouva qu'elle n'avait pas le moindre soupçon de l'objet de leur voyage et de la visite qu'ils lui faisaient. Elle lui dit qu'elle n'avait eu aucune nouvelle de la personne dont elle voulait parler, depuis qu'ils s'étaient quittés, elle leur fit aussi quelques questions, et de questions en questions, Catherine en vint à lui demander si le fils de Lady Elmire était mort, ou vivant ?

Mistriss White fut très-étonnée et ne savait que répondre, lorsque Catherine continua en disant : — Que signifie ce mystère à présent ? J'ai dit plus de cent fois à mon

oncle comment tout cela s'était passé. Je ne peux m'empêcher de rire en songeant que nous avons pu persuader à Miladi que son enfant était mort, quoiqu'elle l'eût entendu crier. Convenez, mon oncle, que nous méritions bien d'être crues.

L'Allemand, interpellé, joua son rôle à ravir, il rit de la manière la plus naturelle. Alors Mistriss White leur dit que l'enfant était devenu un fort beau jeune homme, quoique le vieux garçon eût refusé de s'en charger et qu'il eût été remis à la Paroisse; qu'elle l'avait vu de ses yeux trois mois auparavant, en allant recueillir un petit héritage dans son pays. La Paroisse l'a mis en apprentissage, ainsi je ne crois pas que M. Dudley

ait rien fait pour lui, ni que ses parens s'en soyent inquiétés, quoiqu'il ne soit pas dans le cas de leur faire honte, car je ne connais pas un plus beau garçon dans le Somerset. Le fermier chez qui il est a trouvé un trésor, et il est un très-bon musicien, on voit qu'il est né de bonne race. Vous jugez bien cependant que je n'ai pas dit que je le connûsse. Il est la coqueluche de toutes les filles, et à toutes les contre-danses c'est William qui mène. Enfin, il est l'admiration de tout le village, et c'est une honte à votre ami de ne pas s'occuper de lui, je le lui dirais, si je le rencontrais. — Vous ne savez pas, dit Catherine en riant, qu'il est à présent Comte de Clarancourt --Non, en vérité ; c'est encore plus hon-

teux pour lui de négliger l'enfant de sa cousine, mais qu'est-elle devenue ?

Catherine alors ne craignit plus de lui conter tout ce qui s'était passé, qu'il avait refusé de secourir sa propre fille, qu'on ne pouvait donc être étonné qu'il eût abandonné l'enfant, du titre et de la fortune duquel il s'était emparé.

Mistriss White, qui n'avait véritablement aucune connaissance du tort qu'elle avait fait à cet enfant en l'exposant, déclara que, si elle avait été plus instruite, lui eût-on donné mille guinées pour une qu'elle avait reçue, elle n'y eût jamais consenti ; que le Comte méritait d'être pendu, et qu'elle s'étonnait que Catherine eût pu

mettre quelque confiance dans les paroles d'un aussi grand coquin, puisqu'elle le connaissait. Enfin, Mistriss White consentit au voyage de Vienne, assurant qu'elle désirait réparer le mal qu'elle avait fait, mais décidée sur-tout par les promesses de l'agent du Prince, et bien convaincue que le faux Lord Clarancourt la payerait moins pour cacher la vérité, qu'elle ne recevrait du Prince pour la dire. La faible récompense qu'elle avait reçue, sa conduite avec sa fille et Catherine ne lui laissaient sur cela aucun doute Le messager du Prince ne les quitta pas de vue jusqu'au moment où elles furent hors de l'Angleterre, et elles étaient arrivées à Vienne sans que le Comte eut le moindre soupçon de ce que

la vindicative Catherine tramait contre lui. Il se réjouissait au contraire d'en être débarrassée, et était plus déterminé que jamais à ne pas donner d'armes contre lui en envoyant de l'argent.

Le Prince fut enchanté d'avoir retrouvé l'enfant du neveu qu'il avait tant aimé. Il n'hésita pas sur les mesures qu'il devait prendre. Il desira cependant en instruire son souverain et demanda à l'Empereur une audience qu'il obtint facilement. Il intéressa Joseph Second dans cette cause, et l'estime de l'Empereur pour le Prince de Zulenstein, en augmenta encore. Il promit de protéger le jeune homme, dont il avait aimé le père, et il conseilla au Prince d'attaquer le Comte de Claran-

court ; avant qu'il put présager la tempête qui le menaçait. Le Prince informa l'Empereur de son projet de passer en Angleterre incognitò pour chercher ce malheureux enfant. Qu'il comptait le laisser quelque tems encore dans l'ignorance de sa naissance, de peur que la vanité, si naturelle à cet âge, ne lui fit divulguer son secret. Il desirait aussi, avant de le présenter à son Souverain, lui donner un peu d'éducation. Il comptait le mettre au moins pendant un an dans les mains du curé de Martigni qui avait élevé son malheureux père, et qu'avec les soins de son frère qui était Procureur du Mont-Saint-Bernard, ils pourraient lui donner au moins une teinture des connaissances qu'il

devait avoir, et être plus à l'abri de toute entreprise de la part du Lord Clarancourt que dans le Valais.

L'Empereur approuva toutes ces mesures. En conséquence, le Prince établit ses deux témoins de la naissance de son neveu dans la maison d'un de ses vieux serviteurs. Il permit à madame Buffin d'y faire venir ses enfans ; il partit pour l'Angleterre avec un de ses amis et arriva à Sutton où nous l'avons conduit chez le fermier Willington.

Nous avons déjà raconté ce qui s'y passa. Le Prince fut frappé de la ressemblance de William avec son neveu. Il fut encore plus satisfait de voir qu'il avait hérité de ses heureuses dispositions, et

qu'il ne fallait qu'un peu de culture pour le mettre au niveau du rang qui lui était destiné.

Pendant leur court séjour à Londres, le Prince consulta l'affaire sous des noms supposés, et les gens de loi les plus distingués furent tous d'avis que le succès n'en était pas douteux. Il ne voulut pas cependant l'entreprendre sur-le-champ et partit pour le Valais avec son protégé que le bon Curé reçut avec toute la tendresse d'un père.

Puisque nous sommes arrivés au moment où notre héros avait interrompu son histoire, lorsqu'il la raconta à l'Abbaye, nous croyons devoir lui laisser le soin de la continuer lui même.

CHAPITRE VIII.

Je ne peux vous dire, ma chère amie, quelle fût l'opinion intérieure du bon Curé lorsque le Prince lui présenta le grossier jeune homme dont il le chargeait, mais, quand j'eusse été son propre fils, il ne m'aurait pas reçu avec plus d'affection. Heureusement pensai-je alors, il parlait fort bon anglais, car j'avais peu d'espoir d'entendre, encore moins de parler un autre langage, n'ayant aucune idée de ce qu'on peut par une sérieuse application.

Le Prince que je ne connaissais alors que comme Comte de Stein,

me dit tout ce qui pouvait me donner une grande idée de mon instituteur, et me flatta de pouvoir réussir suivant ses desirs, si je voulais être attentif aux instructions de ce digne homme.

Je promis tout ce qu'il desirait. Il promit de m'écrire et me laissa plus d'argent que je ne pouvais en avoir besoin. Son départ m'affligea véritablement ; l'extrême bonté avec laquelle il m'avait traité, m'avait attaché à lui. Peut-être aussi étais-je fâché de rester avec quelqu'un qui m'était totalement étranger, quelqu'aimable qu'il parût. Ce qui me mortifiait le plus, était de n'avoir aucune idée du sort qui m'était destiné. Je ne regrettais cependant pas le pays où j'avais été élevé, et je m'accoutumai bien-

tôt à mon séjour dans la jolie maison que vous connaissez. J'y étais presqu'aussi occupé qu'à la ferme, mais, au-lieu de travailler pour un maître, ce que je faisais servait à me perfectionner.

Je sentais vivement le changement de ma situation. Je me suis plus d'une fois couché lorsque j'entendais la pluie ou la neige contre ma fenêtre, en réfléchissant que par le même tems et pire encore, j'étais obligé de courir avant la pointe du jour pour le service de Willington. Peu de jeunes gens eussent desiré davantage mériter les bontés de ses amis, et je ne pouvais avoir un maitre plus habile.

Les lettres du Prince m'encourageaient; il donnait les plus

grands éloges à mon application, il craignait même que ma santé n'en souffrît. Il m'envoya donc par le Baron de Dervat qui était ami du Curé, un très-beau fusil de chasse avec un couple d'épagneuls, m'invitant à en faire usage pour éviter les inconvéniens d'une vie trop sédentaire. J'allais coucher une ou deux fois par semaine au Mont-Saint-Bernard, où je continuais mes études sous l'inspection du Procureur... Le printems s'avançait, je reçus un cheval de selle, le Baron de Lautrec, neveu du Curé, m'apprit à m'en servir et à faire usage de mes armes. Au bout d'un an, j'avais presqu'entièrement perdu ma gaucherie. L'étude me plaisait, et je ne puis pas dire que je me sois ennuyé

un moment. Au bout de l'année, le Prince vint me faire une visite. Je me réjouis de le voir, et je le lui exprimai. Je ne fut pas médiocrement flatté des éloges qu'il fit de mes progrès, il parut étonné de me voir parler couramment l'allemand et de commencer à dire quelques mots de français. Il me demanda de passer encore un hyver en Valais. Il fut content de voir que je sentais que j'en avais besoin pour mon instruction et que je trouvais mon établissement trop agréable pour desirer vivement de le quitter. Mais, comme il voulait me faire connaître le monde petit à petit, il me mena le lendemain avec lui chez le Baron de Dervat.

Chez le curé je ne portais d'au-

tre nom que celui de Comte Tancrède. Si je cherchais à savoir le véritable nom de ma famille, il éludait toujours la question. Le Procureur du couvent n'était pas moins discret, cependant il me traitait avec un respect auquel il me semblait, que je n'avais aucun droit. Le Prince ne m'avait point donné l'espoir d'en savoir davantage, au contraire il m'avait recommandé d'attendre patiemment la révélation du mystère que je desirais tant connaître. Je pouvais m'attendre à trouver beaucoup de monde chez le Baron de Dervat. D'après le peu de connaissance du monde que j'avais, je supposais qu'on m'annonçerait sous un nom quelconque ; mais il était tellement dans l'intimité de mon pro-

tecteur que je craignis de rester encore Comte Tancrède. Je me trompais, je fus présenté à un cercle très à la mode et nombreux, sous le nom de Comte de Cohenberg. Je n'en fus que plus embarrassé, je ne pouvais concevoir dequel droit on me faisait sur-le-champ un grand Seigneur, je n'étais pas aussi patient que vous, ma chère Idamia.

Ce qui me tourmentait encore, c'est qu'il me semblait que j'attirais l'attention de tout le monde, ce que j'attribuais à ma gaucherie. Par degrés, cependant, je me mis à l'aise, quoique je fusse toujours gêné des manières respectueuses qu'on avait pour moi et pour mon conducteur. Parmi cette société, étaient le Baron de Watteville et la

Baronne

Baronne de Courtebach sa fille, veuve à ce qu'on me dit d'un Officier Hollandais qui lui avait laissé une immense fortune que son père avait gagné dans le commerce. Le Baron de Dervat m'en instruisit pour me faire connaître les motifs de l'espèce de cour que tout le monde lui faisait, excepté moi, en raison de son immense fortune. Il m'ajouta : — Son père est un de nos plus riches Seigneurs, si donc Madame de Courtebach a la fantaisie de se remarier, elle peut choisir dans nos premières familles.

Il me présenta alors particulièrement à cette Dame à qui il était allié, ayant épousé la sœur de son défunt mari. Elle était plus belle que jolie et avait environ trente-

cinq ans. Soit qu'elle voulut m'engager à augmenter le nombre de ses admirateurs, ou flatter ma vanité, je fus l'objet de ses attentions les plus marquées. Serais-je son parent, pensais-je en écoutant ses complimens. Elle ne peut être ma mère, elle paraît aussi trop âgée, pour être ma sœur. Je jugeai, qu'elle pouvait être ma tante, n'ayant pas la présomption d'attribuer sa conduite à son véritable motif. Je ne sais pas bien comment elle s'y prit, mais je desirai lui plaire. Je rirais encore volontiers de toutes les idées qui me passèrent, ce jour-là, par la tête, jour qui est véritablement une époque dans ma vie, puisqu'il est ma première entrée dans le beau monde.

Le Baron de Watteville et sa

fille restèrent trois jours pour profiter, à ce qu'ils disaient, de la société du Comte de Stein. A leur départ, ils me pressèrent vivement de venir aussi souvent que cela pourrait me convenir au château de Watteville, que je n'avais qu'à leur écrire un mot et qu'ils enverraient leur voiture me prendre à Martigni, et mon protecteur m'engagea à cultiver leur connaissance. Je leur promis de profiter bientôt de leur bonté pour leur rendre mes devoirs, et le Comte me ramena dans ma charmante retraite du Valais, où il me laissa reprendre le cours de mes études. Il me promit, en partant, de m'instruire de ce que je desirais savoir, la première fois que nous nous reverrions, ce qu'il espérait

devoir être dans quelques mois.

Quinze jours s'étaient à peine écoulés depuis que j'avais été présenté à la famille de Watteville, que le père et la fille vinrent me faire une visite à Martigni pour me chercher et me conduire au château solitaire, où le Chevalier errant devait servir sa noble Dame au moins une semaine. Le bon curé, sachant que ce voyage avait la sanction de mon protecteur, ne fit aucune difficulté pour me laisser aller. Je ne pus donc m'empêcher de les suivre, quoique je regardasse comme un tems perdu celui que je passerais près d'eux; convaincu qu'à mon âge tous les momens étaient précieux. Cependant, le père et la fille étaient si aimables pour moi que je ne

pouvais en vouloir à des gens dont l'unique soin était de me plaire. Je ne pouvais attribuer cette conduite uniquement à mon mérite, je n'en desirais que d'avantage de savoir qui j'étais. Je ne pouvais m'empêcher de croire que mes hôtes étaient là-desus plus instruits que moi; j'espérais donc, par leur moyen, découvrir quelque chose. La Dame sur-tout, ne me paraissait pas d'une discrétion à l'épreuve. Je voulus toute fois dissimuler ma curiosité et faire croire, que j'étais plus instruit que je ne l'étais réellement.

Le lendemain de mon arrivée, quelques Dames demandèrent Madame de Courtebach et je restai près de deux heures, tête-à-tête, avec son père qui me conta l'his-

toire de sa famille. Il n'était pas médiocrement vain de voir sa fille une des plus riches veuves de l'Europe. Il m'assura que son beau-père était le plus riche particulier de Hollande après MM. Hope. La femme du Baron de Dervat était morte avant le vieux Mynhur de Courtebach, ce qui faisait qu'il n'avait eu que peu de part à cette immense fortune qu'il estimait être d'un million sterling. Il me parla d'une terre superbe que sa fille avait près de Berne et qui lui venait de sa mère. Ce château, avec tout ce que je possède, ajouta-t-il, lui appartiendra à ma mort. Le plus grand Seigneur de l'Europe n'est pas plus riche qu'elle. Et, quoique Républicains, nous sommes cependant d'une bonne famille.

Tout cela pouvait être, et était en effet. Cependant, je trouvais extraordinaire qu'il entrât dans tous ces détails avec un étranger de mon âge. Je n'imaginais pas qu'il voulut me tenter par l'effet de ce million, de faire une Comtesse de sa fille. Il m'eût paru complétement absurde, dans ma situation, de jetter le yeux sur une femme de cette importance. Elle était d'ailleurs trop âgée pour que l'idée d'un mariage avec elle put me venir. Je n'eûs pas plutôt quitté le père, que la fille vint me prendre par le bras pour me montrer les jardins. Je la suivis, elle s'arrêtait souvent, me faisait remarquer les vues différentes des montagnes, des glaciers. Elle me demandait mon avis sur les change-

mens qu'elle avait dessein de faire. La familiarité fait naître la confiance. Je me trouvai bientôt parfaitement à mon aise. Ma compagne mit la conversation sur l'amour. Elle me demanda si j'avais laissé mon cœur en Angleterre.

Cette question me convainquit qu'elle était au fait de mon histoire, je ne me souviens plus de ce que je répondis. Je voulais lui laisser entendre que je n'avais aucune connaissance de cette passion ; et, la voyant en train de causer, je voulus parler du sujet qui m'intéressait. Alors, en me regardant sérieusement, elle me demanda quels étaient mes projets pour l'avenir ?

La question était à bout portant et très-inattendue. Je convins que

je ne pouvais y répondre. Je lui dis, que je la croyais mieux instruite que moi de toute mon histoire. Elle sourit, me pressa le bras et me répondit : — Croyez, jeune homme, que vous n'avez pas une meilleure amie que moi. Depuis le moment que je vous ai connu, je me suis sincèrement intéressé à vous. On vous a sûrement recommandé le secret du passé ; je dois garder celui de l'avenir. Je ne crois pas, cependant, que nous fussions bien coupables en nous communiquant nos idées, quand ce ne serait que pour savoir si elles correspondent. J'avoue que je desire vivement vous voir assurer votre liberté et votre indépendance.

Je n'avais jamais été plus em-

barrassée. Sûrement, pensais-je, cette Dame veut éprouver ma discrétion, cette idée m'humiliait. Je fus tenté un moment de lui dire tout ce qui m'était arrivé, mais je craignis de déplaire au Prince et je me contentai de répondre que je la croyais aussi bien instruite du passé que moi; si elle connaissait mon avenir, au lieu de m'engager à former de vaines conjectures, qu'elle devait plutôt me conseiller sur la conduite que je devais tenir.

— Doutez-vous de mon amitié, ou de ma discrétion, jeune homme, que vous êtes si réservé ? Croyez-vous que je veuille pénétrer dans vos secrets pour les révéler au Comte de Stein, ou à son confident le curé de Martigni ? Si cela

est, vous me connaissez bien peu et me rendez peu justice. Je vous l'ai déjà dit : vous m'intéressez. Je desire vous rendre aussi heureux que vous le méritez, et si je ne craignais de vous affliger, je pourrais ....

Elle s'arrêta, serra fortement mon bras et parut embarrassée de continuer. Vous jugez à quel point ma curiosité fut excitée, j'employai toute mon éloquence à vaincre ses scrupules. — Enfin, avec une feinte résistance, elle eut l'air de ne pouvoir résister à mon empressement, quoiqu'elle sentit bien qu'elle allait commettre une indiscrétion. Elle ne pouvait me laisser plus long-tems dans l'état d'inquiétude où j'étais, mais elle exigeait ma parole de ne jamais révé-

ler ce que, peut-être, elle ne devait pas me dire..... Voyant que j'hésitais à le lui promettre, elle continua ainsi..... Promettez-moi seulement que vous ne parlerez pas de cette conversation à votre instituteur ni à votre protecteur, jusqu'à ce que vous le revoyez, c'est tout ce que je demande. — Je consentis à ces conditions. Alors, elle me demanda si je savais qui était réellement le Comte de Stein ? — Je ne le sais pas, répondis-je : mais, par plusieurs circonstances, par les ordres qu'il porte, je dois supposer qu'il est un fort grand Seigneur. Il parle si bien l'Anglais que je l'ai cru quelque tems de ce pays : depuis mon arrivée dans le Valais je me suis convaincu, que cette conjecture est fausse. — Elle

l'est en effet, mon aimable ami, il est de la première noblesse de l'Empire. Je ne veux point, ayant excité aussi fortement votre curiosité, vous laisser plus long-tems en suspens, il faut donc que je vous instruise de son histoire secrète. Il a toujours regardé les Anglais comme la nation du globe la plus éclairée, il allait souvent dans leur isle, lorsqu'il était jeune. Sa partialité pour vos coutumes augmenta encore avec le tems, et on assure que vers l'âge de quarante ans, il forma une tendre liaison avec une Anglaise qu'il finit par épouser secrètement. Comme elle n'était pas de naissance à pouvoir la présenter à Vienne, elle continua de résider près de Londres, où il venait la voir une ou deux fois par an.

Plusieurs enfans furent le fruit de cette union. Il desira que son fils aîné héritât de son titre et de ses biens ; mais , son intention ayant été connue , son héritier nécessaire le menaça , s'il voulait le dépouiller, de faire déclarer son fils illégitime. Vous jugez bien que ces menaces ne le firent pas aimer du Comte. Dans sa colère , il partit pour l'Angleterre , et y chercher l'enfant qu'il voulait élever à la dignité de Prince de l'Empire. Ses amis ne purent le blâmer de vouloir faire passer son héritage à son fils , mais , à son arrivée, il trouva sa femme accablée de douleur de la perte de cet enfant. Les autres étaient des filles et ne pouvaient remplir son but. Alors , sa femme , ou sa maîtresse ,

comme son cousin la nomme, lui avoua qu'elle avait eu un fils de son premier mari ; mais que, celui-ci étant mort pendant sa grossesse, elle n'avait pas osé l'avouer; qu'elle l'avait exposé, qu'il vivait encore et lui ressemblait tellement qu'on ne pouvait douter qu'il ne fût son enfant ; qu'il n'y avait qu'une très-petite distance d'âge entre cet enfant et celui qu'il pleurait; qu'aucun de ses amis d'Allemagne n'ayant vu ni l'un ni l'autre, on pouvait le lui substituer. Dans l'envie de se venger, le Prince adopta avidement ce projet, et je n'ai pas besoin de vous dire que vous êtes cet enfant qu'il a mené dans le Valais pour le préparer aux honneurs qu'il lui destine. Comment rendra-t-il raison de ce qu'il a

souffert que vous fussiez exposé, et de la manière dont vous avez été élevé, c'est ce que je ne sais pas. Je sais seulement qu'il ne veut pas vous faire connaître avant d'avoir établi vos droits, en dépit de son héritier nécessaire. J'ignore si jamais il sera aussi sincère avec vous que je l'ai été, il pense sûrement que vous entrerez dans toutes ses vues plutôt que de rentrer dans votre ancienne obscurité. Quelle sera l'issue de ces plans que je ne puis approuver, c'est ce que je n'ose décider. Je crains bien que, quand même il aurait un premier succès, vous ne jouissiez pas long-tems des honneurs qu'il vous destine, son cousin étant trop intéressé à faire connaître la vérité. Mais je n'ai pas voulu seulement

vous montrer le précipice où vous risquez de tomber. Mon intention est de vous donner un moyen honorable de vous rendre indépendant des vues du Prince et de votre mère. Je vous aime assez pour vous confier mon bonheur et vous rendre maître de mon immense fortune qui vous rendra libre des volontés du Prince et de ses complices. Mon père vous aime ainsi que moi, mais il vous croit fils du Prince et il est inutile de le détromper.

— Dans ma situation, êtes-vous étonnée, ma chère Idamia, que j'aie ajouté foi à un conte très-vraisemblable ? — J'aurais sûrement été dupe ainsi que vous, mon cher Tancrède, mais, je vous prie, continuez : je suis impatiente de

savoir comment le Prince trouva votre mariage, car, je n'en puis douter vous êtes devenu Baron de Watteville.

Je fus en effet marié dans la quinzaine, ma chère amie. Son père, qui ignorait encore à quel point elle m'avait abusé, seconda si bien ses desirs, que je fus engagé avant d'avoir fait aucune réflexion. En dédommagement de sa tromperie, elle me rendit maître de toute sa fortune et le Baron m'assura tout son bien.

Aussi irrité contre le digne curé que contre mon protecteur, je l'informai de mon mariage et je le chargeai d'en instruire celui qui m'avait confié à lui, sans lui rendre raison de cette conduite extraordinaire. Je suivis le conseil

de ma femme qui desirait pousser la brouillerie aussi loin que possible.

Le curé ne fit d'autre réponse que d'envoyer à mon beau-père tout ce qui m'appartenait. Quoique toutes les jouissances du luxe me fussent prodiguées et que mes desirs fussent satisfaits aussi-tôt que formés, je n'étais pas aussi heureux que je l'avais espéré. Je ne pouvais me débarrasser de l'idée que j'avais agi avec ingratitude envers mon bienfaiteur. J'aurais dû lui parler avant d'épouser Madame de Courtebach dont j'avais pris le nom. Je remis alors une lettre du Prince qui me demandait sur-le-champ chez le Baron de Dervat. Vous connaissez les peines qu'il s'était donné pour

assurer mes droits, il dut me croire le plus ingrat des hommes, lorsque la lettre du curé l'informa de mon mariage subit. Cependant, il partit sur-le-champ pour la Suisse à l'effet de connaître la raison qui avait pu m'engager à cette démarche, sans le consulter, ni lui, ni le curé.

Ma femme n'y était point quand je reçus cette lettre. Je lui laissai un mot d'écrit et je partis à cheval, aussi pressé d'avoir une explication avec le Prince, qu'il le desirait lui-même. Il était seul à mon arrivée, et, sans m'embrasser à l'ordinaire, il me demanda péremptoirement de lui expliquer franchement les raisons de ma conduite. Je lui racontai avec exactitude tout ce que ma femme m'a-

vait dit. Je lui demandai, où je pouvais trouver ma mère, et quel était mon véritable père? Sa colère cessa sur-le-champ. — Pauvre enfant, me dit-il : vous avez été abusé, je n'en dois accuser que moi, mais qui a pu inventer toute cette fiction ? Je lui répétai, mot pour mot, tout ce qui s'était passé entre ma femme et moi. — Je ne croyais pas, me dit-il, que l'ambition pût mener aussi loin, je ne m'étonne pas, mon cher enfant, que vous ayez été sa dupe. Elle s'est jouée de votre innocence et mes trop grandes précautions ont facilité ses projets. A présent, écoutez la vérité qui, j'espère, sera bientôt prouvée. Alors, il me raconta tout ce dont je viens de vous instruire jusqu'au moment

de son arrivée chez Willington.

Je n'ai pas voulu vous faire connaître sur-le-champ comme Prince de Nassau, parce que je craignais la scélératesse de votre vil cousin le Comte de Clarancourt, il a tant d'intérêt à compléter votre ruine! J'espère que votre droit au titre de votre père sera bientôt reconnu au Tribunal Aulique, alors je compte attaquer Lord Clarancourt et le dépouiller des honneurs qu'il ne doit qu'à ses crimes. Je présume que vous ne soupçonnez pas ma véracité, et je puis prouver tout ce que j'avance.

Ma réponse le satisfit, il me dit qu'il ne m'en aimait que davantage pour avoir voulu renoncer à des honneurs que je ne croyais pas m'être dû; que, sans mon igno-

rance, la croix qu'il portait m'aurait appris qu'il ne pouvait avoir d'enfant légitime.

Il me dit qu'il desirait que je retournasse avec lui à Vienne, que l'Empereur devait être instruit de mon mariage, qu'il voulait aussi me présenter à quelques membres du Conseil Aulique ; que je devais retourner passer quelques jours avec ma femme et mon beau-père, que je ne devais pas me brouiller ouvertement avec eux, qu'ils avaient été très-nobles sur l'article de l'argent, quoiqu'ils se fussent laissés égarer par l'ambition. Ne leur en sachez donc pas mauvais gré, mon cher Tancrède, c'est le péché des Anges, il fut la cause de leur chûte, et j'espère que le Comte de Clarancourt ne tar-

dera pas aussi à en être la victime.

Mais, ma chère amie, permettez que je me repose un moment, nous entrons dans la cour de l'auberge de Malborough. Idamia sourit et l'histoire ne fut continuée que le lendemain, quand ils reprirent la route de Londres.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Vous jugez bien, ma chère Idamia, que l'éclaircissement, que je venais d'avoir avec le Prince n'avait point augmenté ma considération pour ma femme. Elle avait découvert qui j'étais par une lettre de lui au Baron de Dervat et qu'elle avait trouvée ; car il n'avait jamais été dans son intention de la mettre dans le secret. Elle avait abusée de ma crédulité pour se faire Princesse de l'Empire. Le Baron de Dervat ne l'aimait pas beaucoup, cependant mon oncle crut, que je ne devais pas publier son infâmie, et qu'il fallait conserver les apparences avec elle.

Je retournai donc à Watteville, et je promis au Prince de le rejoindre dans deux jours à Martigni.

Ne doutant pas, quand elle eût lu ma lettre, que je ne dusse être instruit de toute sa conduite, elle était partie sur-le-champ pour le château de Courtebach. Elle avait laissé pour moi une lettre où elle exprimait son repentir. Elle espérait que son père parviendrait à appaiser ma colère.

Le Baron, en me présentant cette lettre, me fit beaucoup de protestations d'innocence et m'assura qu'il ignorait à quel point elle m'en avait imposé. Je ne puis dire que j'en fusse très-convaincu, mais, d'après le desir du Prince, j'offris la branche d'olivier et j'envoyai à Courtebach une lettre qui conte-

nait les mêmes dispositions pacifiques. J'informai mon épouse que j'allais partir pour Vienne avec mon oncle, que j'y passerais un mois ou six semaines, après lesquelles je devais venir la rejoindre à Watteville, ou à Courtebach à son choix.

Je sus dans la suite que ma lettre lui causa le plus grand chagrin, elle n'espérait plus me revoir. Jugeant du cœur du Prince par le sien, elle supposa qu'il ne perdrait pas l'occasion de se venger d'elle en me retenant en Allemagne. Elle mit tous ses soins à m'engager à venir, en effet, la rejoindre. Tous ses torts furent mis sur le compte de l'amour. Elle paraissait même desirer que mes droits ne fussent pas reconnus, pour preuve que

l'ambition n'avait point été son motif. Je rejoignis le Prince à Martigni, comme nous en étions convenus ; j'y reçus le pardon de mon instituteur qui donna même des éloges à ma conduite récente. Le Procureur du Saint-Bernard en fit autant ; et, n'attendant pas grande satisfaction à l'avenir de la société de ma femme, sous prétexte de continuer mes études, je déclarai mon intention de passer l'hyver suivant dans le Valais, mais le Prince et le Curé furent d'un autre avis. Le Curé promit même de venir me joindre à Watteville où je pourrais me procurer d'autres maîtres, sans interrompre mes études avec lui.

Après avoir passé quelques jours à l'Abbaye, je partis pour Vienne

avec mon oncle qui me présenta à l'Empereur Joseph Second. Il rit beaucoup de mon mariage avec madame de Courtebach. Il me recommanda de ne pas me brouiller avec elle, et approuva les motifs qui m'avaient fait accepter sa main. Il me dit que mes droits au titre de Prince de Nassau étaient reconnus. Il se tut alors, comme pour juger de l'effet que cette nouvelle ferait sur moi. Sa bonté m'avait ôté tout embarras avec lui. Je hasardai donc de lui demander si je ne pourrais pas être regardé comme le successeur de mon oncle qui honorait ce titre dont il voulait se dépouiller pour moi ; que j'avais véritablement besoin de me polir un peu avant de paraître dans ce haut rang, devant mon souverain.

— Votre demande est noble et je l'accorde, quoiqu'elle me prouve que vous méritez le rang qui vous est destiné. Durant la vie de votre oncle qui vous tiendra lieu de père, vous porterez le nom de Prince Tancrède de Nassau, et il partagera sa fortune avec vous. Pour vous prouver encore à quel point cette demande désintéressée a su me plaire, je vous donne le commandement du Régiment de feu votre père; mais vous ne le rejoindrez et vous ne prendrez publiquement votre titre qu'après la décision du procès que votre oncle veut intenter à votre cousin.

Je considérai cette faveur de l'Empereur comme une grande marque d'estime, et je le quittai, résolu de consacrer ma vie à son

service. Mon oncle eut son audience à son tour, car j'étais resté seul avec l'Empereur, et j'eus le bonheur, lorsqu'il me rejoignit, d'apprendre qu'il se regardait comme payé de tout ce qu'il avait fait pour moi, par le désintéressement que j'avais témoigné. Il me dit qu'il avait répondu de mon talent militaire, le tems justifiera s'il a eu raison; du moins j'ai depuis fait tout ce qui dépendait de moi pour m'instruire dans l'art de la guerre. Je n'ai encore commandé qu'une fois mon régiment, et Lautrec m'a flatté que je m'en étais assez bien tiré.

Après être resté six semaines à Vienne où je gardai le plus parfait incognito, je rejoignis ma femme à sa terre près de Berne

que, j'en suis sûr, vous préféreriez à Watteville. De-là, nous retournâmes à ce dernier séjour, préférant la société de mon beau-père à celle de ma femme.

Le Curé et son neveu passèrent l'hyver avec nous, et je me livrai totalement à l'étude. Je ne recevais, ni ne rendais de visite, quoique je laissasse à ma femme parfaite liberté sur cet objet, je donnais, pour raison de cette vie retirée, les craintes de mon oncle. Cependant, la Baronne (car elle n'a jamais eue la satisfaction de porter le titre de Princesse) était malheureuse. Elle sentait bien qu'elle avait perdu mon estime, et les attentions que j'avais pour elle ne lui paraissaient que de la politesse. Enfin, comme il arrive à bien du monde, la réussite

de ses projets faisait son malheur. Vous connaissez les vers de notre poëte immortel :

« Si vous haïssez une femme, » accordez-lui tous ses desirs, le » diable ne peut la tourmenter da- » vantage ».

La liberté que je lui laissais était son plus grand tourment. Elle attribuait ma douceur à mon indifférence ; elle aurait préféré mes reproches à un pardon qu'elle ne pouvait croire sincère, et il était inutile de vouloir combattre en elle cette idée. Elle y succomba bientôt, et, au bout de dix mois, je fus libre de faire un autre choix.

Je ne peux dire que je la regrettai beaucoup, son père ne la pleura pas non plus. Bientôt après, il tomba malade, et je crus de mon

devoir de lui rendre des soins, mais je ne voyais personne que le Baron de Dervat et le Curé de Martigni. Je passai une partie de l'hyver à Martigni, au printems je retournai à Vienne et je pris possession de mon régiment. Pendant ce tems, des gens de loi du premier mérite proposèrent au Lord Clarancourt d'abandonner sans bruit les biens et le titre qu'il avait usurpés ; il rit de leur audace de lui faire une pareille proposition. Alors ils l'attaquèrent en forme et en mon nom. Il crut échapper à cette instance en quittant l'Angleterre, et vous savez de quel secret il enveloppa son départ.

J'avais fait le tour des glaciers pendant l'été, et, depuis un mois, j'étais de retour à Watteville quand je vous rencontrai, d'une manière

si inattendue, dans les montagnes qui entourent le château. Je ne peux vous rendre mon étonnement quand vous prononçâtes tout bas à ma sœur le nom de Clarancourt. J'étais bien plus tenté que vous de croire que quelque Génie était la cause d'une rencontre aussi étrange, sur-tout après toute la peine que mes amis s'étaient donnés pour me soustraire à sa connaissance. J'étais parfaitement au fait de toute son histoire ; je savais qu'il avait pour pupille Miss Forester, qu'il la destinait à son fils et qu'Elmire était ma sœur. Surpris comme je l'étais, je crois avoir eu assez d'empire sur moi et sur mes traits. Il y avait peu d'hommes que je pusse détester autant que le Comte ; cependant, en rai-

son de vous et de ma sœur, je résolus sur-le-champ de vous conduire tous à Watteville. En conséquence, je vous laissai aux soins de Deterville pendant que j'appellai un palfrenier qui m'attendait avec des chevaux. J'envoyai par lui mes ordres au maître-d'hôtel, et, comme mes desirs étaient des loix au château, je n'eus pas de doute d'être bien secondé.

Cette maison est, je crois, dédiée à l'amour. C'est-là où madame de Courtebach m'avait déclaré sa passion ; c'est-là que mon cœur fut irrévocablement à vous. Quand j'aurais eu l'intention d'être reçu à Ornen, j'en aurais eu peu d'espoir. Je voulais cependant vous revoir ; je résolus cette fois d'agir avec moins de précipitation. Des

que vous fûtes partie, j'écrivis à mon oncle cette étrange rencontre. Je lui mandai que je desirais remplir, à quelques égards, les intentions de votre tuteur, en vous décorant du titre qu'il vous destinait, que je ne croyais pas que femme pût le parer davantage. Je lui demandais si ce dessein pouvait avoir son approbation et ses avis pour le faire réussir.

Concevant l'impatience que je devais avoir de sa réponse, il m'envoya un exprès pour me féliciter d'avoir découvert, d'une manière si inattendue, la retraite de mon adversaire, ce qui éviterait de l'embarras à nos gens d'affaires. Il m'assurait que, si avec quelques restrictions qu'il jugeait nécessaires à ma sûreté, je pou-

vais vous engager à vous mettre avec ma sœur sous ma protection, et si vous consentiez à me donner votre main, sans savoir qui j'étais, il ne mettrait aucun obstacle à mon mariage, votre naissance étant fort respectable ; que son seul desir était de me voir heureusement marié. Que personne ne pouvait avoir une plus belle occasion de s'assurer du désintéressement de sa maîtresse, ce que je devais prendre en considération après la manière dont j'avais été trompé. Je pouvais sûrement prétendre aux plus grands partis de l'Allemagne ; mais il n'était pas sûr, d'après les éloges que je lui faisais de vous, que je fusse plus heureux avec une femme d'un rang plus brillant. Il me répétait

à quel point je devais me tenir sur mes gardes et tout ce que j'avais à craindre de votre tuteur.

Je n'ai pas besoin d'entrer dans tous les détails de ce que j'ai fait pour éviter toute recherche. Le Baron de Watteville n'a jamais su que vous fussiez venu chez lui, je ne courais donc aucun risque des visites du Comte à qui, d'ailleurs, il ne m'aurait nommé que son gendre, où le Comte de Cohenberg, ce qui l'aurait encore dérouté davantage. Lors de votre fuite, j'envoyai le maître-d'hôtel dans sa famille et je recommendai au premier valet de chambre du Baron sur lequel je pouvais compter, si le Lord Clarancourt venait de lui faire remarquer le portrait du Baron de Courtebach qui est dans la

grande salle de Watteville, comme étant celui du gendre du Baron.

Il exécuta sa commission avec tant d'adresse que je fus fier d'avoir pu dérouter un fourbe aussi habile que votre tuteur dont, grâce à mes amis, je suis parvenu à déjouer tous les plans.

je n'ai pas besoin de vous dire, combien il m'en a coûté pour céder au desir de mon oncle, de me renfermer en Angleterre dans un asyle aussi secret, que celui où le Lord Clarancourt cachait sa tête coupable. Il m'avait fait promettre de ne pas sortir avant le jugement, il paraissait seul, comme réclamant mes droits. Il habitait une belle maison, dans le plus beau quartier de Londres, où il recevait les gens d'affaires et la société

la plus brillante qu'il intéressait au succès de ma cause. En vain, je demandai qu'il me fut permis de vous joindre à Brompton. Ceux qui dirigeaient mon oncle partageaient ses craintes. On ne savait où habitait le Lord Clarancourt, mais ses affaires devenant tous les jours plus mauvaises, on ne pouvait douter qu'il n'adoptât les mesures les plus désespérées ; et sa conduite avec vous, ma chère amie, prouve que ces conjectures étaient fondées ; sur-tout, s'il avait reconnu, dans son adversaire, celui qu'il avait tant poursuivi en Suisse et qu'il soupçonnait d'avoir contribué à votre enlèvement. Peut-être est-il heureux, que je n'aie pas eu la permission de vous voir à Brompton ? Je ne puis en-

core concevoir comment il y a découvert votre retraite, mais puis-je exprimer ma rage, lorsque le Baron de Dervat m'instruisit de votre départ, dont il soupçonnait Lord Clarancourt d'être l'auteur ! Je n'en fis aucun doute, et, si j'avais su où le trouver, j'aurais sur-le-champ été le chercher et je l'eusse accusé de votre enlèvement, ce qui lui eut fait connaître mon mariage et tout ce que je prenais tant de peine à lui cacher.

Pour cette même raison, mon oncle et le Baron ne me permirent pas d'aller chez son homme d'affaire. Les gens de loi furent du même avis. Je n'avais aucune preuve, et une accusation, que je ne pouvais prouver n'aurait servi qu'à le mettre davantage sur ses

gardes. Pour la sûreté même des personnes qui m'intéressaient, je ne devais pas le pousser au désespoir.

Je n'avais rien à répondre à ces raisons, je résolus donc de découvrir sa retraite. Quelques actes qu'il avait faits ne laissaient pas de doute qu'il ne fût en Angleterre, et même qu'il avait été depuis peu à Londres. Si on pouvait le découvrir, tous ses pas seraient suivis et cela pourrait conduire jusqu'à vous. Des avertissemens furent mis dans les papiers publics, on y promettait d'assez fortes récompenses pour tenter quelqu'un de ses agens. Ces mesures restant sans succès, j'engageai le Baron de Dervat à voir son Procureur à qui il fit entendre ce que

risquait le Comte en vous retenant prisonnier.

Cette démarche ne réussit pas encore, mon oncle, le Baron, moi, tous nos gens faisaient de vaines recherches pour découvrir la route que vous aviez prise. Enfin, au bout de trois semaines, mon domestique que j'avais mis en sentinelle à la porte de son Procureur, le suivit dans Mount Street-Grosvenor-Square, où il le vit entrer dans une petite maison. Il apprit par des voisins qu'un homme seul, qui ne sortait jamais que le soir, en habitait le premier étage.

Sûr de cette découverte, il vint m'en faire part. Il ne doutait pas que ce ne fût le Comte lui-même. Je prévoyais qu'il ne resterait pas long-tems en Angleterre après la

décision de son procès. Je ne doutais pas, ce que l'événement a prouvé, qu'il ne voulût vous emmener avec lui. Je veillai donc moi-même pour m'assurer si c'était lui, et après je fis suivre tous ses pas par quelqu'un de mes émissaires; mais la semaine se passa sans que je pusse savoir s'il connaissait votre retraite.

Enfin, arriva le jour qui devait décider de notre destinée. Je sortis de ma prison, et, par l'avis de mes gens de loi et de mes amis, je fus présent au jugement dans Westminster. L'Ambassadeur de l'Empire et quelques Lords allaient déjeûner avec nous à la taverne des armes du Roi, ils me firent la faveur de m'accompagner. Je vous jure que j'étais encore plus occupé

du desir de vous retrouver que de l'issue de mon procès. J'attendais à chaque instant le retour de quelqu'un des espions que j'avais mis autour du Comte. J'en étais plus occupé que de ce qui se passait dans la salle, lorsque les complimens des amis qui m'entouraient, m'apprirent, que le Jury avait prononcé en ma faveur. Je me retirai au milieu des applaudissemens avec la société qui m'avait accompagnée, mes conseils et mon Avocat qui était beaucoup plus satisfait, que moi d'avoir prouvé, avec évidence, ce que les témoignages réunis de Catherine et de Mistriss White mettaient hors de doute. Je leur témoignai toute ma gratitude, en traversant la place du Palais jusqu'à la taverne où

nous avions déjeûné. J'allais faire mes remercimens à mes respectables amis, lorsque *Hans* tout essoufflé, parut à la porte et me fit signe de sortir. Il me dit que le Lord Clarancourt venait de partir, aussi-tôt après avoir appris la perte de son procès, (ce qu'il jugeait pour avoir vu entrer et ressortir le clerc de son Procureur,) qu'il avait été chercher une chaise à la poste la plus voisine et avait pris la route d'Hounslon.

A peine lui laissais-je le tems de finir, je retournai chez moi, j'oubliai que j'étais habillé ridiculement pour aller à pied dans les rues de Londres, étant en uniforme étranger. Je lui dis de me suivre et je courus jusques chez moi sans prendre garde à l'étonnement

que je causais. J'envoyai *Hans* me chercher une voiture à quatre chevaux, je me hâtai de changer d'habit, j'écrivis un mot à mon oncle pour lui justifier mon brusque départ, je pris mes pistolets et je montai dans la voiture qui venait d'arriver. Je dis à Hans de porter ma lettre aux armes du Roi et je recommandai aux postillons de me mener le plus promptement possible à Hounslon, en leur disant que je voulais rejoindre quelqu'un qui avait déjà beaucoup d'avance et descendre dans la même auberge, je leur recommandai en conséquence de questionner les postillons de retour que nous rencontrerions.

Toujours prêts à servir aussi promptement que possible ceux qui les

les payent bien ; je fus conduit à la même auberge où le Lord Clarancourt, ou plutôt M. Dudley avait relayé deux heures auparavant.

N'ayant point eu de courier, j'attendis plus long-tems que je ne desirais, et, pour éviter le même inconvénient, je fis courir un postillon jusqu'à Maydenhead. Je n'arrêtai que quelques minutes à Reading, je continuai ma route avec une vîtesse incroyable et je commençai à croire, en approchant de Bath, que votre tuteur allait à Bristol, comme au port où on le soupçonnerait le moins de s'embarquer. Je pensais que, peut-être, il vous avait enfermée près de-là avec Elmire, devant avoir depuis long-tems le projet

de quitter l'Angleterre ; résolu de ne pas le laisser embarquer sans avoir eu une explication avec lui.

Enfin, j'arrivai à Bath et je m'informai, comme j'avais fait jusques-là, où était allé le Monsieur qui me précédait avec quatre chevaux. Il n'a pas arrêté deux minutes, me dit le garçon d'écurie, pas plus qu'il ne m'en a fallu pour seller un cheval. Je le crois déjà au terme de son voyage, car je lui ai dit qu'il arriverait avant le jour, s'il lâchait la bride à son cheval. Je suis sûr qu'il aura fait les seize milles en une heure. — Seize milles ! m'écriai-je, je croyais qu'il n'y en avait que treize. — Je crois qu'il n'y en a guères moins de dix-sept si on les me-

surait ; mais vous voulez peut-être parler des treize de Bristol. — C'est vrai, mon ami, où est donc allé ce Monsieur ? Ne me tenez pas en suspens, lui dis-je, en lui mettant cinq guinées dans la main. Alors, il me répondit : — Ne le savez-vous pas, Monsieur ? Il est allé chez le fermier Horton au vieux Manoir, sur le chemin d'Upwood. Il y est déjà venu, il y a quinze jours, mais il n'y est pas resté longtems. Il y est arrivé alors à l'entrée de la nuit, aujourd'hui il arrivera avant le jour. Il a été si content du vieux *Sharper* qu'il a voulu le ravoir aujourd'hui et je suis sûr qu'il doit y être à présent. — Etait-il seul, mon ami, quand il est venu la der-

nière fois ? — Il est parti seul d'ici, Monseigneur, je puis en faire serment. Voilà la troisième fois qu'il y vient depuis peu, mais, comme il y a une partie de chemin de traverse et que la route est un peu rude, il préfère aller à cheval à prendre une voiture. Je disais aux postillons qui l'ont amené de Devizes qu'il doit avoir ici quelqu'affaire de conséquence, et je vois par vos demandes qu'il en est quelque chose. — Sans confirmer sa conjecture, je lui demandai s'il était venu dernièrement quelqu'autre personne au Manoir ? — Je ne puis vous l'assurer, Monsieur ; mais j'ai entendu un des postillons de l'Agneau qui disait, il y a à-peu-près un mois, à un

des nôtres, qu'il y avait conduit deux Dames peu de jours avant ; que le fermier lui avait dit qu'elles devaient y faire quelque séjour ; qu'il avait été les chercher à Londres, et qu'il avait fait le voyage sur la planche de devant. — C'est sûrement elles, m'écriai-je, sans y penser, et j'ordonnai qu'on me donnât le meilleur cheval de l'écurie.

Le garçon me jura que j'aurais le meilleur cheval de Bath, et, l'ayant sellé sur-le-champ, j'eus peu de tems pour réfléchir. Je me souvenais peu du Manoir, où j'avais été sept ans auparavant. C'était une des plus grandes courses que j'eusse faites au service de Willington. Malgré l'avance que Milord avait sur moi, je ju-

geai qu'il ne pouvait pas avoir un vaisseau tout prêt pour le conduire en France. Si je le suivais seul en un lieu où il serait entouré de gens qui lui étaient dévoués, je ne pouvais espérer de réussir à ce que je voulais. Je pris donc le parti de passer chez Willington pour le mener avec moi, au risque de perdre une heure ; ne doutant pas qu'il ne fût devenu un homme assez considérable dans le canton pour servir de témoin de ce que je serais dans le cas d'avancer, car je comptais bien que le débat entre votre tuteur et moi se jugerait avec des pistolets.

Maintenant, vous savez la cause de ma brusque arrivée à mon ancienne demeure, vous connaissez tout le mystère de ma naissance,

et je suis sûr que vous direz avec moi comme Pope : *Tout ce qui est, est bien.* — Nous avons tous deux éprouvé la vérité de cette maxime, reprit Idamia : je vous suis obligée de votre intéressante histoire qui me donne l'espoir d'être encore une fois parfaitement heureuse, quand nous serons réunis à votre sœur que cette parenté me rend encore plus chère.

Tancrède prévit qu'il resterait peu de tems à Maydenhead où ils devaient dîner. Le Prince conseilla aux heureux époux de rester à Brompton, jusqu'à ce qu'il eût fait préparer une maison pour les recevoir, ainsi que pour les équipages et autres objets nécessaires pour leur présentation à Saint-James.

Tancrède avait beaucoup de visites à faire, il voulait s'occuper des préparatifs de son entrée dans le monde avec le Baron de Dervat; mais comme ni lui ni sa femme n'étaient impatiens de ce moment, il consentit au séjour de Brompton. Les voitures se séparèrent donc à Knigtsbrigge, le Prince et le Baron lui promirent de venir souper avec lui et de lui apporter les lettres qui auraient pu arriver à son ancien logement, étant fort impatient d'avoir des nouvelles de Lautrec.

CHAPITRE X.

Le retour inattendu d'Idamia, quoiqu'annoncé par un courier, causa la joie la plus vive à Brompton, et Carlos ne fut pas le dernier à la lui témoigner. Aussi-tôt qu'ils furent reposés, Tancrède se hâta d'écrire à Lautrec pour l'instruire de tous les nouveaux évènemens et le prier, après avoir annoncé à Lady Elmire la mort de son père avec tous les égards convenables, de l'accompagner en Angleterre, comptant que sa permission suffisait pour autoriser son absence.

Idamia écrivit aussi à son amie, en lui donnant toutes les consola-

tions que l'amitié la plus tendre pouvait lui offrir. Ils finissaient leurs lettres lorsque le Prince et le Baron de Dervat arrivèrent et montrèrent aux deux époux étonnés, Elmire et Lautrec. Les deux Dames volèrent dans les bras l'une de l'autre, et leur joie ne leur laissa pas, pendant quelques minutes, la faculté de parler. Elles avaient tant de questions à se faire, leur impatience ne leur permettait pas de s'entendre. D'un autre côté, Lautrec informait son Colonel qu'ils n'étaient pas à Londres depuis plus d'une heure; qu'à leur arrivée, ils étaient descendus chez l'Ambassadeur de l'Empereur chez qui ils comptaient trouver leur adresse; qu'ils y avaient rencontré le Prince de Zulenstein

et le Baron de Dervat qui, sans leur avoir laissé le tems de parler à l'Ambassadeur, les avait emmenés avec eux à Prompton. Il finit par féliciter Tancrède, avec toute la chaleur de l'amitié, de son heureuse réunion avec Idamia.

Notre Héros lui témoigna sa reconnaissance du service important qu'il avait rendu à Lady Elmire, à qui il fit compliment de son arrivée à Brompton. Celle-ci lui demanda gaiement s'il ne croyait pas que leur rencontre inattendue, après sa délivrance et celle d'Idamia, ne serait pas une excellente conclusion pour leur roman. — Je suis parfaitement de votre avis, reprit le Prince : de pareils ouvrages doivent finir par la récompense des bons et la pu-

nition des méchans : je crois, cependant, qu'un double mariage augmenterait beaucoup l'intérêt. — Oh ! cela serait trop commun, répondit Elmire en rougissant. Avez-vous jamais vu, reprit Tancrède, que les services d'un Chevalier errant soient restés sans récompense ? .... Il consulta alors les regards de son oncle et d'Idamia, et résolut de ne pas troubler sa joie en lui apprenant la mort de son père. Il la pria de leur raconter ce qui lui était arrivé depuis son départ de Brompton. Ce récit différant peu de celui de François, nous ne le répéterons pas ; nous ajouterons seulement que le Baron de Lautrec, après avoir fait conduire les coupables en prison, mit Elmire sous la protection de la

femme du Commandant, jusqu'à ce qu'il pût obtenir la permission de l'accompagner en Angleterre, ne jugeant pas prudent de la confier à des domestiques.

Tout le monde était fatigué, on se retira de bonne heure. Le Baron de Lautrec partit avec le Prince et le Baron de Dervat. Lady Elmire resta à Brompton, et ils se promirent de se réunir le lendemain à déjeûner. Lautrec fut instruit pendant ce tems du succès de son ami; malgré la satisfaction qu'il en eût, il eût desiré que son adversaire n'eût pas été le père d'Elmire. Il sentait quelle serait son affliction en apprenant sa mort, et que l'infâmie avait flétri ses derniers momens.

Il n'y avait encore que Tan-

crède de levé, quand, le lendemain, il arriva à Brompton. Il lui exprima sa crainte de la douleur d'Elmire qui se reprochait déjà de ne s'être pas aveuglément soumise aux ordres despotiques de son père. Tancrède l'assura qu'il eût desiré lui cacher toute l'iniquité de son père, mais que cela lui paraissait impossible ; qu'il avait déjà donné l'ordre à son avocat de lui assurer tous les droits qu'elle pouvait avoir à la succession de sa mère, et qu'il comptait adresser une pétition au Roi pour lui permettre de transmettre le titre de Clarancourt à elle et à ses héritiers, ne desirant point l'ajouter à ceux qu'il tenait de son père. Il voulait lui prouver qu'il n'avait point agi par des motifs in-

téressés, quoiqu'il ne lui fît pas l'injustice de supposer que ce titre et le revenu qui y étaient attachés, la consoleraient de la mort de son père.

L'arrivée des Dames interrompit leur conversation. Elmire était aussi gaie que la veille, et Tancrède ne voulait pas détruire la joie qu'elle éprouvait de se retrouver avec ses anciens amis. Après les premiers complimens, une jeune femme, qui avait suivie Elmire depuis Charleroi, entra pour lui donner quelque chose qu'elle avait oubliée sur sa toilette. Dès qu'elle fût sortie, Idamia remarqua qu'elle ne connaissait pas une plus jolie fille, ni qui eût plus de graces. Elle a l'air, dit-elle, d'avoir reçu une excellente éducation, qu'en dites-

vous, Messieurs ? Ils furent du même avis, et Elmire assura que, malgré le peu de tems qu'elles étaient ensemble, elle s'y était véritablement attachée, et qu'elle regrettait d'être obligée de s'en séparer, ayant promis à Madame la Commandante de la lui renvoyer avec le Baron. — Je suis garant de cette promesse, reprit le Baron, et je n'oserais pas me représenter devant Madame de Renescière sans la belle Catherine. — Je n'ai connu personne, dit Elmire, qui méritât davantage l'amitié de sa maîtresse. Madame de Renescière, pendant le peu de jours qu'elle a bien voulu me garder chez elle, m'a conté son histoire qui m'a fort intéressée. Elle est née Liégeoise, mais son père est Anglais, il est mort avant

sa naissance. Sa mère qui est aussi Liégeoise, s'est remariée dans son pays et a eu beaucoup d'enfans de son second mari qui est mort aussi et l'a laissée fort mal à son aise. Elle s'est persuadée que des parens de son premier mari fourniraient à l'établissement de sa fille, et, dans cette confiance, un jeune homme qui avait un assez bon commerce s'était attaché à elle. Les espérances de la mère ayant été trompées, il a cherché un meilleur parti. Depuis, la mère est allée avec sa nouvelle famille s'établir en Allemagne, et Catherine, ne voulant pas lui être à charge, est entrée au service de Madame de Renescière qu'elle avait connue pendant un petit séjour qu'elle avait fait à Liège, en allant à Aix-la-Chapelle.

Tancrède ne l'interrompit point, mais, dès qu'elle eût fini, il regarda le Prince et s'écria : — Ciel ! c'est la fille de Catherine Buffin. — C'est le nom de sa mère, reprit Elmire étonnée. — Alors, elle ne doit plus rester au service de personne, à moins que ce ne soit sa volonté. Je pense même, ma chère Elmire, que vous ne voudrez pas la garder au vôtre, quand vous saurez qu'elle est votre sœur. -- Ma sœur ! répéta Elmire. — J'ai encore bien des surprises à vous causer, ma chère enfant ; je voudrais seulement qu'elles fussent toutes d'une nature agréable. Pour commencer, je réclame aussi le nom de frère ; nous avons la même mère. . . . Je ne puis croire que je veille ; mais, cela fût-il un songe,

je remercie toujours la Providence de trouver un frère dans mon meilleur ami ; mais mon père en est-il instruit ? Comment ai-je ignoré si long-tems des évènemens si importans pour moi ? — Je vais vous faire connaître, chère sœur, tous ces miracles apparens ; j'espère que vous supporterez les maux qui y sont mêlés, en faveur du bien général.

Alors, de la manière la plus sensible et la plus délicate, il lui raconta les principaux incidens qui avaient précédé sa naissance. Il attribua la conduite du Lord Clarancourt à son amour pour sa mère. Il regretta d'avoir été forcé de prouver ses droits à son titre, pour convaincre le monde qu'il était fils de la première Lady Cla-

rancourt. Il lui apprit qu'un jugement récent venait de priver son père de son rang et de son bien.

Elmire fondit en larmes, mais, se remettant bientôt : — Ne craignez pas, mon cher frère, que je sois fâchée de vos succès, je plains mon malheureux père. Je ne puis nier qu'il ait été bien coupable, mais songez d'où il est tombé ? Puis-je espérer qu'il survivra à sa disgrace ? Dois-je me plaindre de sa conduite envers moi ? La fortune que je croyais qu'il me retenait, est à vous, il pouvait bien desirer de m'enterrer dans un couvent. — Ma chère enfant, pouvez-vous me croire assez bas pour vous priver de ce que votre grand'père vous a assuré ? Mon Avocat est chargé de l'établir solidement sur

votre tête. — Ne soyez donc pas fâché, mon généreux frère, si je la donne à mon père. Les erreurs ont été grandes, mon devoir est de le soutenir et de le consoler dans son malheur. Est-il en Angleterre ? — Tancrède se fût regardé comme inexcusable de se jouer de ses sentimens avec tous les ménagemens possibles, il l'instruisit de la mort du Comte, qu'il attribua à un accident, adoucissant toutes les circonstances qui auraient pu augmenter son chagrin.

Elle sentit vivement les procédés de son frère, et elle se consola plus facilement de savoir son père privé d'une vie qui lui fût devenue si pénible. Elle demanda, si sa belle-mère et Sidney étaient

instruits de la perte de leur fortune.

Je crois, ma chère enfant, qu'ils ont été, ainsi que vous et Idamia, dans une entière ignorance du procès qu'on vient de juger. Leur Procureur a dû leur envoyer un exprès pour leur porter ces tristes nouvelles ; mais mon Avocat a l'ordre de les assurer que toutes les affaires entre nous se termineront à l'amiable. Mon intention est que Sidney Dudley ait de quoi vivre décemment. — Je ne doute pas, mon cher frère, que vos actions ne soient uniformément nobles et généreuses. Pour moi, je n'ai d'autre desirs que de passer mes jours avec Idamia, et de me mettre avec elle sous votre protection, n'ayant aucun goût exclusif pour mon pays.

— Jusqu'à votre mariage, ma chère sœur, j'ai le même desir de vous garder avec nous. Je veux toutefois que vous jouissiez sur-le-champ de votre fortune; mais laissons ce sujet. Je vous charge, mon Idamia, d'informer la belle Catherine de mes intentions en sa faveur; et, comme sa mère n'est point encore repartie pour Vienne, je suppose qu'elles desireront se revoir; dites donc à cette jolie Liégeoise que je ne prétends pas la contraindre, je ne veux que me conformer à ses desirs.

Idamia se retira avec la triste Elmire, elle informa Catherine des intentions de son époux. Celle-ci étonnée et reconnaissante assura qu'elle n'avait d'autre desir que de rester au service d'Elmire. Elmire

ne voulut point être servie par elle; enfin, on décida qu'elle serait attachée à Tancrède et à Idamia, et destinée à surveiller l'éducation des enfans qui proviendraient de leur mariage.

Le Baron de Lautrec repartit pour Charleroi avec des lettres d'Elmire et de Catherine pour madame de Renescières, Tancrède y ajouta quelques présens. Il engagea son ami à venir passer l'hyver avec lui à Vienne et lui promit de tâcher de changer l'amitié d'Elmire pour lui en un plus tendre sentiment, n'y ayant personne qu'il désirât davantage appeller du nom de frère.

La semaine suivante fut destinée aux affaires ; celle d'après, Tancrède fut présenté à Saint-James

mes avec son épouse, par l'Ambassadeur de l'Empereur. Ils furent conduits ensuite dans les sociétés les plus brillantes; mais comme Elmire ne pouvait être de leurs parties, le Prince de Zulenstein leur proposa de faire une tournée dans le pays avant de dire un dernier adieu à l'Angleterre. Après un mois de séjour dans la capitale, les deux époux, Elmire, le Prince et le Baron de Dervat se mirent en route avec Catherine, la femme de chambre Suisse et la très-repentante Dupré à qui, à la prière d'Elmire, on avait accordé son pardon.

Pendant que nos voyageurs admirent les beautés de l'Angleterre, nous retournerons un moment à Ornen pour rendre une visite à la

veuve et à son fils qui ignoraient entièrement ce qui se passait outre-mer.

Le Procureur du défunt ne soupçonnait pas que ce fût à lui à instruire Lady Clarancourt des évènemens désagréables qui venaient d'arriver, lorsqu'il reçut la lettre du Coroner. Loin de croire que le Lord eût été tué par son fermier, il crut qu'il avait mis fin lui-même à ses jours d'une manière violente. Embarrassé de ce qu'il devait faire, il consulta l'Avocat de Tancrède qui lui confirma ce que le Coroner lui écrivait, et lui fit connaître les nobles intentions de son client pour la veuve et son fils.

Ces nouvelles inattendues rendirent le Procureur plus attentif pour eux. Il expédia un de ses clercs avec une lettre adressée à Sidney

Dudley, écuyer, dans laquelle étaient incluses celle du Coroner, et celle écrite par l'Avocat du Prince Tancrède, le renvoyant à son messager pour lui faire connaître tous les détails de cette affaire. Il envoya aussi un exprès au Coroner avec des ordres pour les funérailles. On devait porter les restes du Lord ambitieux dans la terre de la famille située dans le nord ; l'Avocat de Tancrède lui ayant fait connaître que c'était son desir. Le clerc arriva à Ornen sans accident. Pour préparer le jeune homme à sa vue et aux mauvaises nouvelles qu'il avait à lui donner, il remit la lettre du Procureur à S. André, en le priant de la porter à la personne à qui elle était adressée, et à qui il avait particulièrement af-

faire. Le Suisse prudent, craignant quelque découverte contraire aux intérêts de son maître absent, le questionna si bien qu'il apprit, que celui, dont il cherchait tant à garder le secret était allé répondre de toutes ses faussetés et de ses crimes au suprême Tribunal dont on n'appelle point. Son maître ne lui avait rien assuré. Il attendait peu de choses de Sidney, qui s'était fort gâté en Angleterre; il jugea donc à propos de prendre congé sans bruit de la veuve et de son fils, en emportant la garderobe de Milord et les objets qui étaient restés à sa garde. Il envoya la lettre du Procureur dans le sallon par un autre domestique, et ne pensa plus qu'à faire ses paquets.

Lady Clarancourt était tête-à-tête avec son fils, quand la lettre

fut remise à ce dernier. — A Sidney Dudley, écuyer, s'écria-t-il : qui peut m'écrire ainsi ?... C'est du Procureur de mon père, est-il fou ? Je suis impatient de savoir ce que son clerc a à nous dire.

Lady Clarancourt fut aussi étonnée et ordonna qu'on le fît entrer. — Que voulez-vous, jeune homme, dit la Comtesse ? L'impatient Sidney renouvella la question. — Vous feriez mieux, Monsieur, de me donner quelques minutes d'audience en particulier. — Savez-vous à qui vous parlez, dit la Comtesse, du ton de son défunt mari ?

Déjà de mauvaise humeur, le clerc l'assura que oui, il ajouta : — La lettre que j'ai envoyée a dû être remise à Sidney Dudley,

écuyer, fils du faux Comte de Clarancourt. — Le faux Comte, cria Milady : expliquez votre insolent discours.

Sans prendre garde aux conséquences, le jeune homme raconta tout, sans aucun fard, et, pour preuve, remit la lettre du Coroner.

Je ne peux dire qui de la ci-devant Comtesse, ou de son fils regretta le plus son rang et sa fortune. Leur seule consolation fut la mort du Comte. Le jeune homme ne put donner aucune nouvelle d'Elmire, mais la lettre du Coroner leur apprenait qu'Idamia avait épousé le nouveau Comte, dont le clerc énumera pompeusement les autres titres.

Ils ne pensèrent plus qu'à faire leur cour à Tancrède, auprès de

qui ils espéraient que leur ignorance des projets du défunt, leur servirait d'excuse. Le douaire de Milady lui assurait une existence supportable, Tancrède promettait d'avoir soin de Deterville. Ils se consolèrent assez facilement, et, dès le lendemain à déjeûner, ils se décidèrent à partir le plus promptement possible pour l'Angleterre. On fit chercher S. André pour les arrangemens nécessaires, mais on s'apperçut qu'il avait quitté Ornen, les poches bien garnies. Ils jugèrent inutile de le poursuivre, mais nous savons qu'il fut moins heureux avec un autre maître, qui le fit mettre aux galères où il a fini ses jours.

Sidney et sa mère partirent huit jours après pour l'Angleterre. Ils débarquèrent à Douvres sans au-

cun accident. Ils avaient écrit au Prince Tancrède par le clerc qu'ils avaient chargé, en même tems, de leur retenir un appartement, présumant que l'hôtel de Clarancourt serait occupé par le Prince. Ils descendirent chez leur Procureur qui les surprit agréablement, en leur présentant les titres de propriété de l'hôtel de Clarancourt qu'ils trouvèrent préparé pour les recevoir. Tancrède assurait encore une rente assez considérable à Sidney et à ses héritiers.

En se voyant indépendans, ils furent parfaitement consolés. Ils apprirent qu'Idamia et Elmire étaient à voyager. Ils attendirent leur retour pour leur faire leurs remercimens, mais elles prévinrent la Comtesse qu'elles allèrent chercher dans Grosvenor-Square.

Nous n'avons pas besoin de donner les détails de cette visite, la Comtesse se confondit en remercimens, et Sidney marqua le plus profond respect au Prince Tancrède.

Celui-ci, après avoir obtenu de transmetre son nouveau titre à sa sœur, partit avec la même société avec laquelle il venait de voyager. Ils se rendirent à Vienne où Tancrède prit le nom de son père. Il obtint la faveur de l'Empereur, et, avant la fin de l'année, à la grande joie du Prince du Zulenstein, Idamia lui donna un héritier de tous les titres et biens que ce bon parent craignait tant de voir sortir de sa famille.

Peu de mois après la naissance de son filleul, Lady Elmire, Comtesse de Clarancourt, consentit à

marquer sa reconnaissance au Baron de Lautrec, en le suivant à l'autel.

La belle Catherine s'attacha tellement à Idamia et à Elmire qu'elle refusa plusieurs partis avantageux qui lui furent offerts, et elle n'est point encore mariée.

Sa mère et ses frères et sœurs retournèrent à Liège, et, quoiqu'elle n'eût agi dans ses révélations que par vengeance, elle finit par se repentir sincèrement, ainsi que Madame Dupré qui resta attachée à la Comtesse de Clarancourt.

La Comtesse Douairière s'accoutuma à sa position, et Sidney, qui n'avait ni les vices ni les vertus de son père, graces à la générosité de Tancrède, se maria dans une famille respectable.

Tancrède et son épouse eurent une nombreuse postérité, furent généralement aimés et estimés. Ils partagèrent leur tems entre la Suisse et l'Allemagne, et notre héros, comme son oncle l'avait promis à l'Empereur, devint un officier distingué.

Quand ils sont à Watteville ils font souvent des courses à l'abbaye et à Martigni, et Elmire, toujours romanesque, ne les quitte pas. Les événemens passés l'ont dégoûtée de l'Angleterre, et elle préfère passer sa vie avec un frère qu'elle aime davantage tous les jours, et une sœur qu'elle a toujours regardée comme sa meilleure amie.

Le Prince de Zulenstein n'est pas le moins heureux de l'union de ces familles, et le Baron de

Dervat compte laisser son titre et ses biens à un fils de Tancrède.

Maintenant que nous avons fini notre histoire, nous te dirons, Lecteur, qu'elle n'a été écrite que pour te prouver que la nature n'est qu'un art qui t'est inconnu, le hasard une action que tu n'apperçois pas, le trouble apparent une harmonie qui ne frappe pas tes sens, les maux partiels un bien universel. En dépit de ton orgueil et de ta raison erronée, il n'*y* a qu'une vérité; *tout ce qui est, est bien.*

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

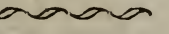
A Troyes, de l'Imprimerie de F. MALLET.

CATALOGUE

DES

LIVRES D'ASSORTIMENT

Qui se trouvent chez RENARD, *libraire, rues de Caumartin, n°. 750, et de l'Université, n°. 922.*



ABÉCÉDAIRE utile, ou Petit Tableau des Arts et Métiers, fig. . . . . 75 c.
Abécédaire mythologique. . . . . 75 c.
Abdérites (les), par Wieland, 3 vol. in-8. . . . . 9 fr.
Abrégé de la géographie de Guthrie, vol. in-8. . . . . 6 fr.
— de la Grammaire de Restaut. . 75 c.
Adèle de Montmorency, ou la Belle Emigrée, 2 vol. in-12. . . . . 3 fr.
Adèle de Senanges, 2 vol. in-12., fig. 3 fr.
Adèle et Théodore, par madame de Genlis, 4 vol. in-12. . . . . 10 fr.
Adelphine de Rostanges, par Desforges, 2 vol. in-12., fig. . . . 3 fr. 60 c.
Affreux effets de l'amour, 2 vol. in-12., fig. . . . . 3 fr.

Agronome (l'), ou Dictionnaire du cultivateur, 2 vol. in-8. . . . . 8 fr.
Albert, ou le Désert de Strathnavern, 3 vol. in-12., fig. . . . . 5 fr.
Alberti, ou l'Erreur de la nature, 2 vol. in-12., fig. . . . . 3 fr.
Alexis et Justine, 2 vol. in-8. . . 3 fr.
Alvaro et Ximenès, 2 vol. in-12. . fig. 3 fr.
Ambassade au Thibet et au Boutan, 2 vol. in-8. et atlas. . . . . 12 fr.
Amélie Mansfield, par l'auteur de Claire d'Albe et Malvina, 4 vol. in-12. . . . . 7 fr. 50 c.
Amélie, ou les Ecarts de ma jeunesse, 2 vol. in-12. . . . . 3 fr.
Amelina et Florello, Histoire portugaise, 3 vol. in-12. fig. . . . . 5 fr.
Amitié (l') trahie, vol. in-12. 1 fr. 50 c.
Amour (l') et la philosophie, 5 vol. in-12., fig. . . . . 9 fr.
Analyse complète du Moniteur, 7 vol. in-4. . . . . 120 fr.
Anna, ou l'Héritière Galloise, traduit de l'anglais, 4 vol. in-12., fig. . . 8 fr.
Anna Grenwil, roman historique du siècle de Cromwel, 3 vol. in-12. . . . 5 fr.
Annales de la Vertu, par madame de Genlis, 5 vol. in-12. . . . 12 fr. 50 c.
Année (l') des Dames nationales, par Rétif la Bretonne, 12 vol. in-12., fig. 12 fr.
Antoinette et Valmont, 2 vol. in-18., fig. . . . . 1 fr. 50 c.

Antoine et Jeannette, ou les Enfans abandonnés, 2 vol. in-12., fig. . . 3 fr.
Argus Dogue d'Eadlip, traduit de l'anglais, 4 vol. in-12., fig. . . . . 8 fr.
Arristippe, 5 vol. in-8. . . . . 17 fr.
Augustine de Rochaimon, ou la Vierge mère, 4 vol. in-12., fig. . . . 6 fr.
Aventures de Robinson, 2 vol. in-12., fig. . . . . 5 fr.
Idem, 4 vol. in-18., fig. . . . 3 fr.
Aventures de Télémaque, 4 vol. in-18. . . . . 4 fr.
Idem, in-12. . . . . 1 fr. 50 c.
Aventurier (l') hollandais, 4 vol. in-18., fig. . . . . 3 fr.
Augusta, ou Tableau des mœurs françaises, 2 vol. in-12., fig. . . . . 3 fr.
Aurora, ou l'Amante mystérieuse, 2 vol. in-12., fig. . . . . 3 fr.
Barnwell, traduit de l'anglais, 3 vol. in-12, fig. . . . . 5 fr.
Baron (le) de Fleming, traduit de l'allemand d'Auguste Lafontaine, 3 vol. in-12. . . . . 5 fr.
Barons de Felsheim, par Pigault-Lebrun, 4 vol. in-12., fig. . . . 7 fr. 50 c.
Betzi, ou l'Infortunée Créole, 2 vol. in-12., fig. . . . . 3 fr.
Bonheur et Vertu, par Lebas, 1 vol. fig. . . . . 2 fr.
Botanique (la) pour les femmes, vol. in-8. . . . . 6 fr.

Brick Bolding, ou Qu'est-ce que la vie ? 3 vol. in-12., fig. . . . 4 fr. 50 c.

Bridgetina, traduit de l'anglais, 4 vol. in-12. . . . . 7 fr. 50 c.

Bruce, ou le Nouveau Dom Quichotte, 3 vol. in-12., fig. . . . . 5 fr.

Buffon (le) de la jeunesse, orné de plus de cent fig., 5 vol. in-12. . . . 13 fr.

Buffon (le) des Ecoles, traduit de l'anglais, 2 vol. in-12., fig. . . . . 5 fr.

Caleb Williams (Aventures de), 4 vol. in-18. . . . . 2 fr.

Camille, ou Lettres de deux filles de ce siècle, 4 vol. in-12. . . . . 8 fr.

Camilla, ou la Peinture de la jeunesse, traduit de l'anglais, 5 vol. in-12. . 10 fr.

Capucins (les), ou le Secret du Cabinet noir, 2 vol. in-18. . . . 1 fr. 50 c.

Caroline de Lichtfield, 3 vol. in-18. 3 fr.

Catéchisme historique, par Fleury, vol. in-16. . . . . 1 fr.

Caverne (la) Sainte-Marguerite, traduit de l'anglais, 4 vol. in-12., fig. . 7 fr. 50 c.

Cécilia, ou Mémoires d'une jeune héritière, traduit de l'anglais, 5 vol. in-12. 10 fr.

Célestine, ou les Epoux sans l'être, 4 vol. in-12., fig. . . . . 6 fr.

Idem, 4 vol. in-18. . . . . 4 fr.

Cent (les) vingt jours, par Pigault Lebrun, 4 vol. in-12., fig. . . . . 6 fr.

Château (le) de Saint-Donats, traduit de

l'anglais de Paul Lucas, 3 vol. in-12. . . . . 5 fr.

Chaumière (la) incendiée, par madame La Grave, 2 vol. in-12., fig. . 2 fr. 50 c.

Chapelle (la) d'Ayton, ou Emma Courtney, 5 vol. in-12., fig. . . . 9 fr.

Chevaliers (les) du cygne, par madame de Genlis, 3 vol. in-12. . . . . 5 fr.

Cinthelia, 6 vol. in-18. . . 4 fr. 50 c.

Claire d'Albe, 1 vol. fig. . . . 2 fr.

Claire et Eveling, ou les Infortunes d'une ministre de village, 3 vol. . . . 5 fr.

Clémence, roman moral, 3 vol. in-12., fig. . . . . 6 fr.

Cœlina, par Ducray Duminil, 6 vol. in-12., fig. . . . . 9 fr.

Idem, 6 vol. in-18. . . . . 6 fr.

Compère Mathieu (le) 3 vol. in-12., fig. . . . . 6 fr.

Idem, 4 vol. in-18. . . . . 3 fr.

Comte (le) de Valmont, nouvelle édition, 4 vol. in-12. . . . . 15 fr.

Comte (le) d'Onamar, traduit de l'allem. 4 vol. in-18. . . . . 4 fr. 50 c.

Connaissance de la mythologie, 1 vol. in-12. . . . . 2 fr.

Constantia Neville, traduit de l'anglais, 5 vol. in-12., fig. . . . . 9 fr.

Contes des Fées, 1 v. in-12., fig. 2 fr. 50 c.

Contradictions (les), ou ce qui peut en arriver, vol. in-12., fig. . . . . 2 fr.

Contre-tems (les), ou la Femme crue veuve, 2 vol. in-12. . . 2 fr. 50 c.

Conversations d'Emilie, 2 vol. in-12. 5 fr.

Correspondance littéraire de J. F. Laharpe, 4 vol. in-8. . . . . 15 fr.

Cours d'étude pour l'instruction des jeunes gens, 10 vol. in-18. . . . . 10 fr.

Cours de littérature ancienne et moderne, 12 vol. in-8. . . . . 63 fr.

Cours de morale religieuse, par Necker, 3 vol. in-8. . . . . 9 fr.

Crimes (les) de l'Amour, par Sade, 4 vol. in-12., fig. . . . . 6 fr.

Cuisinière (la) bourgeoise, vol. in-12. . . . . 1 fr. 50 c.

Dangers (les) des correspondances, 2 vol. in-12., fig. . . . . 3 fr.

Dangers (les) de l'intrigue, 4 vol. in-12., fig. . . . . 7 fr. 50 c.

Délits (des) et des peines, traduit de l'italien de Beccaria, vol. in-8. 1 fr. 50 c.

Delphine, par madame de Staël Holstein, 6 vol. in-12. . . . . 10 fr. 50 c.

Delphinette, ou le Mépris de l'opinion, par Dubois, 3 vol. in-12. . . . 5 fr.

Derville et Nathalie, 2 vol. in-12., fig. . . . . 3 fr.

Deux (les) Emilies, 2 vol. in-12., fig. . . . . 3 fr.

Deux (les) cousines, ou les Epoux comme il y en a peu, 3 vol. in-12., fig. . 5 fr.

Dictionnaire de l'Académie, 2 vol. in-4. . . . . 30 fr.
— de la fable, par Chompré, vol. in-16. . . . . 1 fr. 50 c.
— de santé, 3 vol. in-8. . . . 12 fr.
— des arts et métiers, 5 vol. in-8. 25 fr.
— des antiquités romaines, 2 vol. in-8. . . . . 8 fr.
— des synonimes, par Girard, Beauzée, Roubaud, 3 vol. in-12. . 7 fr. 50 c.
— portatif géographique de Vosgien, nouvelle édition, 1 vol. in-12. . . 5 fr.
— de poche de Catineau, 1 vol. in-12. . . . . 5 fr.
— des hommes célèbres, 2 vol. in-12. 5 fr.
Dominicain (le), ou les Crimes de l'intolérance. 4 vol. in-12. . . . . 6 fr.
Don Quichotte, 4 vol. in-8., fig. . 15 fr.
Don Quichotte de Florian, 6 vol. in-18. 6 fr.
Dot (la) de Suzette, vol. in-12., fig. 2 fr.
Idem, in-18., fig. . . . . 1 fr.
Dusseldorf, ou le Fratricide, 3 vol in-12., fig. . . . . 5 fr.
Edgard, ou le pouvoir du remord, 2 vol. in-12., fig. . . . . 3 fr.
Edmon de la forêt, traduit de l'anglais, 4 vol. in-12. . . . . 8 fr.
Edouard et Arabelle, par Desforges, 2 vol. in-12., fig. . . . . 3 fr.
Edouard et Clémentine, ou les Erreurs de la jeunesse, 3 vol. in-12., fig. . 4 fr. 50 c.

Eglise (l') de Saint-Siffride, 5 vol. in-16. . fig.. . . . . 5 fr.

Elegies de Tibulle, 3 vol. in-8., fig.. 12 fr.

Elfrida, ou l'embition paternelle, traduit de l'anglais, 3 vol. in-12., fig. . 5 fr.

Elisa Bermont, 2 vol. in-12. . . 3 fr.

Elisabeth de S . . ., ou l'Histoire d'une Russe, 3 v. in-12., fig. . . 4 fr. 50 c.

Elise Dumesnil, par Madame de Montalembert, 6 vol. in-12., fig. . . 9 fr.

Elle et Moi, ou Folie et Sagesse, 2 vol. in-12., fig. . . . . 3 fr.

Emilie de Tourville, 2 vol. in-12., fig. . . . . 3 fr.

Encyclopédie de la Jeunesse, 2 vol. in-12., fig. . . . . 3 fr.

Encyclopédie Comique, par Bertin, traduit de l'anglais, 4 vol. in-12., fig. . . 6 fr.

Enfant (l') du Trou du Souffleur, 2 vol. in-12.. . . . . 3 fr.

Enfans de l'Abbaye (les), par Maria Regina Roche, 6 vol. in-12., fig. . 9 fr.

Idem, 6 vol. in-18. . . . . 6 fr.

Enfant (l') Chéri des Dames, 2 vol. in-12., fig.. . . . . 3 fr.

Enfant (l') de ma mère, ou la Méprise, vol. in-12., fig. . . . . 1 fr. 50 c.

Enfant (l') de trente-six pères, 3 vol. in-12, fig. . . . . 5 fr.

Enfant (l') du Carnaval, par Pigault Lebrun, 2 vol. in-12., fig. . . . 4 fr.

Epîtres et Evangiles, vol. in-12. relié. . . . . 2 fr. 50 c.

Ermina dans les ruines de Rome, traduit de l'allemand, vol. in-12. . 1 fr. 50 c.

Erminia Monrose, ou la Vallée de Riversdale, 3 vol. in-12, fig. . . . 5 fr.

Esope au bal de l'Opéra, 2 vol. in-12., fig. . . . . 4 fr.

Esquisses de la Nature, ou Voyage à Margate, vol. in-8., fig. . . . . 3 fr.

Ethelinde, ou la Recluse du Lac, traduit de l'anglais, 4 vol. in-12. . . . 8 fr.

Idem, 6 vol. in-18., fig. . . . . 6 fr.

Etranger (l'), ou la Famille de Lwelyn, traduit de l'anglais, 3 vol. in-12. . 5 fr.

Eugène et Eugénie, par Desforges, 4 vol. in-12., fig. . . . . 7 fr. 50 c.

Eugenio et Virginia, 2 vol. in-12, fig. . 3 fr.

Idem, 2 vol. in-18., fig. . . . . 3 fr.

Eugénie de Monclare, 3 vol. in-12., fig. . . . . 4 fr. 50 c.

Eugénie de Montcalde, 2 vol. in-12, fig. . . . . 2 fr. 50 c.

Euphémie, ou les suites du siège de Lyon, 4 vol. in-12., fig. . . . . 6 fr.

Evelina, ou l'entrée d'une jeune personne dans le monde, 2 vol. in-12. . . 4 fr.

Fables de Lafontaine, 2 vol. in-12, ornés de 216 fig. . . . . 7 fr. 50 c.

Idem, 2 vol. in-12. . . . . 3 fr.

Fables d'Esope, 2 vol. in-12., ornées de beaucoup de figures. . . . . 6 fr.

Idem, 2 vol. in-18., fig. . . . . 3 fr.
Faiblesses (les) d'un grand homme, par Pagès, 4 vol. in-12., fig. . . . . 6 fr.
Famille (la) de Halden, traduit de l'allemand, d'Auguste Lafontaine, 4 vol. in-12. . . . . 7 fr. 50 c.
Famille (la) de Mourtray, traduit de l'anglais, 4 vol. in-12. . . . 7 fr. 50 c.
Famille (la) Napolitaine, 4 vol. in-18. . . . . 4 fr.
Famille (la) de Fitz-Morris, traduit de l'anglais. 2 vol. in-12., fig. . . . 3 fr.
Famille (la) d'Ortemberg, 3 vol. in-12., fig. . . . . 5 fr.
Félicie et Florestine, 3 vol. in-12. . 6 fr.
Félicie de Vilmart, 3 vol. in-12., fig. . 5 fr.
Femmes (les), par Ségur, 3 vol. in-12., fig. . . . . 12 fr.
Femme (la) abbé, par Silvain Maréchal, vol. in-12. . . . . 1 fr. 50 c.
Femme (la) de bon sens, traduit de l'anglais, par Ducos, 4 vol. in-18., fig. 4 fr.
Fils (le) d'adoption, traduit de l'allemand, d'Auguste Lafontaine, 3 vol. in-12. . 6 fr.
Fils (le) du curé, traduit de l'anglais, 3 vol. in-12., fig. . . . . 5 fr.
Fille (la) du hameau, par l'auteur des Enfans de l'Abbaye, 3 vol. in-12. . 5 fr.
Idem, 4 vol. in-18. . . . . 4 fr.
Flore (la) des environs de Paris, vol. in-8., fig. . . . . 7 fr. 50 c.

Florella, ou l'Infortunée Vénitienne, 2 vol. in-12. . . . . 3 fr.

Foret (la), ou l'abbaye de Saint-Claire, 4 vol. in-18., fig. . . . . 4 fr.

Forêt (la) ou le Château de Saint-Alpin, 2 vol. in-12., fig. . . . . 4 fr.

Forges (les) Mystérieuses, 4 vol. in-12., fig. . . . . 6 fr.

Frédéric Latimer, traduit de l'anglais, 2 vol. in-12., fig. . . . . 3 fr.

Fugitif (le) traduit de l'anglais, de Smith, 3 vol. in-12. . . . . 5 fr.

Galerie (la) Anglaise, vol. in-18., fig. 1 fr.

Geraldina, 3 vol. in-12., fig. . . . 5 fr.

Géographie de Busching, nouvelle édition, 16 vol. in-8. . . . . 60 fr.

Gil Blas, 4 vol. in-18. . . . . 3 fr.

Grammaire française de Wailly, vol in-12. . . . . 2 fr. 50 c.

— de Restaut, vol. in-12., nouvelle édition. . . . . 2 fr. 50 c.

Héloïse et Abeilard, 2 vol. in-18., fig. . . . . 1 fr. 50 c.

Henry, traduit de l'anglais, par Ducos, 6 vol. in-18., fig. . . . . 6 fr.

Henry et Sophie, ou l'Actrice comme il y en a peu, 2 vol. in-18., fig. . 1 fr. 50 c.

Herman et Dorothée, traduit par Bitaubé, vol. in-18. . . . . 1 fr. 50 c.

Herman d'Unna, ou Avantures arrivées au XV siècle, 2 vol. in-12., fig. . . 4 fr.

Hermina, ou les Montagnes de Cheviot, 3 vol. in-12. . . . . 5 fr.

Hermione, ou Journal de deux Orphelines, traduit de l'anglais, 4 vol. in-12., fig. . . . . 7 fr. 50 c.

Histoire des progrès et de la chute de l'empire de Mysore, 2 vol. in-8. . . 9 fr.

Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne, 8 vol. in-12. . . . 20 fr.

—— du consulat, par Comeyras, vol. in-8. . . . . 5 fr.

—— philosophique et politique des deux Indes, 10 vol. in-8. et Atlas. . . 27 fr.

—— des naufrages, 3 vol. in-8., fig. . 9 fr.

—— du sage Danischmen, traduit de l'allemand de Wieland, 2 vol. in-12. . 4 fr.

—— de Madame Elisabeth de France, 3 vol. in-12. . . . . 5 fr.

Homme (l') singulier, ou Emilie dans le monde, 2 vol. in-12., fig. . . . 3 fr.

Ildefonse, imité de l'allemand, 3 vol. in-12., fig. . . . . 5 fr.

Infernal (l') Don Quichotte, traduit de l'anglais, 3 vol. in-12., fig. . . . 5 fr.

Instructions sur l'Histoire de France, par Leragois, 2 vol. in-12. . . 2 fr. 50 c.

—— sur l'Histoire d'Angleterre, par le docteur Goldmith, 2 vol. in-8. . . . 9 fr.

Irma, ou les Malheurs d'une jeune orpheline, 4 vol. in-18., fig. . . . . 3 fr.

Italien (l'), ou le Confessional des Péni-

tens noirs, traduit de l'anglais, 4 vol. in-18. . . . . 4 fr.

Jardinière (la) de Vincennes, 2 vol. in-18., fig. . . . . 2 fr.

Jeannette et Guillaume, ou l'Amour éprouvé, 3 vol. in-12., fig. . . . . 5 fr.

Jérusalem (la) délivrée, 2 vol. in-18. 2 fr.

Jeune (le) Italien, ou les Mœurs et Caractères de ce siècle, 3 vol. in-12. . 5 fr.

Jeune (le) philosophe, traduit de l'anglais, de Charlotte Smith, 3 vol. in-12., fig. . . . . 5 fr.

Jeune (le) héritier, ou les Appartemens défendus, 2 vol. in-12., fig. . . 3 fr.

Joscelina, 2 vol. in-12., fig. . . . 3 fr.

Juliette Grenville, 2 vol. in-12., fig. . 3 fr.

Ladouski et Florisca, 4 vol. in-12. fig. . 6 fr.

Laure d'Estell, 3 vol. in-12. . . . 5 fr.

Lettres Athéniennes, traduit de l'anglaïs, par Villeterque, 3 vol. in-8., fig. . 18 fr.

Les mêmes, 4 vol. in-12., fig. . . 12 fr.

Lettres de Ninon de Lanclos, 2 vol. in-18. . . . . 2 fr.

— de Sévigné, nouvelle édition, 10 vol. in-12. . . . . 24 fr.

— sur l'Italie, du président Desbrosses, 3 vol. in-8. . . . . 10 fr.

— à Emilie, sur la Mythologie, papier fin, 6 vol. in-18. . . . . 12 fr.

Idem, papier ordinaire. . . . . 6 fr.

— à Sophie, sur l'Histoire, 2 vol. in-8. 7 fr.

— originales de Mirabeau, 8 vol. in-18. . . . . 8 fr.

Liaisons (les) Dangereuses, 4 vol. in-18., jolie édition. . . . . 4 fr.

Liswart de Grèce, 5 vol. in-18. . . 4 fr.

Lolotte et Fanfan, 4 vol. in-18., fig. 2 f. 50 c.

Loveson, 2 vol. in-12., fig. . . 2 fr. 50 c.

Lucien, ou l'Enfant abandonné, 2 vol. in-18., fig. . . . . 1 fr. 50 c.

Magasin des Enfans, 4 vol. in-18., fig. . . . . 2 fr. 40 c.

Malédiction (la) paternelle, 2 vol. in-18., fig. . . . . 2 fr.

Malvina, par l'auteur de Claire-d'Albe, 4 vol. in-12. . . . . 7 fr. 50 c.

Margaretta, comtesse de Reinsfort, traduit de l'anglais, 2 vol. in-12. . . . 3 fr.

Margueritte Straffort, roman historique, 5 vol. in-12. . . . . 9 fr.

Martha, ou les dangers d'un mariage précipité, 3 vol. in-12., fig. . . . . 5 fr.

Maria, fille naturelle de la comtesse de ***, 2 vol in-18. . . . . 2 fr.

Mélanges de Suard, 3 vol. in-8. . . 12 fr.

Mémoires de miss Bellamy, traduit de l'anglais, 2 vol. in-8., fig. . . . . 5 fr.

— d'une famille émigrée, 3 vol. in-12. 5 fr.

— de Sidney Bidulph, traduit de l'anglais, 6 vol. in-18. . . . . 4 fr. 50 c.

— Sur la Louisianne, par M. de Vergennes, vol. in-8. . . . . 5 fr.

Mémoires et voyages d'un émigré, par Bélin de Ballu, 3 vol. in-12. . . . . 6 fr.

Méprise (la) ou quelque chose qui passe la plaisanterie, 3 vol. in-12. . . . 5 fr.

Mères (les) rivales, par Madame de Genlis, 4 vol in-18. . . . . 4 fr.

Mille (les) et un Souvenirs, ou les Veillées conjugales, par Desforges, 4 vol. in-12. . . . . 7 fr. 50 c.

Miss Glamour, ou les Hommes dangereux, traduit de l'anglais, 2 vol. in-12. . 3 fr.

Moine (le) traduit de l'anglais, 4 vol. in-18. . . . . 4 fr.

Mon oncle Thomas, par Pigault Lebrun, 4 vol. in-12., fig. . . . . 7 fr. 50 c.

Monsieur Botte, par Pigault Lebrun, 4 vol. in-12. . . . . 7 fr. 50 c.

Montalaïs et Helena, 2 vol. in-12., fig. 3 fr.

Mort (la) d'Azael, par Dugat, vol. in-8., fig. . . . . 5 fr.

Mystères (les) d'Udolphe, par Anne Radcliffe, 6 vol. in-18. . . . 7 fr. 50 c.

Mystères (les) de la tour noire, 2 vol. in-18., fig. . . . . 2 fr.

Mythologie de la jeunesse, ornée de 97 fig., 2 vol in-12. . . . . 6 fr.

Mythologie, comparée avec l'histoire, 2 vol. in-12. . . . . 5 fr.

M. Menars, 3 vol. in-12., fig. . . . 5 fr.

Naissance (la) de Pitt, ou Angelina, vol. in-12., fig. . . . . 1 fr. 50 c.

Nella, ou la Carinthienne, 3 vol. in-12., fig. . . . . 5 fr.
Nouveaux Contes Moraux, par Madame de Genlis, 3 vol. in-12. . . 7 fr. 50 c.
— contes moraux, par Marmontel, 5 vol. in-18. . . . . 5 fr.
— contes moraux, traduit de l'allemand, d'Auguste Lafontaine, 2 vol. in-12. 3 fr.
Œuvres de Madame Deshoulières, 3 vol. in-18, nouvelle édition. . . . . 3 fr.
Œuvres Complètes d'Ovide, 7 vol. in-8. . . . . 24 fr.
Œuvres de Virgile, trad. de l'abbé Desfontaines, 4 vol. in-8. . . . . 20 fr.
Les mêmes, 4 vol. in-12. . . . . 10 fr.
— *Idem*, 4 vol. in-16. . . . . 6 fr.
Œuvres complètes de Millot, 15 vol. in-8. . . . . 60 fr.
— *Idem*, d'Helvétius, 5 vol. in-8. 20 fr.
— *Idem*, de Frédéric II, roi de Prusse, 20 vol. in-8. . . . . 60 fr.
— de Florian, 8 vol. in-8. . . 24 fr.
— de Gessner, 4 vol. in-18, fig. . 6 fr.
— de Berquin, 28 vol. in-18. . 28 fr.
— de miss Burney, contenant Evelina, Cecilia, Camilla, 12 vol. in-12. 24 fr.
— de Fielding, 23 vol. in-18. . 23 fr.
— de Grécourt, 4 vol. in-8, fig. 22 fr.
— de Thomas, 7 vol. in-8. . . 24 fr.
— choïsies de Moncrif, 2 vol. in-18. . . . . 1 fr. 80 c.
— de Tressan, 12 vol. in-8. . . 48 fr.

du

— du chevalier de Bertin, 2 vol. in-18. . . . . 2 fr.
— de Condillac, 25 vol. in-8. . 70 fr.
— de Pope, 8 vol. in-8. fig. . . 36 fr.
— de Voltaire, 45 vol. in-4. . 108 fr.
— de Mably, 15 vol. in-8. . . 30 fr.
— de Darnaud, 11 vol. in-12, fig. 27 fr.
Olimpia, ou les Brigands des Pyrénées, vol. in-12, fig. . . . . 1 fr. 50 c.
Opérations (les) des changes, de Ruelle, tsoisième édition, vol. in-8. . . 5 fr.
Ophelia, ou l'Entrée d'une orpheline dans le monde, 2 vol. in-18. . 1 f. 50 c.
Orfeuil et Juliette, ou le Réveil des illusions, 3 vol. in-12, fig. . . . . 5 fr.
Orphana, 2 vol. in-12. . . . . 3 fr.
Orpheline (l') du château, ou Emmeline, traduit de l'anglais, 5 vol. in-18. 5 fr.
Ouliana, ou l'Enfant des bois, 2 vol. in-12, fig. . . . . 3 fr.
Palmira, par madame Armande R.., 4 vol. in-12, fig. . . , . . , . . 6 fr.
Paul, ou la Ferme abandonnée, 4 vol. in-12, fig. . . . . 6 fr.
Pauline de Vergies, 3 vol. in-12, fig. . . . . 4 fr. 50 c.
Paysan (le) et la Paysanne pervertis, 8 vol. in-12. . . . . 12 fr.
Petits (les) Orphelins du hameau, par Ducray Duminil, 4 vol. in-12, fig. . 6 fr.
Idem, 4 vol. in-18. . . . . 4 fr.

Petit (le) Jacques et Georgette, 4 vol. in-18. . . . . 3 fr.
Petit (le) la Bruyère, par madame de Genlis, volume in-8. . . . 3 fr. 50 c.
Idem, in-12. . . . . 2 fr. 50 c.
Petits (les) Emigrés, par madame de Genlis, 4 vol. in-18. . . . . 3 fr.
Peut-on s'en douter, ou Histoire de deux familles de Norwich, par Madame Malarme, 2 vol. in-12, fig. . . . . 3 fr.
Pied (le) de Fanchette, 3 vol. in-18. 2 fr.
Pirate (le) de Naples, 3 vol. in-12, fig. 5 fr.
Plaisirs et Peines, ou les Travers d'une jolie femme, 2 vol. in-12. . 2 fr. 40 c.
Poète (le), ou Mémoires d'un homme de lettres, 8 vol. in-18. . . . . 8 fr.
Philoclès, imité de l'Agathon de Wieland, 2 vol. in-8. . . . . 6 fr.
Première (la) Nuit de mes noces, 2 vol. in-12, fig. . . . . 3 fr.
Plus vrai que vraisemblable, par Madame Malarme, 3 vol. in-12. . . . 5 fr.
Phedora, ou la Forôt de Minski, 4 vol. in-12, fig. . . . . 7 fr. 50 c.
Précis de l'Histoire universelle, par Anquetil, 12 vol. in-12. . . . . 30 fr.
Proscrit (le), traduit de l'anglais, de Charlotte Smith, par Marquand, 4 vol. in-12. . . . . 7 fr. 50 c.
Philosophie (la) de Kant, vol. in-8. 6 fr.
* Quatre (les) Cousins, ou l'Inventaire d'un mauvais riche, 3 vol. in-12. 4 fr. 50 c.

Quatre (les) Espagnols, 4 vol. in-12, fig. . . . . 7 fr. 50 c.
Quelques Semaines de Paris, 3 vol. in-12, fig. . . . . 5 fr.
Renele, roman pastoral, par Colleville, vol. in-18., fig. . . . . 1 fr. 25 c.
Richesse (la) des Nations, de Smith, traduit de l'anglais, 4 vol. in-8. . 16 fr.
Rinaldo Rinaldini, chef des brigands, traduit de l'allemand, 3 vol. in-12. . 5 fr.
Roland le furieux, traduit par Tressan, 5 vol. in-12. . . . . 10 fr.
Roland, ou l'Héritier vertueux, traduit de l'anglais, 5 vol. in-12. . . 7 fr. 50 c.
Rosalina, par l'auteur d'Illyrine, 2 vol. in-12., portr. . . . . 5 fr.
Rosella, ou les Effets des romans sur l'esprit des femmes, 4 vol. in-12. 7 fr. 50 c.
Roman (le) comique de Scarron, 4 vol. in-18. . . . . 3 fr.
Saint-Julien, ou Histoire d'une famille, traduit de l'allemand, 3 vol. in-12. . 5 fr.
Saint-Léon, par William Godwin, traduit de l'anglais, 3 vol. in-12. . . . 6 fr.
Santa-Maria, ou la Grossesse mystérieuse, traduit de l'anglais, 2 vol. in-12. . 3 fr.
Secrets concernant les arts et métiers, 2 vol. in-12. . . . . 5 fr.
Secrets (les) de famille, 5 vol. in-12., fig. . . . . 9 fr.
Silvine, fille séduite, par Lablée, vol. in-12., fig. . . . . 1 fr. 50 c.

Solitaire (le) des Pyrénées, 3 vol. in-12., fig. . . . . 5 fr.
Solitaire (le) des Alpes, 2 vol. in-12., fig. . . . . 3 fr.
Soirées (les) de la chaumière, par Ducray Duminil, 8 vol. in-18. . . . . 8 fr.
Stanley, ou les deux Frères, traduit de l'anglais, par Breton, 4 vol. in-12., fig. . . . . 7 fr. 50 c.
Stella, histoire anglaise, par madame de F...
Sylvestre, ou Mémoires d'un centenaire, 4 vol. in-12., fig. . . . . 6 fr.
Science (la) de la législation, par Filangieri, 7 vol. in-8. . . . . 15 fr.
Tableaux (les) de famille, traduit de l'allemand, 2 vol. in-12., fig. . . 3 fr.
Tableaux (les nouveaux) de famille, trad. de l'allemand, 5 vol. in-12., fig. 9 fr.
Theobald Leymour, ou la Maison murée, 3 vol. in-12., fig. . . . . 5 fr.
Théodore, ou le nouvel Enfant trouvé, traduit de l'allemand d'Auguste Lafontaine, 5 vol. in-12. . . . . 9 fr.
Tragédies (les) d'Euripide, traduit du grec par Prevôt, 4 vol. in-12. . . . 10 fr.
Traité complet sur les abeilles, par Della Roca, 3 vol. in-8. . . . . 18 fr.
Tombeau (le) 2 vol. in-18., fig. 1 fr. 50 c.
Valerine de Monsabran, vol. in-12., fig. . . . . 1 fr. 25 c.
Valmor et Lydia, 3 v. in-12., fig. 4 f. 50 c.

Valrose, ou les Orages de l'amour, par Loasel Théogate, 2 v. in-12., fig. 3 fr.
Veille (la) de la Saïnt-Jean, traduit de l'anglais, 2 vol. in-12., fig. . . 3 fr.
Veillées (les) de Cayenne, vol. in-12. . . . . 1 fr. 50 c.
Veillées (les) du château, par madame de Genlis, 4 vol. in-12. . . . . 10 fr.
Victime (la) du préjugé, traduit de l'anglais, 2 vol. in-12., fig. . . . . 2 fr. 50 c.
Victor, ou l'Enfant de la forêt, 4 vol. in-18., fig. . . . . 4 fr.
Vie (la) du cardinal Dubois, 3 vol. in-18., fig. . . . . 2 fr. 25 c.
Vie (la) de Malesherbe, in-12., portrait. . . . . 2 fr.
Vie (la) privée, politique et militaire des Romains, in-8. . . . . 4 fr. 50 c.
Vie (la) privée de Louis XV, 4 vol. in-12, portrait. . . . . 6 fr.
Vie (la) et Amours du chevalier de Faublas, 8 vol. in-18., fig. . . . 9 fr.
Vie (la) de Marianne, par Marivaux, 4 vol. in-18. . . . . 3 fr.
Vieux (le) de la montagne, par Desalle Delille, 4 vol. in-12., fig. . . 6 fr.
Visite (la) nocturne, par l'auteur des Enfans de l'abbaye, 6 vol. in-18., fig. . . . . 4 fr. 50 c.
Voyage dans l'Inde et au Bengale, traduit de l'anglais par Grandpré, 2 vol. in-8. . . . . 10 fr.

— d'Antenor en Grèce, quatrième édition, 3 vol. in-8., fig. . . 12 fr.
Idem, 5 vol. in-18., fig. . . . 7 fr.
— en Norvège et en Danemarck, 2 vol. in-8. . . . . 6 fr.
— de vingt-quatre heures, vol. in-12. . . . . 1 fr. 80 c.
— à la Propontide, par le Chevalier, 2 vol. in-8., fig. . . . . 7 fr. 50 c.
— dans la caverne du malheur, traduit de l'allemand de Spiell, 2 vol. in-12., fig. . . . . 3 fr. 60 c.
— dans le boudoir de Pauline, par l'auteur de Célestine, ou les Epoux sans l'être, vol. in-12., fig. . . . . 2 fr.
— dans mes poches, in-12. . 1 fr. 50 c.
— à la mer du Sud, vol. in-8. . . 4 fr.
— à Saint-Domingue, par Wimpfen, 2 vol. in-8. . . . . 7 fr. 50 c.
— dans le Finistère, 3 vol. in-8. . 9 fr.
— dans la partie méridionale de l'Afrique, traduit de l'anglais par Grandpré, 2 vol. in-8. . . . . 9 fr.
— dans l'intérieur de l'Afrique, par Mungo Park, 2 vol. in-8., fig. . . . 10 fr.
— dans l'intérieur de l'Afrique, par Damberger, 2 vol. in-8. . . . . 8 fr.
— de Sophie en Prusse, traduit de l'allemand, par Lamare, 3 vol. in-8., fig. . . . . 12 fr.
— de Thumberg au Japon, 4 vol. in-8. . . . . 18 fr.

— dans la Troade, par le Chevalier, 3 vol. in-8. et atlas. . . . . 25 fr.
— de Vancouver, 6 vol. et atlas. . 36 fr.
— en France, par Arthur Young, 3 vol. in-8. . . . . 12 fr.
— en Espagne, faisant suite au Voyage de Bourgoing, par Auguste Fischer, 2 vol. in-8., fig. . . . . 6 fr.
Walther de Monbarry, roman historique, traduit de l'allemand, 4 vol. in-12., fig. . . . . 8 fr.
Woldemar, ou la Peinture de l'humanité, 2 vol. in-12., fig. . . . . 4 fr.
Werter, traduit de l'allemand, de Goethe, 2 vol. in-18., fig. . . . . 2 fr.
William Hillnet, ou la Nature et l'Amour, traduit de l'allemand, par Adeline de C....., 3 vol. in-18., fig. . . 2 fr. 50 c.
Univers (l'), poëme en prose, en 12 chants, vol. in-8., fig. . . . . 5 fr.
Un Roman comme un autre, 2 vol. in-12., fig. . . . . 3 fr.
Yanté, ou la Rose du mont Snodon, 2 vol. in-12., fig. . . . . 3 fr.
Zélie dans le désert, 4 vol. in-18., fig. . . . . 2 fr. 50 c.
Zorada, ou la Créole, 2 vol. in-12., fig. . . . . 2 fr. 50 c.
Zoë, ou les Mœurs de Paris, 2 vol. in-12., fig. . . . . 2 fr.
Zénobie, ou la Nouvelle Cœlina, 2 vol. in-12., fig. . . . . 2 fr.

Zeir et Zulica, 2 vol. in-12., fig. . . . 3 fr.
Zoflora, ou la Boune Négresse, par l'auteur d'Adonis, ou le Bon Nègre, 2 vol. in-18., fig. . . . . 3 fr.
Zabeth, ou la Victime de l'ambition, 2 vol. in-12., fig. . . . . 3 fr.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 051365093